

Marc-Monnier. Gian et Hans. Le Dossier de Raimbaud

Monnier, Marc. Marc-Monnier. Gian et Hans. Le Dossier de Rimbaud. 1882.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

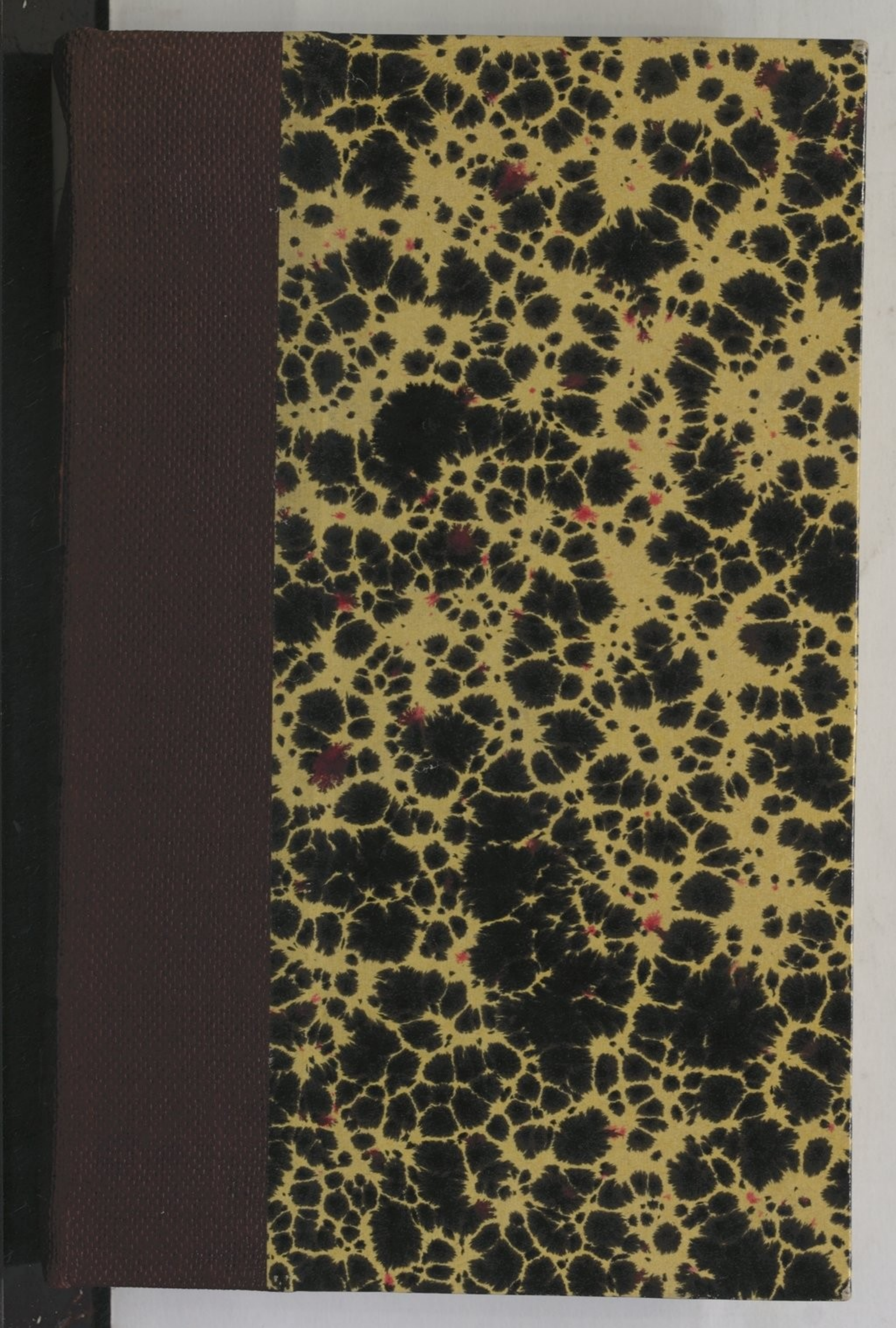
- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

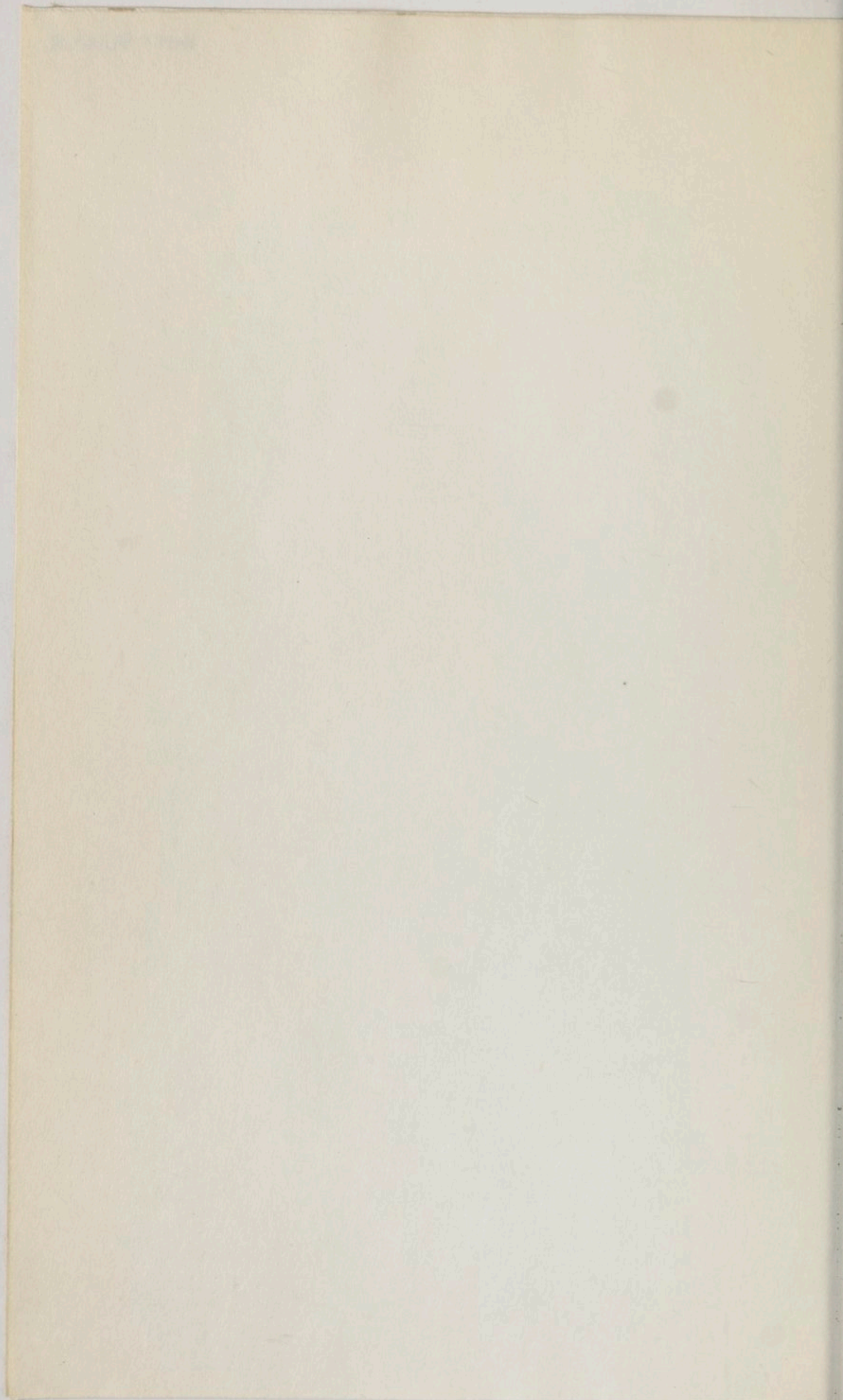
7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisationcommerciale@bnf.fr.







R. LAUB 1968



MARC-MONNIER

GIAN ET HANS

LE DOSSIER DE RAIMBAUD



PARIS

LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE

15, RUE SOUFFLOT, 15

1882

RECEIVED

1851

W. S. LLOYD

1851

GIAN ET HANS

LE DOSSIER DE RAIMBAUD

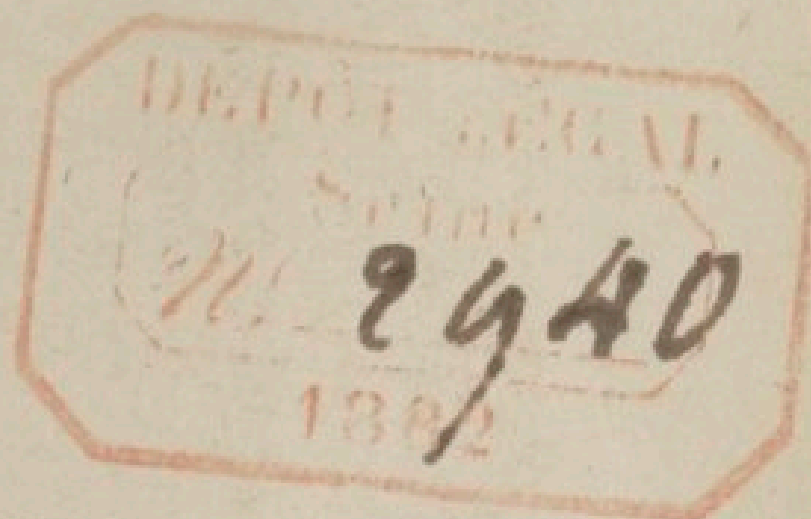
2929

8°Y²
I
5251

MARC-MONNIER

GLAN ET HANS

LE DOSSIER DE RAIMBAUD



PARIS

LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE

15 RUE SOUFFLOT, 15

—
1882



MARG-MONNIE

CLAY ET HANS

THE DOSSIER DE M. LAMBAUD

PARIS
E. LAMBAUD

1891

1891

GIAN ET HANS

I

Je les vis pour la première fois l'un et l'autre, il y aura bientôt quarante ans, dans un canton suisse où une maison d'éducation, renommée alors, oubliée aujourd'hui, recevait de tous pays les enfants incorrigibles. Avec une vigilance assidue, une éducation chrétienne, un régime salubre, une instruction variée, mêlant l'utile à l'agréable (*utile dulci*, disait le prospectus), le directeur de la pension s'engageait à dompter les plus fringants et les plus rétifs; s'il n'y arrivait point, ce n'était pas sa faute. J'avais été mis là par mes parents parce que j'étais, moi, Jean Flers, le collégien le plus batailleur de ma ville natale; quand je ne trouvais pas de camarade à qui chercher querelle, je m'attaquais aux pions, que je rossais quelquefois et qui allaient se plaindre au

proviseur. De guerre lasse, on me chassa du collège. Mon père, homme attaché à ses devoirs, mais fort occupé, parla de m'enfermer dans une maison de correction ; ma mère pleura tant qu'elle obtint une commutation de peine ; on m'expédia dans le pensionnat suisse, où j'oubliai le peu de français et de latin que je savais ; en retour, je n'appris pas les langues vivantes : c'est ce qui arrive dans toutes les écoles où on les substitue aux langues mortes, je note le fait en passant. Du reste, je continuai à me colleter tous les jours, particulièrement avec des Anglais qui me battaient à la boxe ; je prenais ma revanche à la lutte : ils me pochaient un œil ou deux, mais je les jetais à mes pieds, ce dont j'étais très fier.

Six mois environ après moi, un petit Lucanien entra au pensionnat. Bel enfant sec et svelte, au profil maigre et long, couleur de vieux sou, aux longs cheveux bruns et plats tombant sur les épaules, aux yeux largement ouverts qui flambaient. La Basilicate, sa province, descendant de l'Apennin au golfe de Tarente, a la vigueur de la montagne et la douceur de la mer. Orphelin dès ses premières années, l'enfant avait vécu sous la tutelle d'un oncle qui était prêtre et qui aurait bien voulu que son neveu le fût aussi ; mais le neveu préférait la musique profane à la musique d'église, et ne lisait volontiers que des histoires de héros ou des contes de brigands. Il n'y trouvait pas beaucoup de différence et le dit

un jour à son oncle, qui, épouvanté, le lança des Apennins aux Alpes, sur le conseil et sous la garde d'un commis voyageur en chapelets : ces chapelets, fabriqués à Genève par les bijoutiers protestants, étaient vendus à Melfi, à Lagonegro, à Matera comme venant de Rome et bénits par le pape. Voilà comment le petit Gian Berti, qui se nommait Jean comme moi, devint mon camarade d'école : j'écris son nom à la toscane, pour le simplifier, bien qu'il le prononçât Djiouann.

Quand Gian entra dans la maison, il avait treize ans, j'en avais seize, différence énorme à l'âge où l'on grandit. Triste et farouche, il se tenait à l'écart, roulait un chapelet entre ses doigts, récitait le rosaire de la Madone, pinçait de la guitare, ou jetait des pierres dans un étang fort éloigné ; quelquefois il sortait de sa poche une toupie à longue queue de fer, qu'il appelait son *stromlé* et qu'il faisait pirouetter dextrement d'une de ses mains à l'autre le long de ses deux bras et derrière son cou.

Un jour, un grand garçon à lunettes vint frapper à la porte de la maison. « Je suis, dit-il, un pauvre étudiant en voyage. » Les étudiants mendiaient sans fausse honte au temps de Luther : les nouvelles mœurs ne tolèrent plus cette coutume, et je le regrette ; il y avait beaucoup de poésie et de vaillance dans le vagabondage studieux de ces écoliers qui, ne possédant rien et voulant s'instruire, allaient d'université en université, la main tendue, vivaient

de hasards et d'aumônes, ciraient au besoin les bottes du professeur et gagnaient ainsi péniblement le pain de l'esprit. Celui qui était venu quémander à notre école a peut-être été le dernier représentant de ce type disparu : encore une fois je le regrette. On le reçut bien, on lui offrit le vivre et le couvert ; il en profita sans façon et mangea gloutonnement : le pauvre diable ne dînait pas tous les jours. Très érudit malgré ses mâchoires qui avançaient, le crâne plat, le front carré, les yeux atones, le reste du visage caché derrière une barbe en étoupe, c'était un Hercule mou, n'ayant guère de vie que dans l'esprit : il avait l'air de tout savoir, même le français, ou du moins le vieux français, car il méprisait profondément le moderne ; notre langue, à son avis, avait été tuée par Corneille et Pascal. Son nom de baptême était Jean, comme celui de Gian et le mien, seulement il le prononçait Hans et ajoutait le sobriquet de Schloukre (*Schlucker*, meurt-de-faim), car j'ai su depuis que ce pauvre garçon n'avait pas de nom de famille. Gian le prit en haine, et je remarquai dès lors que le petit Lucanien avait toujours besoin d'exécrer quelqu'un : l'ennemi du jour était le Tudesque. Un matin, pendant la récréation, Hans dit à Gian : « Prête-moi ta toupie. » Gian la refusa, Hans voulut la prendre, et se rua sur l'enfant, qu'il eût assommé si je n'avais pas trouvé là une excellente occasion de me battre. Hans était plus âgé, plus fort que moi sans doute, mais les

Anglais m'avaient appris la boxe et je savais de plus certains tours de mon pays : en le frappant non seulement du poing, mais du pied, dans la poitrine d'abord, puis dans le dos, je le jetai à la porte. Étant vainqueur, j'eus tout le monde pour moi, même le chef du pensionnat, qui me sut gré de l'avoir débarrassé de Hans.

Gian se jeta dans mes bras, m'appelant son sauveur, son libérateur, me jurant qu'il m'appartien-drait jusqu'à son dernier souffle. Comme je n'enten-dais pas sa langue, il apprit la mienne en quelques semaines et me dit tout ce qu'il avait sur le cœur. Guerre au Tudesque, mort au Tudesque, oppresseur de Milan, de Venise, du Trentin, du Tyrol, de Trieste ! La rancune de Gian remontait jusqu'au malheureux Conradin, jusqu'à Frédéric Barbe-rousse : ce petit montagnard inculte arrangeait déjà l'histoire au gré de sa passion. — « Mais la France, ajoutait-il, parlez-moi de la France ! Voilà notre al-liée, notre sœur : nous sommes du même sang ! Ro-land et Godefroi de Bouillon sont nos héros épiques. Le grand Napoléon était Italien. C'est l'Italie qui a été crucifiée à Sainte-Hélène ! Jean, mon frère, frère de nom et de race, je suis à toi à la vie et à la mort ! »

Cette affection enthousiaste dura plusieurs mois : par malheur, un de mes défauts d'alors était de m'intéresser aux affaires des autres. Le petit Sam-nite avait pour tuteur un oncle prêtre, et cet oncle était le second objet de son ressentiment.

— Il me dépouille ! criait Gian : il a partagé avec mon père le bien de mon aïeul et détient ce qui est à moi ; à peine me donne-t-il assez d'argent pour vivre. Un prêtre ne devrait rien posséder. N'ont-ils pas fait vœu de pauvreté en entrant dans l'Église ? « Vends ton bien et donnes-en le prix aux pauvres, a dit le Seigneur... Il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume des cieux. » Ce n'est pas tout : cet homme arrogant et immoral s'arroge des droits sur ma conscience et me menace de l'enfer si je ne crois pas au miracle de saint Janvier. Enfin ce célibataire dispose de moi comme si j'étais son fils et m'envoie en captivité chez les Helvètes, qui furent battus par nos aïeux sous Jules César. Guerre et mort à toutes les soutanes ! »

Je représentai à Gian qu'il avait eu tort de se mettre en colère ; que son oncle, quoique prêtre, était un homme, et, à ce titre, avait bien le droit de manger de la viande et de boire du vin, que moi-même, bien que toute ma famille fût laïque, j'étais mis en pension chez les Suisses dont les aïeux avaient été battus par les miens à Marignan.

— Notre captivité, ajoutai-je, est très supportable : nous apprenons ici fort peu de chose, c'est vrai, mais nous humons l'air sain d'un beau pays. Pour ce qui est de ta conscience, ami Gian, elle me paraît déjà fort émancipée, bien que, par habitude, tu défiles encore ton chapelet. On te menace de l'en-

fer afin que tu croies au miracle de saint Janvier ; mais, si tu n'as pas peur de l'enfer, que t'importe ? Si tu en as peur, autant vaut croire en saint Janvier qu'à d'autres saints, car de deux choses l'une : ou son miracle est faux, ou il est vrai. Dans les deux cas, il y faut croire : s'il est vrai, tu gagneras le ciel ; s'il est faux, tu n'y perdras rien, c'est tout bénéfice. Telle est l'argumentation d'un poète célèbre, nommé Alfred de Musset, que nous lisions au collège, parce qu'il était défendu.

A ce raisonnement, Gian répondit par une apostrophe : il m'appela clérical. J'aurais dû le laisser tranquille, mais j'étais batailleur et je m'obstinais à prouver aux autres que j'avais raison, fol entêtement qui m'a valu beaucoup d'ennemis et qui n'a changé l'opinion de personne. En prenant sous ma protection le prêtre, qui n'en sut rien, et qui, s'il s'en fût douté, m'en eût voulu peut-être, je m'aliénai l'affection de Gian. Il y eut entre nous des discussions aigres, même une ou deux bourrades où je ne frappai pas bien fort : mon Lucanien en conclut que les Français étaient pires que les Tudesques. En évoquant l'histoire à son aide (on y trouve tout ce qu'on y cherche), il me rappela les Vêpres siciliennes et l'invasion de Brennus.

— Nous saurons encore vous chasser du Capitole ! me dit-il avec un geste menaçant.

Je lui répondis :

— Ce ne sont pas les oies qui manquent.

Alors, pour m'écraser, il me récita un sonnet italien du xvii^e siècle, où il était question de troupeaux gaulois descendant des Alpes pour boire l'eau du Pô teinte de sang. Je lui répondis que je n'y étais pour rien, mais cette excuse ne lui suffit pas : il fit amitié avec les Anglais, nos condisciples.

— Voilà une nation, exclamait-il : digne, fière, pratique, solide ! Sur la parole de ces hommes de roche on peut bâtir une forteresse. Quand ils nous auront rendu Malte (et ils le feront un jour ou l'autre par loyauté britannique), ils seront après nous le premier peuple de l'univers.

Nous nous quittâmes tout à fait brouillés après avoir passé deux années ensemble dans le pensionnat suisse. Six ans après, j'entrai un matin, ma valise à la main, dans la gare de Bâle ; je marchais alors sur mes vingt-cinq ans, et j'avais perdu un ou deux de mes défauts, notamment la manie de me battre. Je devais cette amélioration à un voisin, robuste gaillard qui m'agaçait, me provoquait par-dessus la haie. Un jour, à bout de patience, j'entrai chez lui les poings fermés : « Je suis, me dit-il, en état de légitime défense. » Sur quoi il me repoussa dans mon clos, me roua de coups et, comme indemnité de guerre, confisqua ma montre et mon argent. Or, ce voisin, nommé Krickler, étant du pays de Hans, je devins furieux contre l'Allemagne, où, dans mon idée, aucun philosophe, aucun poète, aucun artiste n'avait jamais pu avoir du talent. Pour

me prouver qu'il en était ainsi, je résolus d'étudier le pays que j'avais jugé d'avance : à cet effet, je passai le Rhin à Bâle, où je trouvai à la gare un grand garçon qui me sauta au cou : c'était Gian.

— Nous étions brouillés, me dit-il : querelle d'amoureux ; nous nous dirons souvent de gros mots, mais nous ne vivrons jamais l'un sans l'autre. Apprends que, pour l'heure, je déteste les Anglais, qui ne pensent qu'à eux et ne nous ont pas encore restitué Malte. En revanche, mon ami, je commence à rendre justice aux Allemands, que j'avais mal jugés. Mon oncle, à mon retour de Suisse, m'a mis dans un collège que les frères des écoles pies (les Scolopi) ont dans les Abruzzes ; j'y ai beaucoup étudié sous un bon moine toujours en extase, qui passe sa vie à lire l'Évangile de saint Jean. Il voudrait le mettre d'accord avec les trois autres Évangiles et, en même temps, avec le système bien compliqué d'un philosophe allemand nommé Hegel, qui ne se comprenait pas lui-même ; cependant le bon moine l'a compris. J'ai lu avec lui un fort volume hégélien, *la Phénoménologie*, qui m'a paru être la philosophie de l'Apocalypse ; je n'en ai pas entendu le premier mot, mais j'en ai retenu les plus gros vocables et je suis à même de discuter métaphysique avec tous les docteurs de Heidelberg. Voilà ce que j'ai fait en attendant ma majorité. Maintenant je suis majeur ; mon oncle, le prêtre, a été forcé de me restituer le bien de mon père, dont le revenu

monte à vingt ducats (85 francs) par mois : c'est tout ce qu'il me faut pour vivre. J'ai lu Goethe et Uhland et je cherche Dorothee : voilà pourquoi je suis parti à pied pour l'Allemagne. A Bâle, où j'ai soupé hier au soir d'un hareng dans un cabaret d'ouvriers, j'ai appris que le chemin de fer me coûterait moins d'argent que la grande route : j'ai donc pris un billet de troisième classe parce qu'il n'y a pas de quatrième, et je vais monter en wagon. *Kommst du mit?* (Viens-tu avec moi?)

Chemin faisant, de Bâle à Heidelberg, il me raconta ses affaires de cœur. En Basilicate, ayant lu *Hermann et Dorothee*, il s'était épris d'une belle Contadine, qui travaillait dans la vigne de son oncle : elle marchait pieds nus, le torse drapé dans une étoffe rouge sans couture et portait haut une tête de Minerve, couleur de cuivre, au profil épique et martial. Un soir, pour l'éprouver, s'étant armé d'un fusil, il la coucha en joue et lui demanda si elle préférerait le déshonneur à la mort. Comme elle ne comprit pas, il expliqua plus clairement sa pensée : alors elle confessa qu'elle avait trop grand-peur des armes à feu. « Hélas ! pensa Gian avec un soupir, ce n'est pas Dorothee ! »

« En ce temps-là, me dit-il, j'avais peut-être dix-sept ans, mon plus vif désir eût été de connaître Goethe. Le bon moine qui m'enseignait l'allemand m'apprit que le poète était déjà mort et que, d'ailleurs, de son vivant, il jouait d'assez mauvais tours

aux curieux. Un jour que certain écolier de Goettingue avait fait le voyage de Weimar pour le contempler, le dieu qui, était en train de se raser devant une fenêtre, ne lui présenta que son dos sans lui adresser la parole ; puis, se retournant, lui montra sa face savonneuse et le congédia d'un mot raide : « A présent, vous m'avez vu des deux côtés. » — « Dieu bon ! je n'en aurais pas voulu davantage, ajouta Gian. »

En quittant l'école, il lut *Werther*, que le bon moine ne lui avait pas prêté ; pendant qu'il le lisait, il fit la connaissance d'un syndic dont la femme avait nom Lucrèce ; pendant que son mari siégeait à la chambre communale, elle recevait des visites et préférait celles des jeunes gens. Gian raconta l'histoire de *Werther* à Lucrèce et lui demanda : « Qu'en pensez-vous ? — L'amant et le mari sont deux nigauds, répondit-elle. A la place de Lotte, savez-vous ce que j'aurais fait ? Je les aurais renvoyés dos à dos pour en prendre un autre... » — Il n'y a de vertu qu'en Allemagne, pensa Gian.

En même temps, il lisait Uhland, auquel il se proposait de rendre visite à Tubingue et, sur la foi d'Uhland, il imaginait qu'en Allemagne, toutes les femmes étaient sages, même les filles d'auberge chastement aimées par les étudiants, vivantes ou mortes, pour l'éternité ; que les pommiers y offraient gratuitement aux voyageurs leurs fruits et leur ombre ; que les pauvres, loin d'envier l'opu-

lence, y bénissaient le soleil de luire aussi pour eux ; que les greniers y étaient pleins, les caves fraîches, les écuries chaudes, les cuisines propres, les femmes de chambres actives et pieuses ; tout le long du chemin (c'était en avril), il hurlait d'aise en voyant courir de longues files de cerisiers en fleurs, et il leur récitait des vers de Hebbel. Des musiciens ambulants, qui étaient dans le wagon, l'émurent jusqu'aux larmes. Quand nous descendîmes le soir, à Heidelberg, dans la jolie auberge qui est près de la gare, il s'écriait avec ravissement : « Quel pays ! »

Mais cette jolie auberge était trop chère pour nous : une chambre à deux lits n'y coûtait pas moins d'un florin par jour, plus de deux francs, somme énorme. Le lendemain matin, nous prîmes logement dans la grande rue, chez un marchand de fer qui avait des chambres à louer et qui vendait aussi du fromage : il fallait traverser la boutique pour monter chez nous par un escalier très noir. Notre première visite fut pour le château, que les armées de Louis XIV ont détruit ; ce n'est pas ce qu'elles ont fait de mieux ; mais ces ruines se consolent en plongeant à mi-corps dans des touffes d'arbres bien verts rafraîchies par des pluies éternelles. De mon temps, il pleuvait tous les jours à Heidelberg à cause du vent d'ouest, à ce que nous dit le marchand de fer et de fromage : or il ne soufflait jamais que celui-là. Abrités sous nos parapluies, de la terrasse du château, nous regardions

la ville mouillée, la vallée du Neckar qui roulait de la boue vers la plaine, à l'extrémité de laquelle, entre deux averses, une coulée de soleil traça tout à coup une raie d'argent. Gian devina que c'était le Rhin et se mit à réciter la poésie de Bekker; je ripostai par celle de Musset; ce fut notre première dispute. Au fond, nous étions aussi bêtes l'un que l'autre, et les deux pièces de vers aussi.

On admirait en ce temps-là, dans une cave du château, le plus grand tonneau du monde, pouvant contenir deux cent quatre-vingt-trois mille bouteilles de vin. Cette merveille était montrée par une belle fille qui aurait pu s'appeler Christiane, car elle devait ressembler à la femme de Goethe. « Voilà Dorothee! s'écria Gian. — Que voulez-vous de moi? demanda-t-elle. — Laisse ton cœur te le dire et en tout suis-le librement, roucoula le jeune Lucanien, répétant le mot de Hermann :

*Lass dein Herz dir es sagen und folg'ihm frei
nur in allem.*

Christiane, passant un bras autour du cou de Gian, lui dit quelques mots à l'oreille; il rougit jusqu'au blanc des yeux et s'enfuit en criant : « Ce n'est pas Dorothee! »

Je le suivis en payant le pourboire, car on en donnait beaucoup en ce temps-là, trois ou quatre en visitant le château : les custodes avaient soif. Nous descendîmes à l'Université, où je pris ma première leçon d'*Institutes*; le cours était professé tous les jours

dans l'après-dînée et durait trois heures consécutives : bien que j'eusse déjà fait mon droit en France, je n'y compris absolument rien. Gian, en revanche, comprenait à merveille, et, tout en prenant des notes, il dessinait sur son cahier des profils de femme avec de grosses nattes de cheveux dans le dos. En même temps, il voulut s'inscrire à des cours d'histoire, de littérature et de philosophie : il en eut pour sept heures par jour. Le professeur d'histoire était alors un vieillard qui n'achevait jamais ses phrases, habitude funeste dans une langue où le verbe arrive presque toujours à la fin : Gian entendait pourtant ce jargon, que les Allemands eux-mêmes avaient peine à suivre, et, séance tenante, il traduisait chaque leçon en terzines italiennes qui sonnaient bien. Quand il en eut fait un poème aussi long que la *Divine Comédie*, il l'alla porter au vieux professeur : or il se trouva que ce vétéran de la science était amoureux de Dante, qu'il lisait chaque année, d'un bout à l'autre, à un auditoire féminin : il en était à sa cinquantième lecture. Voici le premier mot qu'il dit à Gian :

— « Vous êtes Latin, je le regrette pour vous ; Dante était une nature germanique. Les Latins comprennent fort peu l'Enfer, encore moins le Purgatoire, le Paradis pas du tout. »

Gian n'en devint pas moins le meilleur ami du vieux professeur, auquel il donna quelques leçons d'italien, ce qui n'était pas sans utilité pour l'in-

telligence du poème. En même temps, il m'apprenait à parler allemand ; je n'oublierai jamais sa première leçon.

— « Pour parler allemand, me dit-il, ou du moins pour avoir l'air de le savoir, il suffit de connaître deux mots qui sont le fond de la langue : *so* et *doch*. *So* est un adverbe interjectif qui veut tout dire, marque la surprise, l'adhésion, la condescendance, l'urbanité, coupe un discours trop long, donne la réplique, encourage l'interlocuteur, lui prouve qu'il est compris, le caresse et lui rend grâce ; il signifie : « Salut, monsieur ! vous êtes un habile homme ; vous m'avez appris beaucoup de choses et je vous en sais gré. » *So* cumule les rôles du confident et du chœur tragique. — *Doch* est le pendant de *so*, le supplée au besoin, mais garde-toi de les confondre. *Doch* a quelque chose de plus fort, de plus étonné, de plus défiant : il exprime le doute philosophique et parfois même, agressif de sa nature, il te cherche querelle, ou te donne un démenti dont il ne faut pas pourtant t'offenser. Avec ces deux mots-là, tu peux aller partout sans te compromettre ; réponds-les tour à tour à toutes les communications qu'on pourra te faire, et tu passeras pour un homme taciturne, mais intelligent. »

Le soir, nous nous promenions d'ordinaire au bord du Neckar et nous poussions volontiers jusqu'à une auberge de campagne, où une grosse femme très alerte, dont les cheveux bouclés en tire-

bouchon dansaient toujours, nous servait pour dix sous un verre de bière, une crêpe aux œufs, du beurre, du fromage et du pain à discrétion. Quel n'ai, grands dieux ! On eût dit, à la vue, une éponge imbibée d'encre ; au goût, c'était de l'amidon mêlé de boue : aussi les étudiants ne s'en servaient-ils que pour essuyer leurs couteaux. Mais il y avait là une pelouse fraîche, un buisson de roses, et derrière, l'eau qui coulait : une belle eau bien verte, quand il n'avait point plu la nuit. Ce fut là que nous rencontrâmes certain soir un boursch (*Bursch*, compagnon étudiant), qui soupait seul en lisant et en fumant ; il portait alternativement à sa bouche la fourchette qu'il tenait de la main droite et la pipe qu'il tenait de la main gauche, tandis qu'un livre ouvert devant lui captivait ses yeux et que la conversation des voisins attirait ses oreilles ; les cinq sens étaient occupés à la fois. Gian le reconnut : c'était Hans. Nous refîmes connaissance, et le boursch, qui avait l'air de ne plus m'en vouloir, accepta un *Seidel* (canette) de bière.

— Vous êtes Welches, nous dit-il en allemand ; race légère de qui nous n'avons plus rien à apprendre. Vous n'êtes plus dans le mouvement : c'est l'Allemagne qui mène les peuples, la foi allemande, l'idée allemande, la force allemande ; cette foi, cette dée et cette force, c'est la révolution.

— *So!* dis-je, pour prouver mon intelligence. Hans continua :

— Vous n'existez plus depuis Voltaire. Ce philosophe, un kantien sans le savoir, pressentait le criticisme, et, combattant d'un côté l'idéalisme substantiel de Cartesius, qui ne pouvait aboutir qu'au panthéisme naturaliste de Spinoza, — combattant de l'autre le théisme sentimental de Rousseau, qui ne pouvait être que l'asile de l'ignorance, — il a préparé Robespierre, ce bras dont Kant est la tête : Robespierre, ce criticisme militant.

— *Doch!* allais-je dire, mais Gian me coupa la parole en s'écriant : *Richtig!* Cela signifie ; très bien ! Cet adverbe approbatif exige toutefois une certaine connaissance de la langue ; je conseillerais aux commençants de s'en tenir à *so* et à *doch*.

— *Richtig!* dit Gian à Hans ; vous avez compris Voltaire beaucoup mieux qu'il ne se comprenait lui-même. Expliquez-nous maintenant Hegel.

— Hegel, c'est l'évolution de la raison dans la nature et dans l'histoire.

— Erreur, mon vieux camarade, reprit Gian en gardant son sérieux ; vous n'y êtes pas du tout, je suis fâché de vous l'apprendre.

— Eh quoi ? ce n'est pas l'évolution ?..

— Nullement : c'est la circonvolution de l'infini dans l'orbe immémorial du devenir. De là l'ascension des catégories, la conciliation des dualismes, la conjonction des parallélismes, l'identité s'irradiant dans l'ubiquité pour redescendre, décomposée par

l'analyse, jusqu'au draconculisme primordial, — voilà, mon ami, la philosophie de Hegel, — et, si vous n'êtes pas content, vous n'avez qu'à le dire.

Hans enfonça son bonnet, boutonna son paletot, fourra ses deux mains dans ses poches et s'abîma dans ses réflexions. Il y pensa huit jours, après quoi il courut après nous, un jour que nous montions au Kaiserssthal pour voir le lever du soleil.

— J'ai compris, nous dit-il tout essoufflé. Dans votre pensée, le draconcule, considéré en même temps comme filiaire et comme aroïdée, serait le zoophyte archétype, ou le prototype végéto-animal qui est le germe des deux règnes. Votre théorie est l'absorption est la consommation de Hegel en Darwin.

— *Richtig!* dit Gian sans rire.

— Vous ne sauriez imaginer, reprit Hans, quelle influence votre esprit a eue sur le mien. Je vais quitter l'évolution pour le draconculisme et la philosophie pour les sciences naturelles. Je veux étudier la médecine, pour me prouver qu'elle ne sert de rien. Ce n'est pas encore une science. L'essentiel est de chercher l'atome archétype. A ce propos, je vais faire de la vivisection, mais je n'aurai à ma disposition que des bêtes. Ah! si je pouvais disséquer un homme vivant!

Gian ne s'offrit pas pour l'expérience, mais il s'attacha depuis ce jour à Hans et finit par ne plus le quitter. Ce qui séduit les jeunes gens, dès qu'ils se sont émancipés, ce sont les idées hardies : on entend

par là des lieux communs revêtus d'une forme impertinente : je le dis à Gian, qui m'appela philistin.

Nous nous disputons journellement au sujet du boursch, dont l'influence m'inspirait une inquiétude mêlée de quelque jalousie. Je me crois toujours volé de l'amitié que mes amis ont pour les autres : c'est là un défaut très féminin qui m'a joué plus d'un mauvais tour.

— Prends garde ! répétais-je au Lucanien ; cet affreux biman a des mandibules qui avancent. En Suisse, il voulait déjà te prendre ta toupie : tu as cru le mystifier, et il a su exploiter la mystification dont il a fait une théorie scientifique ; il pompera sou par sou, idée par idée, tout ce que tu as dans le gousset et dans le cerveau. Disséquer un homme vivant, voilà son rêve. Eh bien ! le premier homme vivant qu'il disséquera, ce sera toi.

A cette prophétie, Gian ne fit que hausser l'épaule. Un matin, il vint m'annoncer qu'il allait se noyer dans le Neckar, et quand je lui demandai le motif de cette détermination, il me donna des raisons empruntées à la philosophie pessimiste :

— « Qu'est-ce que l'homme ? me dit-il. Son savoir n'est qu'ignorance, sa grandeur que bassesse, sa force qu'infirmité, son plaisir que douleur ! » J'avais déjà lu cela dans Schopenhauer, qui l'avait lu dans Héraclite. — « Qu'est-ce que la vie ? continuait Gian : une étoffe qui ne vaut pas ce qu'elle coûte, une curée où l'on se dispute des lambeaux

de chair, une mort anticipée... » Encore du Schopenhauer renouvelé des anciens. Je fis remarquer à Gian que les idées de Hans n'étaient pas neuves.

— Elles avaient cours, lui dis-je, au commencement de ce siècle : c'était le mal de René, pris à Werther, qui le tenait de Saint-Preux : l'infection était venue d'Angleterre. Quand cette sorte de *spleen* attaque un Allemand, il ne va pas se réfugier dans les bois pour vivre de racines, comme Héraclite ou Timon, pas si bête ! Au contraire, il n'en perd pas une tranche de saucisse ou une bouchée de choucroute, pensant avec raison que, si la théorie est grise, l'arbre de la vie est vert. Voilà pourquoi, dans ce pays, tant de chrétiens vont à la guerre, tant d'athées à l'église, tant de prêcheurs de tempérance à la brasserie, tant de puritains à la bourse ou aux villes d'eaux. Il faut être bien *welche*, c'est-à-dire bien badaud, pour s'irriter contre la jovialité des pessimistes.

— Hans est un homme convaincu, dit Gian.

— Pourquoi donc ne va-t-il pas se noyer avec toi ?

— Parce qu'il est un apôtre et qu'il a une mission à remplir. Pauvre diable ramassé dans la rue, élevé par charité, vivant de lésine, il veut bouleverser le monde. A cet effet, il a commencé par tout apprendre, et, depuis une douzaine d'années, il court les universités, où il eût pu devenir,

s'il avait voulu, docteur en droit, en philosophie ou en théologie. Mais il n'a pas assez d'argent pour imprimer une thèse et acheter un grade. Il étudie d'ailleurs, non pour se créer une profession, mais pour savoir et pour régénérer le genre humain. Vous autres, Français, qui n'avez que du liège dans le cerveau, vous ne comprendrez jamais ces ambitions, ces abnégations sublimes. Hans meurt de faim...

— Quand il est avec nous, il mange pour trois jours, et à nos frais encore...

— C'est qu'il a jeûné la veille et qu'il jeûnera le lendemain. Le malheureux a été victime de toutes les persécutions imaginables : il fut d'abord chassé de Tubingue parce qu'il avait une voix de stentor. Un soir en sortant de la *Kneipe* (cabaret), il chantait tout seul à tue-tête : or on ne permettait alors dans la rue que des chœurs à quatre voix. Il eut beau dire : « Je chante comme quatre, » il dut quitter Tubingue et fut repoussé de Berlin pour avoir causé sociologie en voyage avec un compagnon de wagon. On lui a conseillé de ne pas aller à Leipzig, à Halle, ni à Goettingue ; ici-même, à Heidelberg, où nous sommes en état de siège, la police a l'œil sur lui et l'aurait déjà jeté plusieurs fois dans un cul de basse-fosse s'il n'avait pas les prérogatives des étudiants immatriculés. Enfin c'est un martyr et un homme de génie.

— Tu oublies d'aller te noyer.

— C'est vrai, j'y cours.

— Et Dorothée?

— Je renonce à la trouver. Qu'est-ce que l'amour? La complicité de deux êtres qui ne se cherchent du regard que pour compléter dans les ténèbres tous ces tourments, toutes ces peines, qui finiraient bientôt sans leur trahison. Hans n'a jamais aimé de sa vie.

— Et on le lui a bien rendu. Va donc te noyer, jeune homme.

— Adieu Jean!

— Au revoir!

Gian partit là-dessus, mais j'eus peur qu'il n'exécutât son projet par amour-propre. Je le suivis donc à distance, le long du Neckar dont nous remontions la rive gauche; s'il avait voulu prendre un bain, le courant l'eût tiré de mon côté. Il faisait un temps des dieux : l'eau verte avait l'air d'une pelouse flottante, le soleil sonnait sa fanfare et, sur les deux rives, tous les buissons chantaient. Gian disparut derrière un bouquet d'arbres (de saules, je crois), qui avançaient sur la rivière : le frisson me prit et je me penchai vers l'eau, mais je n'entendis rien tomber, ni rejaillir. Seulement, derrière moi, sur la route, à un frou-frou léger comme d'un oiseau qui s'envole, m'étant retourné tout à coup, je vis une robe blanche qui fuyait. Gian revenait sur ses pas, la suivant du regard; il m'aperçut et m'aborda sans surprise :

— Tu étais là? me dit-il, tu l'as vue?

— Qui donc?

— Dorothee... Juste à la place que j'avais choisie pour mon suicide, elle était assise dans l'herbe, et elle effeuillait une marguerite; elle avait ôté son chapeau, et ses cheveux blonds, livrés au vent, tourbillonnaient autour d'elle comme une cendre dorée. — « Il m'aime! » s'écria-t-elle en arrachant la dernière feuille de sa fleur. Alors, se relevant et se retournant d'un bond, elle se trouva contre moi, joue à joue. Je lui dis: — « Vous m'avez sauvé la vie; je vous la dois et je vous la donne, si vous la voulez. » Elle s'enfuit effarée, mais très émue. Très émue, tu m'entends? Tout ce qui commence par l'émotion finit bien. J'ai trouvé Dorothee.

II

Une heure après, nous dînions, comme d'habitude, à la *Reichshrone*, auberge d'étudiants qui regardait la rivière : on y avait pour vingt-trois sous (trente-deux kreutzer) sept plats mauvais, mais copieux, et beaucoup d'eau claire. Gian mangea, comme d'habitude, à toute vapeur, et me dit en style allemand :

« Je suis *satt* (repu). Maintenant manquons le cours, et montons au château : il fait beau, chose rare. Dorothee doit y être. »

Sur quoi, il prit les devants, traversa la ville et gravit la colline à grandes enjambées ; je le suivais de très loin, car il faisait chaud, et je suis un peu gras, comme Hamlet. Je l'eus bientôt perdu de vue, et je résolus de l'attendre sur un banc de la

terrasse où, quelques minutes après, une vieille femme et une jeune fille vinrent s'asseoir auprès de moi. La jeune fille portait la robe blanche et le chapeau de paille à larges bords que j'avais vus fuir le matin sur la rive du Neckar. — « *Lenchen!* dit la vieille. — *Moutre?* répondit la belle enfant (*Lenchen* est un diminutif de Madeleine. *Moutre* est la manière de prononcer le mot *Mutter*, qui signifie mère.) — Je me sens fatiguée. — Et moi, j'ai grande envie de voir le château. — Vas-y toute seule. »

Lenchen partit; je n'osai la suivre (ce n'est pas dans nos mœurs) et je restai assis près de la moutre : figure de chouette, accoutrement ridicule, et un moulin à paroles ! Elle engagea la conversation et, en un clin d'œil, me raconta sa biographie complète, y compris ses idées et ses plans d'avenir. Née à Bonn, elle s'était mariée dans le Wurtemberg ; son mari était une bête et un songe-creux : au lieu de gagner de l'argent, toujours dans les livres ! — « Par bonheur, il est mort, dit la vieille, ne laissant qu'une fille, celle-là qui regarde les ruines ; elle ressemble à son père, veut tout savoir, tout regarder. Ce matin, elle est sortie seule pour voir couler l'eau. Une folle aussi : par bonheur, je suis là, moi, la moutre. J'ai ouvert une auberge entre Stuttgart et Tubingue... » Elle désigna l'endroit, mais parlait si vite, et en *platt deutsch* ! Le *platt deutsch* est un patois inventé par les naturels

du pays par amour-propre national, dans l'intention évidente de prouver qu'il y a quelque chose de plus dur que leur langue littéraire. La moutre avait donc ouvert un cabaret qui, petit à petit, était devenu la principale auberge de l'endroit; elle y avait gagné beaucoup d'argent et songeait à se retirer au prochain automne; l'acheteur était bon et payait comptant. Se retirer, mais où? question grave; à cet effet, la Chouette faisait un voyage d'instruction. — « Il s'agit, me dit-elle, de bien vivre et d'établir ma fille, celle qui regarde les ruines là-bas. Heidelberg, joli endroit, vie pas chère, mais point d'hommes sérieux : les indigènes, tous petits marchands, médiocres et vulgaires; les étrangers, étudiants trop jeunes ou professeurs déjà placés. Il y a bien un *Privat docent* encore libre et plein d'avenir, mais il a beaucoup d'ambition, trop pour nous autres. Donc, je ne m'établirai point à Heidelberg. Peut-être à Bonn, ma ville natale : il est bon de revenir riche au pays d'où l'on est parti pauvre; on s'y pavane et l'on fait envie aux gens... »

Voilà ce que me dit la Chouette en moins d'un quart d'heure. Qu'y avait-il d'allemand chez cette bourgeoise? J'en connaissais vingt pareilles dans ma province; la bête humaine est la même partout. — Lenchen revint et, voyant que je causais avec sa mère, elle me demanda de quelle époque était le château. Je me levai pour lui répondre, heureux

de déployer une érudition toute fraîche empruntée à Joanne et à Bœdecker. Tout en causant, nous nous éloignons du banc où était la moutre, et nous nous rapprochions des ruines, que nous finîmes par visiter en détail. Rien de plus agréable, pour un jeune homme ayant quelque vanité, que de servir de cicerone à une jeune fille. On attendrit son savoir et on allonge ses explications. Aux premiers mots que je prononçai, Lenchen reconnut mon origine. — « Parlez français, » me dit-elle, et elle m'écoutait avec une attention qui me ravit. On eût dit qu'elle cherchait à me faire valoir; elle me demandait les noms des palatins, des rois, des divinités grecques, des héros hébreux sculptés sur les façades, et il se trouva que je savais cela par cœur. Quand elle vit sous le fameux porche les quatre colonnes de granit qui viennent d'Ingelheim, où elles étaient allées de Ravenne, elle me dit en se rapprochant de moi avec une sorte de terreur :

— Elles ont vu les empereurs romains, les rois ostrogoths et Charlemagne!

Au musée Kraimberg, elle n'accorda qu'un coup d'œil méprisant au masque de Kotzebue, pris à Mannheim au moment où ce dramatisse fut poignardé par un étudiant nommé Sand. Puis, en regardant les cheveux et le portrait de l'assassin, elle devint toute pâle.

— Je vous comprends, lui dis-je. Kotzebue était

un faquin, mais le meurtre est toujours le meurtre.

— Nous serons amis, me répondit-elle en me tendant la main.

Nous avions marché plus d'une heure, inspecté le musée en détail, traversé l'église, escaladé la grosse tour; elle était lasse et s'assit sur la margelle d'un puits sans eau; des plantes folles verdoyaient en tous sens à ses pieds, à ses côtés, derrière elle. Tout à coup, au sommet du château, sur un pan de mur qui tenait par un vrai tour de force et qui ressemblait à une tranche de falaise rongée par la mer, émiettée par le temps, surgit dans le ciel une longue chose noire. C'était Gian. Comment s'était-il hissé jusque-là? Pour quoi faire? Il me le raconta le soir en rentrant. — « Je l'avais cherchée partout, em dit-il : au château d'abord, puis au Wolfsbrunnen, puis d'auberge en auberge, dans toute la ville. Ne la trouvant pas, j'ai fait comme la dame de la complainte; j'ai monté à la tour si haut que j'ai pu monter, pour tâcher de la voir. »

Dès qu'il l'eut aperçue, assise sur la margelle du puits, il redescendit avec une agilité de montagnard, fourrant ses bras et ses pieds dans des trous de boulets, les appuyant sur des extrémités de corniche ou de fragments d'escalier, parfois suspendu dans le vide. Lenchen me serrait la main avec angoisse et je sentis battre son cœur. Quand il eut touché terre, Gian vint droit à nous

et plongea dans les yeux de Lenchen un de ces regards italiens qui veulent tout dire; elle ne put le supporter et s'enfuit vers la terrasse, où la moutre était restée sur un banc. Gian voulut courir après elle; je le retins et il me fit une scène, me déclarant traître, comme tous les Français du reste, et me reprochant le traité de Campo-Formio. Moi, pendant ces imprécations, je suivais mon idée. Jean Flers disait à Jean Flers :

— Voilà une jeune fille qui d'emblée est devenue ton camarade et qui n'a pu soutenir le premier feu de Gian. D'où vient l'éveil subit de deux sentiments si divers pour deux passants qu'elle n'a jamais vus? C'est comme dans mon pays; toutes me disaient : « Je vous aime beaucoup », aucune ne m'a dit : « Je vous aime! »

Sur quoi je poussai un soupir et j'apaisai Gian. Tout en lui jurant que je ne songeais nullement à lui disputer Lenchen et que je n'avais pas livré Venise à l'Autriche, je le ramenai sur la terrasse par un détour. La Chouette y était encore et causait familièrement avec Hans, qui paraissait la connaître de longue date et qui, contrarié de nous voir, nous salua d'un geste qui voulait dire : « Je suis en affaires, passez votre chemin. » Mais, dans l'intérêt de Gian, je ne voulus pas quitter la place.

— J'ai déjà eu l'honneur de voir madame, dis-je au boursch de plus en plus embarrassé : veuillez me présenter à elle.

Il fut forcé de s'exécuter et balbutia nos deux noms.

— Et mademoiselle votre fille? demandai-je à la Chouette.

— Elle est allée s'habiller pour le bal.

— On danse donc ce soir?

— Sans doute, au Musée.

C'était tout ce que je voulais savoir. Dans ce musée, cercle studieux où l'on était admis comme *Ehrenmitglied* (membre honoraire) à raison d'un florin par mois, on trouvait des journaux, des livres, un cabaret, des concerts et des soirées dansantes; nous en étions, Gian et moi : c'était dans nos moyens. Nous y allâmes donc en frac et nous mangions une côtelette en attendant le bal, quand Hans, qui n'était pas *Ehrenmitglied*, mais qui avait le don de se faufiler partout, vint nous y rejoindre, la pipe à la bouche et sur le dos son paletot de tous les jours : il n'en avait pas d'autre. Prenant place à notre table, il dévora trois côtelettes de veau, trois énormes assiettées de pommes de terre et demanda du fromage pour lequel, disait-il, il s'était réservé; il en mangea une livre, avala coup sur coup six chopes de bière et offrit à Gian de jouer la consommation aux échecs. J'assistai à la joute : on y apprend beaucoup sur le caractère des joueurs. Gian se jetait éperdument sur l'adversaire, en risquant toutes ses pièces, que Hans prenait posément, une à une, sans crier gare et en mettant dix minutes entre chaque coup.

Quand le méridional fut à moitié dépouillé, l'homme du Nord ne se hâta point de l'abattre, mais, avec une patience agaçante, assurant toujours ses derrières et sifflotant un air du *Freischütz*, il poussa tous ses pions à dame, attentif à éviter la moindre audace qui eût pu abréger le supplice du vaincu. Cela dura deux heures. Lorsqu'enfin, après une interminable préméditation, Hans voulut bien se décider à donner l'échec et mat, il souleva ses lunettes, et regarda fixement sa victime en ricanant cinq longues minutes ou plutôt en canquetant comme un canard.

— Paye la consommation, me dit Gian en s'élançant vers la porte. Je compris que Lenchen, dont il guettait l'arrivée (il s'était placé à cet effet près d'une fenêtre), venait d'entrer. Le compte réglé, quand je montai à la salle de bal, il dansait déjà avec elle. Ah ! le beau couple ! Deux têtes animées par le mouvement, une rose et une cerise, les cheveux noirs se mêlant aux cheveux blonds, la rotation effrénée de la valse, les amples manches battant comme des ailes, l'effarement de l'émotion, l'ivresse de la musique, la folie du plaisir ! Ils dansèrent ensemble sans se quitter pendant une heure et demie ; entre les danses, ils causaient toujours plus bas ; je ne saisis qu'un mot au passage : — La marguerite vous a dit : *Il m'aime !* Il m'aime, qui ?

— Vous, peut-être.

Pendant ce temps, Hans causait avec la Chouette ;

j'ai bonne oreille et j'entends parfois sans le vouloir, à plus forte raison quand je veux. La moutre, en bonne mère, prenait des informations sur Gian, et Hans, qui mettait la vérité au-dessus de tout, s'efforçait de les donner exactes.

— Il n'a pas même, disait-il, quarante florins à dépenser par mois...

— En ce cas, dit la Chouette, cela ne peut pas être.

Hans avait raison : la science ne saurait être trop minutieuse : vingt ducats napolitains (c'était le revenu mensuel de Gian) ne valaient que quatre-vingt-quatre francs quarante-six centimes ; quarante florins valaient quatre-vingt cinq francs soixante et onze centimes un tiers. Par ces motifs, la troisième valse finie, la Chouette qui jusqu'alors avait tutubé gentiment, se trémoussant beaucoup, comme font les femmes du commun pour ne point paraître gênées dans le monde, la Chouette se mit à chuintier, à bubuler (comment dit-on ?) avec une férocité de stryge stymphalide. Hein ! suis-je assez docte ? C'est l'effet du pays où j'étais alors.

— Lenchen ! cria-t-elle.

— Moutre ?

— Partons tout de suite.

Et il fallut partir, Lenchen obéit filialement, non sans jeter un regard furtif à Gian, qui dansait alors dans les étoiles. Il demanda la permission de reconduire « les gracieuses dames », jusqu'à leur hôtel.

— M. Hans Schloukre nous accompagnera, hua la Chouette.

Nous la suivîmes à distance pour savoir à quelle fenêtre d'auberge on pourrait le lendemain entrevoir Lenchen. La vieille s'arrêta devant l'enseigne de l'*Adler* (aigle) près du marché. Une porte s'ouvrit, deux ombres entrèrent; une minute après, deux fenêtres du premier étage s'allumèrent « comme si le soleil levant les inondait, » me dit Gian. Hans revint sur ses pas et voulut nous éviter, mais je me campai sur son passage.

— Vous m'avez présenté à cette digne femme, lui dis-je, mais vous ne m'avez point appris son nom.

— Frau Kreutzer, me répondit-il avec son mauvais ricanement. Et il s'esquiva au plus vite.

— Drôle de nom ! pensai-je. Le kreutzer est le sou d'empire et ne vaut que trois centimes et demi. Vaut-elle beaucoup plus ? C'est une question.

Quand je rejoignis Gian, il était planté comme un piquet devant l'auberge, les yeux fixés sur la fenêtre et se parlait tout haut : « Elle a baissé les rideaux, elle se déshabille, elle regarde si les draps sont blancs, elle se couche, elle s'étire, elle pense à moi peut-être, elle fait sa prière, le flambeau s'éteint, elle dort. »

Le matin, de bonne heure, il sauta de son lit à l'*Aigle*; une fille d'auberge qui était en train de laver la porte lui apprit que les deux voyageuses

étaient parties par le premier bateau. Pour s'en assurer, il voulut monter à leur chambre; les lits étaient encore défaits; sur un des oreillers, un long cheveu faisait une ligne fine et blonde.

« Je me sauvai de là, me dit-il en rentrant; des idées folles me montaient à la tête. Je courus chez Hans, qui connaît les fugitives et savait peut-être où elles étaient. Mais j'eus beau heurter des poings et des pieds la porte de son chenil, personne. Une voisine m'affirma qu'il était parti le matin le sac au dos.

— Parions qu'il est parti avec elles...

— Pour quoi faire?

— Pour épouser la moutre ou la fille...

— Allons donc! c'est un apôtre...

— Les femmes aiment ça. »

Gian déclara qu'il se brûlerait la cervelle s'il ne revoyait pas Lenchen. Je lui répondis que je ne croyais plus à ses suicides; sur quoi il se fâcha, moi aussi, et nous dînâmes sans rien nous dire. Après dîner, je lui rappelai qu'il était venu en Allemagne, non seulement pour chercher Dorothee, mais encore et surtout pour voir Uhland.

— Il s'agit bien d'Uhland! bougonna-t-il en me tournant le dos.

— Il s'agit de lui, répondis-je. Nos congés de Pentecôte commencent demain; nous irons à Stuttgart, et de Stuttgart à Tubingue, où le poète est professeur. Entre ces deux villes il y a un village, dans ce village une auberge, dans cette auberge une

aubergiste et sa fille; l'aubergiste répond au nom de Frau Kreutzer et sa fille au nom de Lenchen.

— Tu es mon sauveur. Vive la France! cria Gian en me soulevant de terre et en m'étouffant contre lui.

Nous ne pûmes partir que le lendemain, parce que nous n'avions plus d'argent et qu'il fallut en aller chercher à Francfort. Je ne décris pas le voyage, où je ne pus prendre une note; Gian, qui ne pensait qu'à Lenchen, m'empêchait de regarder. En remontant le Neckar en bateau, je voyais défiler des villages, des forêts, des châteaux perchés sur des bosses de rochers, le Schadek se dressant sur un énorme bloc de grès rouge, mais il me fut impossible d'observer, même à l'anglaise, en comparant le paysage à la description de mon *Guide* Richard. Gian, impatienté, m'arracha le livre des mains et le mit dans sa poche. A Heilbronn, j'aurais voulu assister à une fête musicale où des milliers d'ouvriers, venant de toutes les parties de l'Allemagne et se rencontrant là pour la première fois, devaient entonner en chœur le cantique de Luther; il n'y avait, assurait-on, rien de pareil au monde. Mais Gian voulut repartir sur-le-champ pour Stuttgart, où il refusa de s'arrêter : je lui représentai en vain qu'outre les curiosités signalées par le *Guide* Richard, qu'il ne me rendit pas, cette ville offrait deux merveilles qu'on ne trouve pas partout : la plus belle princesse, et les plus beaux chevaux

arabes qui fussent en Europe. Il fallut dîner au galop, et pousser jusqu'à Tubingue, à pied, bien entendu, de peur de manquer l'auberge où était Lenchen. Gian marchait devant et, dans sa hâte, se trompa de chemin : celui qu'il prit se rétrécit peu à peu et devint une simple ornière qui disparut dans les prés ; or la pluie de la veille avait changé les prairies en marécages. Nous plongeons jusqu'à mi-jambe dans une herbe molle flottant sur un horrible mélange de terre et d'eau. Après la plaine vint une hauteur, après les champs, des vignes qui rampaient sur des pentes raides ; un sentier coupait droit, si maigre (le soir tombait) qu'on le voyait à peine, si bête qu'il se perdait lui-même au lieu de nous guider : longue traînée de fange où une jambe s'enfonçait jusqu'au genou, tandis que l'autre glissait trois pieds plus bas ; nous n'en pouvions sortir qu'en y laissant nos bottes. Dans cette vigne, une vieille femme qui nous disait bonsoir quand nous lui demandions la route, puis une nuit noire et, avec la nuit, des torrents d'eau. Gian grimpait devant moi, svelte et alerte comme une chèvre de l'Apennin, et me rappelait, pour me consoler, que saint Jean, notre patron, avant d'être relégué à Patmos, avait été jeté dans l'huile bouillante ; je me traînais derrière lui comme un misérable mollusque, tombant à chaque pas, trempé jusqu'aux os ; crotté jusqu'aux cheveux, haletant, brisé, mort. Voilà comment, après une heure d'ascension, nous

nous trouvâmes sur la grande route, devant l'auberge de Degerloch.

Gian partit d'un large éclat de rire et entra résolument à l'auberge, où je me glissai derrière lui non sans quelque honte et redoutant l'effet que j'allais produire. Mais je fus déçu dans mon inquiétude ; je ne fis nullement sensation. La Souabe était le pays du monde où l'on s'étonnait le moins : j'étais attendu là, comme partout, par des gens tout disposés à me rendre des services lucratifs. Une grosse fille se planta devant nous pour attendre nos ordres : Gian lui demanda si la maîtresse de l'auberge ne se nommait pas Frau Kreutzer. La fille se mit à rire, pensant que Gian badinait, mais ne bougea pas de son poste, attendant toujours nos ordres. Elle y serait encore si mon compagnon, qui savait deux fois plus d'allemand que moi, ne lui avait pas dit en phrases si claires qu'on eût pu les attribuer à Lessing :

— Chère jeune fille, vous voyez dans quel état déplorable nous nous trouvons. Bien qu'il n'ait pas l'air de vous affliger, nous rougissons de nous présenter devant vous si malpropres. Avant de nous rafraîchir, il serait convenable de nous sécher. Je vous prierai donc, belle jeune fille, de nous préparer une chambre à deux lits où vous ferez du feu : ce n'est guère la saison, je le sais, mais l'excentricité de notre humeur nous fait préférer une exception à un catarrhe. Nous nous coucherons tranquillement,

en laissant nos habits près du feu. Voilà, pour le moment, tout ce que deux hommes crottés et mouillés vous demandent.

— *So?* murmura la fille, qui devait avoir parfaitement compris.

Une demi-heure après, elle nous apportait une bouteille d'eau de Seltz et une tabatière. Il y avait dans la salle, autour d'une longue table, une vingtaine d'hommes sérieux qui ne disaient mot et ne regardaient rien; chacun d'eux avait devant lui une chope de bière. Je crus que j'assistais à un conciliabule de conspirateurs; Gian me rassura en m'apprenant que c'était bien plutôt une réunion de notables.

« Et que font-ils là, je t'en prie? »

— Ils s'amusent. »

Après un silence prolongé, l'un des notables leva sa chope jusqu'à ses yeux, puis, l'abaissant jusqu'à ses lèvres, en huma la moitié d'un souffle et en avala le reste d'une gorgée. Les autres murmurèrent aussitôt : *Prosit!* et en firent autant. Cet incident vidé, ils rentrèrent dans leur immobilité taciturne.

« Et ils s'amusent? demandai-je à Gian.

— Ils s'amusent beaucoup. A quoi bon causer? Ils n'ont rien à se dire et n'éprouvent aucun besoin de faire de l'esprit.

— Ce leur serait peut-être difficile.

— Il n'en sont pas moins heureux d'être ensemble et de boire ce liquide qui leur plaît. A la dixième

chope, ils se mettent à chanter; après quoi ils se couchent. / Ce sont des philosophes contemplatifs. »

Nous devisions ainsi, quand on nous apporta la bouteille d'eau de Seltz et la tabatière. Gian partit d'un nouvel éclat de rire et fourra dans son nez une prise de tabac pendant que je buvais un verre d'eau. J'aurais bien voulu passer la nuit à Degerloch, mais Gian s'y opposa formellement, alléguant que ce n'était pas le nid de la Chouette. Nous nous remîmes donc pédestrement en route; au moment où nous sortions, une fenêtre s'ouvrit au-dessus de ma tête, et il en tomba un ricanement assez pareil à celui de Hans. Je me retournai aussitôt, mais ne pus rien voir, tant la nuit était sombre. Gian ne s'était douté de rien. Nous allions donc tout droit devant nous, en nous arrêtant à chaque bouchon pour y demander si l'on connaissait Frau Kreutzer; ce nom faisait rire tout le monde. Un aubergiste pourtant se mit en colère, croyant que nous nous moquions de lui; ce n'était pas un Souabe, c'était un Brandebourgeois. Je tombais de sommeil, et Gian lui-même, bien qu'il niât le fait, traînait la jambe. Au moment où nous gravissions une côte, nous entendîmes derrière nous un bruit de roues lourdes : c'était la voiture de la poste qui arrivait tout exprès pour nous soulager. Gian héla le conducteur, qui lui répondit :

— Je me recommande à vous.

— Avez-vous beaucoup de monde là dedans?

— Nous n'avons personne.

— En ce cas, nous montons, dit Gian en ouvrant une portière.

— Vous n'osez pas monter !

— Nous vous paierons nos places.

— Vous n'osez pas payer.

— Je n'ose que trop, quand je suis en voyage.

— Descendez.

— J'y suis, j'y reste ! cria Gian, sans se douter que ce mot deviendrait un jour historique.

Le conducteur lâcha une bordée d'invectives qui ne se trouvent dans aucun dictionnaire ; Gian, qui était en belle humeur, riposta dans le patois de Naples, le plus riche en gros mots qui existe après celui de Zurich. Le conducteur gronda plus haut, Gian cria plus fort avec une volubilité haletante et des éclats de voix qui mirent les chevaux au galop. La dispute emportée, éperdue, roulait dans la nuit, comme une rafale fantastique, entre le siège et la portière qui braillaient l'un contre l'autre sans se comprendre : on eût dit une discussion de théologiens. L'échange de vociférations dura jusqu'à Echterdingen, où un buraliste, appelé comme arbitre, nous apprit que le conducteur n'avait pas le droit de recueillir des voyageurs en route. Gian fit des excuses et demanda l'auberge de Frau Kreutzer ; on lui répondit que ce nom était inconnu dans tout le pays ; il consentit alors à pousser jusqu'à Tubingue ; je payai nos deux places et nous couchâmes dans un lit ; nous l'avions mérité.

Le lendemain matin, nous étions à la porte d'Uhland. Un nid de poète assis au pied d'une colline, en face du Neckar : une terrasse au premier plan, la maison derrière, deux étages à six fenêtres, plus une sorte de grenier coiffé d'un fronton grec ; derrière la maison, un jardin qui grimpait, riant et frais, jusqu'au haut de la colline ; à gauche, la porte d'une brasserie et un grand mur couronné d'arbres verts ; tout autour, des rues et des chemins qui montaient au coteau ; devant, une place qui descendait à la rivière. Tubingue était, comme Heidelberg, une pépinière d'étudiants et possédait un château, une cave et un tonneau monstre, une université, des professeurs, des philistins, des maîtres d'armes, des marchands de tabac, des chapeliers fantaisistes et beaucoup de brasseurs. Jolie petite ville, en somme, où la chope de bière coûtait sept centimes environ, et où l'on pouvait, avec un peu de bonne volonté, se consoler de vivre. Arrivé devant la porte du poète, je dis à Gian :

« Allons-nous-en. »

J'ai toujours eu peur d'entrer chez un homme célèbre.

« Nous en aller ? Pourquoi ? me demanda Gian.

— Parce que, si nous sonnons, on viendra nous ouvrir et on nous demandera ce que nous voulons. Que répondre alors ? Uhland tout court ? Ce serait malhonnête ; monsieur Uhland ? Ce serait médiocre et bourgeois. Uhland n'est pas un monsieur comme

tout le monde. Nous serons ridicules infailliblement. Mieux vaut nous en aller. »

Gian me répondit :

« Ce qui fait que la nation française est la plus sotté de l'univers, c'est qu'elle a toujours peur d'être ridicule. »

Et il sonna résolument. Une porte s'ouvrit, nous montâmes un étage, une bonne nous attendait sur le palier. Nous étions attendus là comme partout.

« Vous demandez monsieur le professeur ? » nous dit-elle.

A la bonne heure ! Cette question me tirait d'embarras. Les Allemands ont une excellente habitude : ils désignent les gens par leur titre, et ce titre abaisse un homme de génie au rang de tous les nigauds qui le portent. Il n'y avait qu'un Uhland en Allemagne, mais il y avait des milliers de professeurs.

« Oui, c'est bien monsieur le professeur que nous demandons, dis-je à la bonne.

— Monsieur le professeur sera bien fâché, me répondit-elle. Ils sont partis (elle le mettait au pluriel) pour faire un voyage à Stuttgart, et on ne sait quand ils reviendront.

— Tu es un *jettatore* ! » me dit Gian en redescendant et en dardant contre moi la corne en corail qu'il portait en breloque. C'est à cause de toi que je n'ai vu ni Lenchen ni Uhland. Je lui répondis en vers :

Est-ce la joie ou la douleur
Qui règne au monde ? Uhland opine
Que, si l'épine est sous la fleur,
C'est que la fleur est sur l'épine.

— « Bravo ! » cria Gian en m'embrassant en pleine rue.

Il s'abattait vite, mais se relevait aussitôt. Nous revînmes en voiture sans querelle avec le conducteur ni entre nous, chose rare. En repassant à Degerloch, il entrevit dans l'allée de l'auberge une tête blonde ; il me força aussitôt de descendre, s'engagea devant moi dans l'allée, poussa jusqu'au jardin et ne s'arrêta qu'à l'entrée d'une tonnelle où il trouva Frau Kreutzer attablée devant un pot de bière, en face de Hans, qui fumait.

III

La Chouette s'enfuit effarouchée comme si on venait de la prendre en faute. Hans nous reçut avec un certain embarras et crut devoir s'excuser en nous racontant des choses inexactes ; on ment quelquefois, même quand on est né en Poméranie ; il y a des pêcheurs partout. Il nous assura qu'ayant appris notre départ, il avait voulu nous suivre, mais qu'il s'était arrêté à Heilbronn, retenu par une fête musicale à laquelle assistait Uhland.

« Le grand poète, nous dit Hans, m'a fait très bon accueil et, m'offrant une bouteille de rudesheimer, m'a chanté une de ses chansons à boire, celle où il fait rimer *Wein* et *Schwein* (bouchon et cochon). De là je suis venu à l'auberge de Degerloch, où j'ai vu ces dames...

— Nous y sommes venus nous-mêmes, et elles n'y étaient pas.

— C'est que vous ne les avez pas demandées.

— Si fait, dit Gian; j'ai demandé Frau Kreutzer, et on m'a ri au nez.

— Frau Kreutzer? s'écria Hans en cacardant comme une oie.

— N'est-ce pas le nom que vous m'avez dit?

— Hach! hach! hach! fit le vieux boursch! il faut que j'aie pris une monnaie pour une autre. Ce n'est pas Frau Kreutzer qu'on la nomme, c'est Frau Pfennig. Hach! hach! hach! »

Les kreutzer, en effet, étaient les petits sous de Heidelberg, valant, soyons exact, trois centimes et six dixièmes; le pfennig comptait à Berlin pour un centime environ. Hans avait pu se tromper, ou se moquer de nous, ce qui me semblait plus probable; j'étais furieux, mais Gian ne pensait qu'à Lenchen.

— Où est-elle? demanda-t-il au boursch, en fouillant toutes les allées du jardin, toutes les fenêtres de la maison. Il avisa tout au haut du pignon, sous la pointe du toit, une petite croisée ouverte en dehors de laquelle un rideau bleu, agité par le vent, flottait comme une bannière. Il rentra aussitôt dans l'auberge, et, trouvant l'escalier, monta en quatre sauts jusqu'aux combles où une porte entre-baillée attira son regard. Il vit alors tout ce que Faust avait vu dans le nid de Gretchen, même le grand fauteuil de cuir qui devait sans doute avoir reçu les aïeux dans

ses bras ouverts et entendu bourdonner tant de petits enfants autour de sa vétusté patriarcale; un tapis était soigneusement tiré sur la table, le plancher saupoudré de sable reluisait. Gian souleva un rideau du lit et il lui vint des pensées ivres qui se dispersèrent bientôt, honteuses d'être nées « dans ce mélancolique et chaste paradis. »

« Ah! si elle entrait tout à coup, s'écria-t-il, comme j'expierais mon sacrilège! Que je serais misérable près d'elle! Oserais-je seulement tomber à ses pieds? »

Il voulut fuir, mais s'assit dans le fauteuil, retenu par un charme, et regarda mieux autour de lui : tout ce qu'il voyait lui révélait une vertu de Lenchen. Le miroir était petit, donc elle n'avait pas de coquetterie; la chambre nue et propre, elle serait donc bonne ménagère et ne dépenserait pas son argent en futilités. La fenêtre donnait sur du vert : c'était donc là tout le luxe de la jeune fille qui, accoudée sur l'appui, pouvait contempler par delà la cloison du jardin, des vergers chargés de fruits, des pentes couvertes de maisons blanches et la capitale du Wurtemberg s'épanouissant au soleil. Sur un meuble près du lit il n'y avait qu'un livre, la bible de Luther : c'était donc la lecture du soir et celle du matin; la pieuse enfant s'endormait et s'éveillait en prière. Il ouvrit le livre au hasard et tomba sur ce passage : « L'amour excuse tout, il croit tout, espère tout, supporte tout; l'amour ne

périt jamais. » Gian devint aussitôt luthérien et se donna cœur et âme à Lenchen.

En ce moment, la porte s'ouvrit toute grande, et une femme entra, Frau Pfennig. Sa voix faisait le bruit d'une horloge qu'on remonte.

« Qu'est-ce que cela ? s'écria-t-elle. Que faites-vous ici ? »

— Je suis venu, gracieuse dame, répondit-il en se levant et en saluant très bas avec une grâce d'Italien ; je suis venu vous demander la main de mademoiselle votre fille.

— *Potz tausend !* gronda-t-elle (c'était son juron), que me contez-vous là ? Et vous êtes venu pour ce motif jusque dans ma chambre à coucher ?

— Votre chambre à coucher ? » bégaya-t-il avec la mine d'un chasseur qui s'en revient bredouille. Ce n'était donc pas le nid de Lenchen, c'était le trou de la Chouette !

Aussitôt l'endroit lui parut hideux, le plancher malpropre, le lit suspect ; il vit une reprise au tapis, le fauteuil de cuir rendait une odeur de vieille semelle, le petit miroir renvoyait un profil d'oiseau de proie, la Bible de Luther devint un livre de vieille femme, enfin la fenêtre ne donnait plus que sur un jardin d'auberge où, en ce moment même, Lenchen apportait deux chopes de bière qu'un étudiant français (c'était moi) avait commandées pour lui et pour Gian. Un étudiant poméranien (c'était Hans) lançait par plaisanterie une bouffée de fumée

à la figure de Lenchen et buvait une des deux chopes de bière. En voyant cela, Gian sortit tout à coup, en plantant là Frau Pfennig, qui le soupçonna, non sans raison, d'avoir le timbre un peu fêlé. Il se laissa rouler comme une cascade jusqu'au bas de l'escalier ; quand il arriva au jardin, Lenchen n'y était plus, et les deux chopes étaient vides.

« Puisque vous avez tout bu, nous dit-il, je vais aller moi-même au tonneau. »

Il rentra aussitôt dans l'auberge et fit tant et si bien qu'il trouva Lenchen dans la basse-cour, où elle était en train de donner à manger aux poules ; il songea aussitôt à la Charlotte de Werther, offrant la becquée à une nichée d'enfants, et il tendit ses mains avec une profonde émotion. La jeune fille ne parut pas surprise de le voir et remplit de grains de maïs les deux mains qu'il lui avait tendues.

« Aidez-moi, lui dit-elle. »

Et tous deux se mirent à la besogne, égayés par les poules, qui piquaient hâtivement leur repas avec un petit salut saccadé. Puis ils causèrent.

« Vous m'attendiez donc ?... demanda Gian.

— Je vous savais ici. C'est pour vous voir que j'ai porté moi-même au jardin...

— Ma chope ? un autre l'a bue. *Sic vos non vobis...*

— ... *mellificatis, apes*, dit Lenchen, achevant le vers.

— Vous savez du latin ?

— Ce qui ne m'empêche pas de donner à manger aux poules. »

Gian tombait de surprise en surprise. Il fut plus étonné encore quand Lenchen lui dit :

« Venez dans ma chambre, nous causerons mieux. »

Cela ne se fait pas en Italie. Cependant il se hâta de suivre la jeune fille et fut ébloui de ce qu'elle lui montrait. Il y avait des dentelles aux rideaux, des étagères chargées de livres, un piano, un chevalier portant une ébauche de paysage dont Gian reconnut le sujet : c'était la rive du Neckar, où il l'avait rencontrée.

« C'est vous qui avez fait cette peinture? demanda-t-il.

— Les dentelles aussi, » répondit-elle.

Et elle ajouta, tirant d'un placard un grand plat de pâtisserie :

« Et aussi cela. »

Puis, courant au piano, elle joua divinement (je l'entendis du jardin) une barcarolle italienne. Peut-être y mit-elle un peu d'ostentation, mais elle était si jolie ! Gian sentit ses yeux se mouiller en entendant cette musique de son pays jouée pour lui seul par de belles mains, qui étaient peut-être un peu rouges, mais il ne le remarqua pas ; il ne remarquait que ce qu'il voulait. Quand elle le vit ému, elle chanta ; rien ne rend fou comme un air de Schubert sur des paroles de Goethe. Quand elle eut fini, Gian se roulait

à ses pieds en sanglotant; Lenchen se leva toute grande avec un beau sourire d'Omphale.

« Me voulez-vous, lui dit-il, éternellement?

— Il faut d'abord apprendre à nous connaître. »

Quand Gian me raconta cette scène, je lui fis des observations qui me parurent très sensées.

« Cette jeune personne, lui dis-je, a des talents variés, et il est remarquable assurément qu'elle ait pu apprendre tant de choses dans une auberge de village. Il n'en résulte pas que tu doives l'épouser.

— Je l'ai demandée à sa mère...

— Qui ne t'a répondu que : *Potz tausend* ! Tu n'as pas le sou et tu n'es bon à rien. Lenchen, en revanche, est un peu propre à tout, ce qui ne me va pas; je n'approuve guère qu'on chausse en même temps des bas bleus et des sabots, qu'on mêle le latin à la cuisine. Observe, de plus, qu'elle sait beaucoup de choses, outre les langues mortes : tout cela ne s'apprend pas sans maître, et les maîtres ne sont pas tous vieux. Elle est bien jolie, c'est vrai, mais la beauté, qui est une qualité en amour, devient souvent un gros défaut en mariage; elle a pourtant des mains rouges.

— Blanches comme du lait...

— Rouges comme du vin, mon cher. Regarde plutôt. »

En effet, Lenchen était en ce moment dans un coin du jardin, cachée derrière des nappes mouillées qu'elle pendait à une corde haute : on ne voyait

par-dessus le linge blanc que des pattes de homard. Gian s'écria :

« La rougeur de la jeunesse !

— Enfin, dans tout ce qu'elle t'a dit, un seul mot m'a fait plaisir : Il faut apprendre à vous connaître.

— C'est là au contraire ce qui n'a pas le sens commun. Ah ! vous êtes bien tous des gens du Nord ! Chez nous, tu regardes une femme à son balcon, au théâtre, à l'église ; si elle te rend ton regard, elle se donne pour la vie. On a du sang dans l'œil.

— Ici, mon cher garçon, une jeune fille vous mène dans sa chambre à coucher, vous montre les dentelles de son lit et vous dit après : « Il me reste à faire votre connaissance. » Que diable ! le fond de l'homme et de la femme est le même partout, il faut bien qu'il y ait un peu de différence dans les manières. Sans quoi pourquoi voudrais-tu reprendre Venise aux Allemands ? »

Pendant que nous causions, Hans était assis dans l'embrasure d'une fenêtre ouverte, au rez-de-chaussée, le dos tourné au jardin ; la Chouette, debout à côté de lui, minaudait, lutinait, faisait la roue ; lui, placide, les pieds sur le dossier d'une chaise, fumait. Ma conversation avec Gian finit comme d'ordinaire en dispute : il me déclara, en me tournant le dos, que l'Amérique avait des singes, mais que l'Europe avait des Français. C'était encore du Schopenhauer. Je montai dans une chambre que nous avions retenue pour la nuit, et, comme le jour baissait, je me

mis à lire auprès de la fenêtre. Je me trouvais juste au-dessus de la Chouette et de Hans, qui, n'entendant pas de bruit, causaient librement.

— « Vous ne voulez donc pas, disait-elle, que je la donne à cet Italien ? »

— Trois fois non. La race latine est infecte ; ces gens-là se marient pour huit jours et se sauvent après en emportant la caisse. Ne la donnez d'ailleurs ni à lui ni à aucun autre, quel qu'il soit. Elle est trop jeune. On ne doit se marier qu'à votre âge...

— Hélas ! cher Dieu (*ach lieber Gott*) ! vous voulez rire...

— Point du tout, vous êtes encore très appétissante ; songez d'ailleurs qu'il faut un homme dans votre maison. Passe encore à Degerloch, où vous avez plusieurs domestiques avec vous, mais vous allez vous retirer à Bonn, une ville [d'étudiants... deux femmes seules !...

— Dieu dans le ciel (*Gott im Himmel*) ! vous me faites trembler.

— Mariez-vous donc, Frau Pfennig, ou prenez un pensionnaire...

— Pourquoi ne viendriez-vous pas avec nous, digne monsieur Schloukre ?

— Moi, je suis trop pauvre. Je ne pourrais vous payer qu'une mince pension...

— N'est-ce que cela ? Vous n'en paierez aucune et vous donnerez des leçons à Lenchen...

— Nous y réfléchirons. »

En ce moment, une nuée d'étudiants, venant à pied de Tubingue et profitant, comme nous, des congés de Pentecôte, fit irruption dans le jardin en chantant deux vers d'Uhland :

Frau Wirthin, hat sie gut Bier und Wein :
Wo hat sie ihr schœnes Tœchterlein ?

« Dame hôtesse, avez-vous de bonne bière et de bon vin ? Où est votre jolie fille ?

— La voilà, » gazouilla Lenchen, qui accourut si légèrement que je ne l'avais pas entendue venir.

Les étudiants se pressèrent autour d'elle en agitant leurs casquettes bariolées qu'éclairaient çà et là, car il faisait déjà nuit, les lumières de la maison.

— « Hourrah, Lenchen ! hourrah haut ! » cria cette jeunesse.

Puis un boursch la coiffa de son *pilus* (bonnet plat), un autre lui passa autour du corsage un ruban à deux couleurs, insignes d'une société quelconque, et, séance tenante, elle fut proclamée *Fuchsinn* (étudiante en herbe). Elle était charmante ainsi ; mais Gian, qui l'avait suivie, ne paraissait pas content du tout. Après Lenchen, Hans eut son ovation : un vieux boursch le reconnut et le nomma tout haut en le montrant à ses camarades. Je pus constater que notre ami Schloukre avait laissé à Tubingue un glorieux souvenir à la suite de ses démêlés avec la police ; nul n'ignorait l'histoire du quatuor nocturne qu'il avait chanté tout seul en sortant du

cabaret. La princesse royale, fort belle personne, en avait ri, le vieux roi de Wurtemberg s'en était fâché : deux succès légendaires. Aussi Hans fut-il acclamé par ces jeunes gens, qui voulurent faire un *Commers* en son honneur; nous y fûmes invités, Gian et moi, comme *hospites*. *Hospites* est le pluriel d'un mot latin qui veut dire hôte, mais je ne compris pas bien ce que pouvait être un *Commers*.

« Je n'en sais rien non plus, me dit Gian, mais je suis sûr qu'on y boira de la bière. »

Une demi-heure après (car il fallut le temps de décorer la scène), nous fûmes introduits dans une salle vaste, mais basse, meublée d'une table en fer à cheval. Une centaine de jeunes gens se trouvaient là, coiffés de casquettes ou de pilus, décorés de rubans qu'ils portaient en bandoulière; les coiffures et les décorations étaient blanches, bleues, rouges, vertes, amarante ou terre de Sienne brûlée, bicolores ou tricolores selon les diverses sociétés (il y en avait dix ou douze), qui se chamaillaient d'ordinaire, mais qui fraternisaient ce soir là. Quelques étudiants portaient des insignes distinctifs : brassards ou cocardes, gros gants d'escrime, le veston à brandebourgs, la rapière au côté, des bottes fortes armées d'éperons, bien qu'ils fussent venus à pied, mais un air de cavalerie fait toujours bien; c'est tout ce qui reste de la chevalerie. Des panoplies et des drapeaux brodés décoraient les murs; il y avait sur la table sans nappe, outre les chopes

à couvercle, des coupes d'argent où pendaient des médailles, et de grandes cornes évidées où l'on buvait à la ronde : c'était peu régalant, mais démocratique et sacerdotal. Les jeunes étudiants portant le titre de fous (*Fuchs*, renard) servaient de domestiques aux plus âgés, qui avaient atteint le grade de *Bursch* (grand garçon); le renard en chef, le *Fuchs major*, paraissait fort affairé : c'était lui qui commandait le service. Hans présidait et pontifiait. Il fit d'abord un discours très sérieux pour nous présenter, Gian et moi, à l'assistance ; après quoi, dirigeant l'enthousiasme, il commanda en notre honneur un double hurrah. L'enthousiasme obéit au commandement : le double hurrah partit avec un ensemble si parfait qu'on l'eût dit poussé d'une seule voix : les étudiants satisfaits s'applaudirent eux-mêmes.

La cérémonie commença. Quand je dis cérémonie, je n'exagère pas : c'était un divertissement solennel et même un peu lugubre. Ces jeunes gens en vacance, réunis pour s'amuser, chantèrent d'abord en latin un chœur sépulcral :

Gaudeamus igitur
Juvenes dum sumus :
Post jucundam juventutem,
Post molestam senectutem,
Nos habebit humus.

Après quoi ils se recueillirent gravement ; la salle

portait au silence; c'était celle où, la veille, nous avions assisté aux joies muettes des notables de Degerloch. Chaque étudiant avait sa pipe en porcelaine ornée de devises, d'écussons peints et bourrée d'un affreux tabac jaune appelé kanastre, du latin *canistrum*, me dit mon voisin de droite, parce que ce végétal, importé d'Amérique, était emballé dans des paniers.

« N'est-ce pas plutôt les paniers que vous fumez? » demandai-je à mon voisin, qui rentra en lui-même.

Après quatre ou cinq chopes, les langues se dérouillèrent; mon voisin de gauche, apprenant que j'étais Français, me dit que son père avait été à Paris en 1815 et me raconta la bataille de Leipzig. Des conversations particulières s'étaient engagées çà et là : il m'en revenait à travers la fumée quelques mots confus, tous savants : déterminisme, conscience, subhastation, parémiologie, célidrographie, cucurbitacées, aptérodicères, trapèzoèdre, paradigme, paragoge et parembole, que sais-je encore? je n'ai pas tout retenu. Hans égayait quelques jeunes gens suspendus à ses paroles en leur décrivant le corps d'une jeune fille asphyxiée qu'il venait de voir à Heilbronn : raideur des membres et du tronc, contraction invincible des mâchoires, peau décolorée, livide et humide, surtout au front, au cou et dans les angles oculo-palpébraux;... je passe le reste. Je remarquai que Lenchen écoutait de ses deux oreilles et avait l'air de suivre toutes

les conversations. Je compris d'où lui venait sa science. Ils buvaient tous éperdument ; la causerie tourna en discussion ; çà et là, haussant la voix, la discussion s'échauffa en dispute, mais tous ces jeunes gens étaient sérieux comme des croque-morts.

« Ce qui m'afflige surtout chez vous, reprit mon voisin de gauche, c'est que vous êtes des esprits chagrins. Je connais vos auteurs, même ceux qui passent pour des comiques : les deux plus grands, Molière et Paul de Kock, me font pleurer. La vraie joie est germanique, elle vient d'une conscience pure. Voyez cette salle : quel débordement de jeunesse et de gaieté ! »

Je regardai la salle et j'observai que les trois quarts des étudiants portaient des lunettes. Mon voisin de droite, muet depuis une heure, rompit le silence et me demanda d'un air grave :

« Pourquoi dites-vous que nous fumons des paniers ? Je ne comprends pas. »

Cependant les chopes succédaient aux chopes ; quand ils en eurent englouti dix ou douze, les étudiants se mirent à chanter comme les notables de Degerloch. C'était beau : les voix sonnaient d'accord, mais quelles chansons lamentables ! Dans l'une, *le Bon Camarade*, il était question d'un pauvre garçon mort à la guerre ; dans l'autre, *Notre Asile*, il s'agissait d'une blanche maison qu'on avait bâtie et que des méchants étaient venus renverser. Une autre, intitulée *Tempora mutantur*, roulait sur cette idée

noire que la vie est un songe : Frères, il faut mourir. Après quoi vint le *Commers* proprement dit : encore une cérémonie auguste. Tous les étudiants se levèrent, la rapière à la main, et entonnèrent un hymne patriotique et religieux ; puis Hans, qui présidait, chanta seul :

Vibre encore,
Chant sonore
De l'épée et du drapeau !
Que notre âme se relève !
Qu'à la pointe de son glaive
Chaque bras perce un chapeau.

Au bruit de ces paroles, qui en allemand ne sont pas drôles, les étudiants croisaient le fer par-dessus la table et chacun fit un trou dans la casquette de son vis-à-vis. Cet acte s'accomplissait avec ferveur, et les deux jeunes gens qui venaient d'échanger des coups de pointe dont leur coiffure seule avait pâti se juraient amitié jusqu'à la mort. Lenchen n'avait pas le droit de prendre part à la cérémonie, mais debout devant la porte, une rapière à la main, le pilus sur l'oreille et les yeux au plafond, à travers le nuage bleu qui remplissait la salle, elle paraissait héroïquement inspirée comme Jeanne, la bonne Lorraine, « qu'Anglois brulèrent à Rouen. » Tout cela, vu de loin, après la guerre, me divertit ou m'agace ; mais si je cherche à raviver mes impressions d'alors, eh bien ! malgré moi, je trouve

dans ces jeunes têtes blondes, échauffées par le houblon, par le kanastre, mais aussi par une forte et fière émotion, dans cette musique sévère, si bien chantée, qui recouvrait des paroles nobles, dans ces refrains à boire où entraît le sentiment national et chrétien, dans l'attitude extatique de la jeune fille, je ne sais quelle kermesse austère, gravement folâtre, où l'orgie, soumise à des rites, devenait une communion.

Par malheur, l'enthousiasme s'oublie quelquefois ; en poussant le dernier cri du chant funèbre qui accompagne le *Commers* (ce dernier cri est *hourrah !*) un boursch qui était près de Lenchen... Il importe de noter que la jeune fille inspirait beaucoup de respect aux étudiants, qui l'appelaient mademoiselle (*Fræulein*) ; elle leur donnait sa main à serrer, rien de plus, et si l'un d'eux serrait cette main un peu trop fort, elle le foudroyait d'un regard méprisant qui rendait Gian fou de joie. — Je disais donc qu'un boursch qui était près d'elle, en criant : Hourrah ! crut devoir accompagner cette exclamation d'un geste triomphal : il enlaça d'un bras la taille de la jeune fille et allait, je le crains, l'embrasser, quand une forte main le prit en arrière par les cheveux et le coucha violemment à terre. Le boursch, se relevant furieux, bondit sur Gian, qui l'attendait de pied ferme. L'Italien saisit l'Allemand par les deux poignets et les tordit avec tant de force qu'il le fit tomber à genoux devant Lenchen.

— Demandez-lui pardon, cria-t-il d'une voix qui aurait dominé tout le chœur du *Commers*.

Le sang lui sortait des yeux, il avait littéralement les regards rouges. Je dois reconnaître que le boursch se tint bien ; il blémissait, écumait, devait souffrir comme un torturé qu'on tenaille, mais il ne poussa pas un cri, ne dit pas un mot. La galerie ne bougeait point, ne voulant pas intervenir ; tous regardaient, anxieux, et laissaient éteindre leurs pipes. Lenchen, radieuse, rougissait. Au bout d'un moment, trop long peut-être, elle dit à Gian :

« Laissez-le ; je lui pardonne. »

Mais cela ne pouvait finir ainsi. Le duel eut lieu le lendemain.

IV

Ce duel fit le plus grand honneur à Hans. On se battit de grand matin dans un hangar qui était au fond du jardin et qui servait de salle de danse. Il y avait à l'auberge, habituée à de pareilles fêtes, tout ce qu'il fallait pour un combat singulier entre étudiants : des plastrons, des gantelets, des brassards, des cuissards, des jambières, des coussinets de toute espèce, le tout soigneusement rembourré. Hans dirigeait la toilette de Gian qui riait aux larmes.

« Mais si on me met ainsi dans du coton, demandait-il, où entrera le fer ? »

— On ne vise ici qu'au visage, et la visière de la casquette garantira vos yeux.

— Singulier combat ! » s'écria Gian.

Jamais de sa vie il n'avait touché une rapière,

mais il comptait faire bonne figure et monter en grade aux yeux de Lenchen. Les choses n'allèrent pas comme il aurait voulu. Le duel était réglé comme l'orgie : on devait se battre durant vingt-cinq minutes au plus et s'arrêter au premier sang. Les adversaires faisaient une ou deux passes, puis s'arrêtaient un moment; c'étaient les seconds qui paraient les coups. Hans était le second de Gian. L'Italien, qui s'escrimait comme un diable et faisait un moulinet furibond, se découvrait si étourdimement qu'il eût été balaféré vingt fois sans la dextérité de Hans, brétailleur émérite, expert en contre-passes, en contre-pointes, en contre-dégagements, en contre-appels, en contre-ripostes : le vieux boursch eut fort à faire et dut même une fois ou deux rabattre le fer de Gian, qui faillit lui crever un œil. Grâce à lui, les vingt-cinq minutes passèrent sans effusion de sang : l'honneur étant satisfait, les combattants s'embrassèrent, et l'un des témoins dit à Gian avec emphase :

« Remerciez le grand Schloukre, car sans lui vous auriez le crâne fendu. »

Gian remercia le grand Schloukre en lui répétant sa phrase ordinaire : « C'est entre nous à la vie à la mort. » Hans eut une nouvelle ovation ; la jeune bande lui offrit la bière du matin (*Frühbier*) et aurait voulu l'emmener à Tubingue; Lenchen cueillit une branche de laurier qu'elle lui attacha sur le front. Je regardai Gian, qui me dit philosophiquement :

« Elle lui doit bien ça, puisqu'il a sauvé ma tête ! »

Hans était donc le héros du duel ; tout le monde l'admirait, même la jeune fille, et personne ne lui en voulait ; il avait ce que les étudiants du pays appelaient alors « du cochon, » c'est-à-dire de la chance. Quand les Tubingiens furent partis, je dis à Gian qu'il était temps de retourner à Heidelberg.

« Point du tout, cria-t-il, je reste ici.

— Pour quoi faire ?

— Pour épouser Lenchen.

— Avec quoi ?

— J'ai à peu près cinq mille ducats (une vingtaine de mille francs) en rente de Naples ; je vais les vendre. En attendant, prends ceci et tâche de nous faire à Stuttgart un peu d'argent que tu m'enverras. »

Là-dessus il me tendit ses bagues et décrocha la chaîne de sa montre. Je l'invitai à garder sa bijouterie et, de peur qu'il ne fit quelque sottise, je pris le parti de ne point le quitter. Il tenait de la bonne fée qui lui avait ouvert les yeux des émotions vives, mais courtes. Fort agité après son duel, il consentit à faire une promenade dans la campagne ; après un quart d'heure de marche, il était gai comme les oiseaux qui s'égosillaient dans les buissons. Pour faire comme eux, il se mit à répéter les chants d'étudiants qu'il avait entendus la veille ; seulement, en passant par sa bouche, ces marches funèbres hâtaient le pas, couraient la poste, prenaient des ailes, voletaient, dansaient. Puis il se roula dans

l'herbe et s'endormit profondément, car il s'était levé beaucoup plus tôt que d'habitude. Je le laissai couché à l'ombre touffue d'un tilleul et je rentrai à l'auberge dans l'intention d'y chercher Lenchen et de causer avec elle très sérieusement. Quand je traversai l'allée, je passai devant la Chouette et Hans, qui ne se quittaient guère; je n'entendis que la fin du duo :

« Digne monsieur Schloukre, vous viendrez donc à Bonn ? »

— Oui, chère madame Pfennig, je viendrai. »

Lenchen, assise près d'une fenêtre, faisait tourner son rouet en chantant la chanson de Marguerite; je la regardai un instant, et je crois bien qu'elle sentit mon regard; en tout cas, elle tressaillit et son visage prit une expression qui me fit penser à Diane surprise au bain, honteuse et fâchée. Elle rentra dans sa chambre et je me repentis de mon indiscretion : je savais déjà que les femmes n'aiment pas qu'on les voie quand elles se croient seules : elles s'imaginent qu'on a découvert ce qu'elles pensaient. Cependant, une minute après, Lenchen était descendue au jardin, où elle vint droit à moi pour me demander sans préambule :

« Pourquoi me regardez-vous ? »

Je pensai qu'elle voulait un compliment, et j'allais le lui tourner; il paraît qu'elle lut dans mes yeux, car elle me dit avec un petit sourire un peu brusque :

« Pas de galanterie, monsieur le Français; ici,

c'est de l'esprit perdu. Je vois que vous m'observez et que vous ne m'aimez pas, — non, vous ne m'aimez pas et vous n'aimerez jamais aucune femme : vous êtes trop curieux pour cela. Mais vous avez la tête d'un honnête homme et vous m'inspirez de la confiance. Asseyons-nous là et causons. »

Elle me conduisit vers un petit banc caché derrière un rideau de charmes. Là elle reprit avec abandon :

« Vous voulez savoir qui je suis, je vais vous le dire. On prétend que les filles ressemblent à leur père ; le mien, simple ouvrier, tenait à s'instruire et serait devenu savant s'il avait vécu. Mais fatiguer ses bras tout le jour et sa tête toute la nuit, c'est trop pour un homme. La phtisie le prit et consuma aussi tous mes frères et sœurs, qui sont morts. Le pauvre saint homme, qui m'avait appris beaucoup de choses les dimanches, me légua ses goûts et ses livres ; je les ai tous lus plusieurs fois. Ma mère, une vaillante femme dont vous vous moquez à tort, — ne le niez pas, je suis curieuse aussi, et je regarde, — ma mère ouvrit une auberge qui prospéra ; cette maison qui lui appartient, elle l'a construite pierre par pierre, et c'est de la poésie aussi, je vous en réponds. Hier soir, quand les étudiants chantaient, je pensais à elle, en écoutant ces paroles :

Nous l'avions bâtie
La blanche maison...

— Et je vous ai vue essuyer une larme...

— Et vous vous êtes moqué de moi. Je vois tout, et je me suis avisée que vous n'aimiez pas mes mains rouges. Savez-vous pourquoi vous ne serez jamais amoureux ?

— Vous me l'avez déjà dit...

— Je ne vous ai donné qu'une raison ; en voici une autre qui vous flattera davantage, c'est que vous avez trop d'esprit. Vous cherchez partout des contradictions qui vous amusent. Dans votre opinion, les mains rougies ne vont pas avec les cheveux dorés. Vous tracez avec la canne que voici une ligne sur le sable et vous dites : « Ici est la poésie, ici la prose. » Vous ne voulez pas que l'un et l'autre soient ensemble et ne fassent qu'un.

— Ne fassent qu'un ? par exemple !

— Vous voyez bien, vous vous récriez. La poésie pour vous flotte toujours en dehors et au-dessus de la vie, et vous ne vous doutez pas qu'elle est dans la vie même, que l'acte le plus vulgaire en est plein, pourvu qu'on y mette un peu de cœur. Vous n'admettez pas qu'une pauvre fille cause quelquefois avec ses mains, comme faisait l'empereur Charlemagne, et qu'elle leur dise : « Toi, tu serais blanche si je voulais : il suffirait de te laisser oisive, de te froter le soir avec un onguent quelconque et de t'enfermer dans des gants pendant huit jours.

— Oui, répond la main, mais, si tu veux m'épargner, que deviendra la propreté du ménage, hon-

neur de la maison ? Les servantes n'en ont cure : il faudra que ta mère fasse tout : elle est déjà lasse, ta mère, et, si elle avait voulu garder des doigts pâles, tu n'aurais ni ton piano, ni tes dentelles, ni tes heures de recueillement et de liberté. » Voilà la chanson de la main rouge. Avouez que si c'était dit en jolies strophes, ce ne serait pas si mauvais.

— Au fait, on a bien mis en vers le carré de l'hypoténuse.

— Vous n'êtes pas encore converti ? Peu importe au fond, si vous vous sentez heureux comme vous êtes. Nous, pour être heureuses, nous devons mettre du beau partout. Aimer ce qu'on fait, c'est toute la sagesse et toute la poésie de la vie. Le malheur est que, même occupée, la vie est longue, quand on est toute seule ; on a trop de temps pour penser ; la pensée se fatigue, s'endort, et quand elle dort, elle rêve. Voilà pourquoi l'autre jour, à Heidelberg, j'ai fait comme les petites filles, j'ai interrogé une marguerite au bord du Neckar. C'est alors que j'ai vu votre ami, une belle tête italienne. Il est venu au bon moment, et j'ai cru l'aimer...

— Vous ne l'aimez donc pas ?

— Oui et non, laissez-moi tout vous dire. Le soir, en dansant avec lui, je me croyais sienne, mais j'ai passé trois jours sans le voir et j'en ai conclu qu'il ne pensait plus à moi. C'est que, dans le métier que je fais, je vois ici beaucoup d'oiseaux de passage et plusieurs d'entre eux, en se posant une heure sous

le toit, avaient entonné pour moi la chanson que vous connaissez tous. Après le premier couplet, ils se sont envolés, sans rien laisser ici qu'une chose légère, la trace d'une aile. Quand vous avez passé l'autre hier à Degerloch, un soir de pluie, nous étions sorties ma mère et moi. Quand je l'ai revu hier, c'était dans un mauvais jour ; je sais mes défauts ; le plus gros, c'est l'orgueil. Que voulez-vous ? on m'a gâtée. Ma mère ne voit que par mes yeux, je passe pour un phénix dans le village. La vérité est que je suis une petite luciole volante, et que je brille beaucoup ici parce qu'il y a beaucoup de nuit. J'ai l'air de savoir bien des choses, mais je ressemble à la bibliothèque de mon père, où il y a du latin, même de l'hébreu, mais bien des vides et quantité de livres dépareillés. Puis rien n'est rangé dans ma tête... »

M'étant toujours défié des femmes, — en quoi j'ai eu tort : il y en a pour le moins deux qui ne m'ont jamais trompé, — je me demandai pourquoi cette jeune fille, à première vue, se confiait si ingénument à moi ; je cherchais des dessous et j'en trouvais mille. Elle continua :

« Hier donc, j'ai voulu plaire à votre ami, je lui ai montré mes petits talents, j'ai mis ma robe bleue, j'ai servi les étudiants, ce que je ne fais guère, parce qu'il était là et que je me sentais admirée ; j'ai remarqué sa tristesse quand on a mis un pilus sur ma tête, et sa jalousie m'a fait plaisir ;

je l'ai vu accourir à ma défense et son indignation m'a rendue fière ; je me serais sentie fort humiliée s'il ne s'était point battu pour moi. Tout cela est fort mal. La nuit porte conseil ; je tremblai pour lui ce matin en pensant qu'il pouvait être défiguré par une balafre au visage ; c'est pour lui que j'avais cueilli une branche de laurier, — et, s'il n'y avait pas eu là-haut tant de monde, je l'aurais attachée à son front, non à celui du bon Hans. Tout à l'heure encore, je pensais à lui en chantant la chanson de Gretchen :

Quand il n'est pas là, c'est pour moi la tombe,
Et le monde entier m'est amer.

Voilà pourquoi vous m'avez si fort troublée en me regardant. — Eh bien ? non, je ne l'aime pas : ce mariage est impossible.

— Voyons, ma chère enfant, raisonnons.

— Oui, raisonnons, reprit-elle fort agitée. Vous êtes mon ami, mon seul ami (et elle me prit les deux mains), raisonnez pour moi, je m'y perds. Dites-moi que c'est impossible : s'éprendre d'un homme, parce qu'il a de beaux yeux noirs, n'est-ce pas que c'est bête et lâche ? Que sais-je de lui ? qu'il est pauvre ? tant mieux ; je ne voudrais jamais d'un riche. Mais qu'y a-t-il dans son âme, je n'ose y regarder. Toutes ses impressions ont l'air d'être des souvenirs : il me parle en citations, m'appelle Charlotte ou Dorothee. Mais ma vie, ma vie entière qu'il me

demande, qu'est-ce qu'il en fera? Voit-il quelque chose dans ce long chemin où il se lance étourdiement? Se doute-t-il seulement de ceci, que, pour vivre ensemble, il ne s'agit pas seulement d'unir du blond et du noir, mais qu'il faut avant tout deux pensées, deux consciences pleinement d'accord : non l'illusion, l'émotion d'un jour, mais ce profond respect mutuel qui reste, dure sans fin, survit à tout, jeune encore sous des cheveux blancs, beau toujours, même après la beauté morte? Non, il ne le sait pas, c'est un enfant. Sauvez-nous l'un et l'autre, moi de lui, lui de moi qui demain le mépriserai peut-être : je me sens déjà plus forte que lui, plus mûre, et je ne veux pas d'un homme pour le dominer. Si je me donne, ce ne sera jamais qu'à un vainqueur. »

Tout cela, outre beaucoup de choses qu'elle me dit, me parut très sage et très digne ; je remarquai que, dans sa tirade, elle était revenue du français à l'allemand, ce qui était une preuve de sincérité. On n'est tout à fait vrai que dans sa propre langue.

« Je crois, lui dis-je, que vous avez du sens et du cœur ; de plus, il me plaît de vous entendre parler si bravement d'amour et de mariage ; les jeunes filles du monde où j'ai vécu ne m'y avaient pas habitué. Il est certain que, pour vous, en ce moment, Gian est trop jeune, un défaut dont il guérira vite ; encore faut-il qu'il en soit guéri. Seulement le difficile sera de lui faire entendre raison. Si je lui répète

ce que vous venez de me dire et comme vous me l'avez dit, il se mettra en éruption, car il a l'imagination vésuvienne. C'est un méridional qui, au pays du soleil, s'est épris de la lune : il est venu ici pour la voir et il croit l'avoir trouvée, je ne lui connais pas d'autre opinion. Comme les trois quarts des Italiens, il n'a pas de religion. Quand il entra au collège, il mit sa conscience en dépôt dans la main d'un moine, qui en prit soin ; en le quittant, il a oublié de se la faire rendre. La philosophie est pour lui une bulle de savon ; il est très vertueux, parce qu'il vit dans le froid des nuages, mais il n'a aucune idée en morale, ne sait rien des hommes, encore moins des femmes, et n'a jamais pensé au lendemain. Au demeurant le plus sympathique, le plus passionné, le meilleur fils du monde. Pour le détacher de vous, je ne vois qu'un moyen, le jeter dans une lubie, le faire passer, par exemple, du blond au noir. Je connais justement à Heidelberg une brune assez alerte...

— Non ! s'écria Lenchen.

— En ce cas, cherchons autre chose, essayons de le dégoûter de vous.. Si je lui disais par exemple que... vous aimez le vieux Hans. »

Je pensais la faire rire, elle devint plus sérieuse.

« Ne jouons pas à ce jeu-là, me dit-elle, on risque d'y perdre. J'avais à Plieningen une amie qui, pour décourager un soupirant ou peut-être pour l'attirer, feignit de s'attacher à un autre. Eh bien !

elle a fini par épouser cet autre, qui la bat tous les soirs en sortant du cabaret.

— Craignez-vous, repris-je en riant, de vous attacher au vieux Hans?

— Pourquoi non?

— Il est laid, lent, lourd...

— Il pare assez bien les coups de rapière.

— Regardez-vous donc près de lui dans une glace.

— On ne passe pas sa vie à se regarder. Il y a des beautés qu'on ne voit qu'en fermant les yeux...

— Et en se bouchant le nez. Hans a toujours la pipe à la bouche.

— Je suis faite à cette odeur. Si vous l'observiez en dedans, vous verriez des choses qui vous frapperaient d'admiration. Je le connais beaucoup, il venait ici quelquefois quand il était à Tubingue. C'est un enfant trouvé, ramassé dans la rue : on le mit à l'école, où il devint myope à force de lire ; depuis lors et jusqu'à présent (il a passé la trentaine), il n'a fait qu'étudier. Il n'a pas d'argent et ne se soucie pas d'en avoir. De quoi vit-il ? on l'ignore ; je sais seulement qu'une fois il est resté huit jours sans manger. Sa chaussure ne lui coûte rien, il donne des leçons de sanscrit au fils d'un bottier de Manheim. Je ne lui ai jamais connu d'autre habit que celui qu'il porte en ce moment. Au cabaret, à l'auberge, on se ferait scrupule de lui apporter la carte à payer. Mendiant ! dites-vous avec mépris, parce que ce n'est

pas dans vos mœurs. — Oui, mendiant comme Homère. »

Elle s'exaltait et allait s'éprendre tout de bon du vieux Hans. Je détournai le courant par cette question nette :

« Que faut-il dire à Gian ?

— Dites-lui qu'il mûrisse. Je ne veux pas le voir, encore moins lui parler moi-même; je faiblirais peut-être, et il ne le faut pas. Puis ma mère m'a défendu de l'écouter, et je dois obéir à ma mère. Elle va venir me chercher pour faire des visites d'adieu, car nous quitterons bientôt Degerloch : elle veut retourner à Bonn, où elle est née. Dites-le à votre ami, mais qu'avant de venir à Bonn il ait fait quelque chose pour lui et pour moi... qu'il ait étudié, travaillé, qu'il soit au moins... docteur en philosophie! »

En ce moment, Frau Pfennig apparut au fond du jardin, en chapeau jaune et en robe rose; elle faisait de grands efforts pour introduire ses grosses mains dans des gants noirs.

« Adieu! mon meilleur ami, me dit Lenchen: vous m'écrirez, n'est-ce pas, et vous me parlerez de lui? »

Elle ajouta d'une voix très émue :

Lebe wohl, lebe wohl, mein Freund!

Muss noch heute scheiden.

Puis elle m'embrassa très sérieusement. Je n'ai

pas la fatuité de croire que ce baiser fût pour moi, mais cela fait toujours plaisir.

Quand Gian revint après un bon somme, il me trouva fort embarrassé; je ne savais trop comment lui communiquer l'étrange et compliqué message de la jeune fille. Je craignais de le fâcher, ou de l'affliger, ou de passer à ses yeux pour un faiseur de dupes. Le moyen, en effet, de faire comprendre à un amoureux, à un Italien, un raisonnement comme celui-ci :

« Elle t'aime, mais ne veut pas t'aimer encore, sa mère le lui a défendu; elle te prie donc de t'en aller. Elle part pour Bonn, où elle emmène ton ami Hans, et te permet de l'y rejoindre, mais à une condition, c'est que tu sois docteur en philosophie; sinon, non. »

Tout cela manquait de suite; il me fallut beaucoup de bourre pour calfater la barque et la mettre à flot. A mon grand étonnement, Gian partit d'un éclat de rire :

« Docteur en philosophie! s'écria-t-il, pas autre chose? Mon Dieu! rien n'est plus facile. Retournons à Heidelberg. »

Je payai la note de l'auberge, non sans remarquer qu'on y avait mis le *Frühbier* des Tubingiens; il paraît que c'est moi qui l'avait offert. Gian allait prendre congé de Hans qui était en train de disséquer une poule en buvant et en fumant.

« Mon ami, lui dit-il, je suis le plus heureux des

hommes et je le dois à toi; je n'oublierai jamais que tu m'as sauvé la vie. Lenchen m'a donné sa foi, à la condition que je sois docteur en philosophie; je le serai d'ici à trois mois. En attendant, je retourne à Heidelberg pour préparer ma thèse. Donne-moi un sujet.

— Laisse-moi y réfléchir, répondit Hans, qui devint rêveur et garda le silence pendant vingt-cinq minutes. Après quoi, il reprit :

— J'hésite entre deux questions très importantes; l'une est philosophique et la voici : *de la Transsubstantiation dans ses rapports avec la Métempsycose*. Mais tu es trop ignorant, ce serait difficile pour toi. L'autre question est philologique, très simple et particulièrement séduisante : *de la Déclinaison du substantif dans la langue d'oïl, notamment dans le dialecte picard...*

— Va pour la déclinaison, » dit Gian.

Et nous partîmes. Hans ouvrit une fenêtre et nous rappela.

« Étudie bien, cria-t-il, les types de flexion...

— Je n'y manquerai pas, » répondit le Lucanien, qui fit une cabriole.

Le retour fut d'une gaieté folle : nous bouffonnions comme des écoliers. A Stuttgart, nous vîmes, au coin d'une rue, un harpiste aveugle qui égratignait de ses doigts calleux l'ouverture d'*Oberon*. C'était un jour de fête; le soleil ruisselait sur la foule en-dimanchée qui sortait d'une église. Gian prit la

harpe du musicien et, la maniant en maître d'une main légère et frémissante, il chanta des airs de son pays. On s'amassa pour écouter ce beau jeune homme qui avait tant de caresses dans les yeux et dans la voix; la quête fut superbe et enrichit pour longtemps l'aveugle. Un carrosse aux armes royales s'était arrêté derrière la foule; Gian se présenta résolument à la portière, le chapeau à la main :

« Qui êtes-vous donc? lui demanda une belle princesse qui le regardait avec étonnement.

— Pour le moment, madame, je ne suis rien, mais dans trois mois je serai docteur en philosophie. »

V

Ce petit roman m'intriguait beaucoup sans me tourmenter; je croyais Gian incapable de persévérance. Je me trompais; il se mit à l'œuvre avec furie. Il persista plusieurs mois avec ténacité. Du matin au soir à la bibliothèque, les trois quarts de la nuit à sa table de travail, il brûlait une énorme quantité de bougies. Notre chambre était encombrée de livres, de brochures; on ne savait où s'asseoir ni même où se coucher. Au lieu d'improviser des vers au bord du Neckar, il n'écrivait plus qu'en prose et, qui pis est, en prose allemande. Il dînait à peine et se sauvait avant le dessert; il se ruinait en bouquins. Un des antiquaires de Heidelberg, — on nommait ainsi les libraires au rabais, — m'arrêta un jour et me fit entrer dans sa boutique.

« Votre ami, me dit-il, me doit soixante-dix-huit florins trente-deux kreutzer. Est-il solvable? »

Gian, que j'interrogeai à ce sujet, me fit une réponse inquiétante.

« Je n'ai pas d'argent, mais tu en as. »

Je réfléchis alors à cette question posée par un philosophe de mon pays : « Quand un ami vous demande de l'argent, voyez lequel des deux vous voulez perdre. » Le plus souvent l'un et l'autre, pensai-je, et je devins rêveur.

Cependant Gian écrivait sa thèse et tâchait de m'y intéresser.

« Cette déclinaison du substantif dans le vieux français, me dit-il, et spécialement dans le dialecte picard, est un des phénomènes les plus curieux de l'histoire des langues. Mais j'ai fait une découverte qui sera un événement. Diez affirme qu'il n'y a que trois types de flexion... J'en ai trouvé un quatrième. »

Il me disait cela très sérieusement. En même temps, il s'occupait d'opérations financières et vendait sa rente napolitaine, ce qui ne laissait pas d'être compliqué, parce que ces titres étaient nominatifs. Ici encore il se montra fort habile et alla faire à Francfort sa petite besogne sans recourir à l'intermédiaire des banquiers « qui, me dit-il, gagnent trop d'argent en ports de lettres. » Les méridionaux sont aptes à tout quand ils ont une idée en tête, et Gian voulait très réellement épouser Lenchen.

Lenchen, de son côté, flottait de plus en plus dans des idées vagues. Elle m'écrivait ponctuellement tous les dix jours, et je ne montrais pas ses lettres. En voici quelques fragments :

« Mon meilleur ami, ce que vous me dites de Gian me fait plaisir et peur. Je suis ravie qu'il travaille pour moi, mais je crains de m'être un peu trop engagée. A vrai dire, je suis fort indécise et je voulais gagner du temps. Mon docteur sera-t-il un homme sérieux? Je ne sais que penser, ma pauvre tête va et vient, penche d'un côté, puis se rejette de l'autre. Ce qui augmente mon trouble, c'est la présence du bon Hans. Il n'a point quitté Degerloch depuis votre départ; je le vois beaucoup, et nous causons longuement, c'est vraiment une belle âme...

« ...Vous m'écrivez : « Défiez-vous de Hans. » Ah! mon pauvre Welche, vous êtes bien de votre pays. Vous n'admettez entre une femme et un homme que des relations de salon; il le faut bien, puisque le salon est tout pour vous; vous l'appellez le monde. Relations courtoises, galantes, coupables souvent, légères toujours. La femme, chez vous, ne sert pas à autre chose; on l'élève pour le mariage; entendons-nous : pour le spectacle et la récréation du mariage. Pas de devoir pénible : les enfants, on les met en nourrice, puis en pension. Du reste, on a pour nous beaucoup d'égards; on nous cède un coin de wagon, on ne fume pas à notre nez; on nous

méprise avec politesse. Mais les intérêts sérieux de l'intelligence et de la vie se traitent à huis clos, entre hommes. Les femmes n'entrent pas. Franchement, est-ce bien ? Supposez une société où existe entre nous autre chose que ces rapports de galanterie frivole ou criminelle : un échange d'idées, par exemple, ou un travail commun, croyez-vous que cette société ne sera pas plus honnête ? La place de la femme est au foyer, dites vous ; je vous comprends ; vous entendez par ce beau mot la cuisine. Je ne méprise pas la cuisine ; j'en atteste mes mains rouges qui vous ont tant déplu. Mais si fort qu'on y tienne, on n'y tient pas dix-huit heures par jour. Que ferons nous du temps qui nous reste ? Je vous entends encore : la maternité. Mais toutes ne sont pas mères. Que feront-elles donc, les pauvres femmes sans enfant, les pauvres filles sans mari, pour occuper ce grand vide que laisse le berceau absent ? Pourquoi leur refuser des besoins d'esprit, des curiosités élevées, à tout le moins ces « clartés de tout » qu'autorisait votre Molière et le moyen de gagner leur vie, d'en assurer l'indépendance et l'honnêteté ? Voilà les pensées qui m'agitent en ce moment ; je suis sûre que Gian ne s'en inquiète guère. Il lui suffit d'un rayon de soleil, et son âme est en joie... Ah ! l'esprit léger !

« ... Toujours des bonbons ; vous savez bien que je n'en use pas. Je suis trop jolie, roucoulez-vous, pour me chausser d'azur. Cela signifie, je pense :

Ma chère enfant, vous devenez bas-bleu. Voilà un mot français que je n'ai jamais bien compris ; j'imagine qu'il veut dire : une femme qui sait trop. Il nous faut donc, pour vous plaire, un certain degré d'ignorance ? Si ce n'est pas du mépris, dites-moi donc ce que c'est. Le bon Hans n'est pas de votre avis : dans son opinion, la femme est et doit être l'égale de l'homme. J'en doute encore un peu, bien que j'aie grande envie de lui donner raison. Je sens, par exemple, en jouant aux échecs avec lui, que je ne serai jamais de sa force. J'en conclus qu'il me manque certaines qualités de calcul, de précision et de prévision. Il me répond qu'on ne peut juger de toutes les femmes d'après moi, que j'ai une tête de linotte... D'ailleurs, à son avis, ce qui nous manque vient uniquement de ce que nous n'avons pas appris. Mieux instruites, nous nous développerons à vue d'œil. Selon lui, notre éducation est détestable et profondément immorale ; on ne nous apprend que deux choses : le piano et l'amour. Deux oisivetés, dit-il, et deux énervements. Tous les musiciens sont des corrupteurs ; c'est le piano qui a hébété la société moderne. Les despotes le savent : voilà pourquoi en Italie, en Allemagne, en Russie, ils persécutent le drame et favorisent l'opéra. Quant à l'amour, c'est aussi un phénomène musical, une névrose lyrique attaquant ceux qui ont beaucoup de temps à perdre... Vous voyez qu'il n'est pas dangereux...

« ... Décidément, le bon Hans est votre bête noire ; vous prétendez qu'il *flirte* avec des idées, qu'il attaque l'amour pour se faire aimer. C'est ainsi que les stoïciens obtenaient la gloire en déclamant contre elle. Vous me citez un beau proverbe italien : *Chi disprezza vuol comprare* : Qui déprécie veut acheter. Soyez donc tranquille : Hans est un esprit supérieur, et je n'aime que son esprit. Mais il ne s'agit point de cela. Nous partons demain pour Bonn ; nous descendrons le Neckar de Heilbronn à Heidelberg et nous traverserons la ville à pied pour aller de la rivière à la gare. Je voudrais bien vous voir en passant. Soyez donc au débarcadère à l'arrivée du bateau ; nous aurons pour le moins une bonne heure à causer ensemble. Encore un petit caprice ; je voudrais bien voir Gian, mais je ne voudrais pas qu'il me vît. Tâchez d'arranger cela. J'aurai mal aux yeux et je porterai un triple voile. »

J'allai donc au débarcadère, où je trouvai d'abord la Chouette et Hans, tous deux très affairés : ce n'était pas un simple voyage, c'était un déménagement, et, bien que les gros bagages fussent partis devant, les émigrants avaient avec eux une cargaison de paquets qui encombraient le bateau. — « Ah ! soyez le bienvenu, monsieur Flers, me dit la moutre : vous allez nous aider. » Et l'on me fourra un faisceau de parapluies sous le bras, une couverture sur l'épaule, un sac de nuit dans la main gauche, et une valise dans la main droite. Lenchen m'aborda, non

moins chargée que moi : j'eus peine à la reconnaître derrière ses trois voiles et ses lunettes vertes. Chemin faisant, je rencontrai mon *Stiefelfuchs*, l'homme qui cirait mes bottes ; je lui jetai tous nos paquets sur les bras en lui intimant l'ordre d'aller nous attendre au chemin de fer. Libres alors, Lenchen et moi, nous avions cinquante minutes devant nous et nous allâmes passer les vingt premières devant l'Université, sur la place que Gian devait traverser en sortant du cours. La conversation entre nous ne fut pas gaie ; elle me dit que décidément elle avait renoncé à la musique et à l'amour, qu'elle ne toucherait plus un piano de sa vie et que, si elle voulait voir une dernière fois l'Italien, c'était uniquement pour s'affermir dans sa résolution. Son parti était pris, elle se vouait à l'émancipation de son sexe ; elle me débita à ce propos tous les lieux communs qui couraient alors et qui reparaissent encore aujourd'hui, de loin en loin. Je reconnus dans cet esprit disloqué les ravages de Hans : malheur aux filles qui réfléchissent ! Sa robe de voyage ressemblait à une toge de professeur, son chapeau à une toque ; ses yeux disparaissaient derrière des verres de couleur, elle me parut hideuse et je fus sur le point de lui tourner le dos. Tout à coup elle s'arrêta : les étudiants sortaient de l'Université, quelques-uns le nez dans un livre : parmi ceux-ci, le dernier de tous, notre Lucanien. Dès qu'elle le vit, elle se retint à mon bras, et je sentis sa main

trembler. Bénie sois-tu, sainte nature ! Gian vint droit à nous sans nous voir ; il lisait la *Grammaire des langues romanes*. Quand il fut à deux pas de nous, je fis deux mouvements brusques, mais heureux : j'abattis la grammaire d'une main, de l'autre je relevai les trois voiles et j'enlevai les lunettes vertes. Alors adieu Hans et toutes ses théories, l'égalité des sexes, les curiosités élevées, le saint simonisme, le phénomène musical, la névrose lyrique, le sacerdoce de la jupe ! adieu la gynécocratie ! O sainte lâcheté de l'amour ! en un clin d'œil, je ne sais comment, il se trouva que les deux mains de Lenchen étaient appuyées sur les épaules de Gian et les deux bras de Gian croisés sur le dos de Lenchen : tous deux beaux, naïfs, chastes, jeunes ! Sur la place où ils étaient et où les étudiants déjà dispersés ne pouvaient les voir, le ciel ouvert leur envoyait en pluie de soleil une bénédiction nuptiale, et la vieille Université, les regardant sans surprise et sans colère, leur chantait, en doux grec de Théocrite : « Enfants, soyez heureux ! »

« Et maintenant, mon amie, dis-je à Lenchen, il s'agit d'aller à la gare ! »

Elle parut alors s'éveiller en sursaut, rouge comme une fraise, et, rabattant ses trois voiles, se mit à marcher à grands pas devant nous. Gian aurait bien voulu la suivre et causer avec elle ; je l'empêchai d'en rien faire ; ils ne s'étaient pas dit un mot, mais que pouvaient-ils se dire de plus ? Lenchen

était confuse, un peu troublée : il valait mieux la laisser à elle-même, sous la poétique impression de cette rencontre ; des paroles n'auraient pu que refroidir ou embarrasser son émotion. J'obtins de Gian qu'il n'allât pas à la gare où, rejoignant la jeune fille, je lui tendis la main ; elle m'abandonna la sienne ; je serrai un peu, elle ne répondit pas. Les femmes reprennent toujours quelque chose de ce qu'elles ont donné. Mais bah ! la journée avait été bonne.

Lenchen resta quelque temps sans m'écrire, trop occupée peut-être par le travail de sa nouvelle installation ; je croirais plutôt qu'en face de moi, témoin d'une faiblesse qu'elle se reprochait peut-être, elle devait éprouver quelque honte. Sa première lettre datée de Bonn, ne disait pas un mot de Gian :

« Nous sommes tout à fait installées, et je ne sais si je me trouve bien ou mal, je n'ai pas encore fait amitié avec les choses. Certes la maison est jolie, assise sur un ancien bastion entre la route de Coblenz et le Rhin : de ma fenêtre on voit le fleuve et les Sept-Montagnes. Mais je ne les connais pas encore et je ne trouve rien à leur dire, elles ne prennent pas garde à moi. A Degerloch, le moindre cerisier savait mon histoire et je savais la sienne ; je l'avais vu tant de fois offrir, selon la saison, ses feuilles aux vermisseaux, ses fleurs aux abeilles, ses fruits aux moineaux du jardin, nous avions tant d'impressions communes, gaies d'abord, un peu tristes après, mais toujours douces, depuis l'enfance où je grimpais à

ses branches, jusqu'aux derniers temps où je m'asseyais à son ombre qui avait l'air de me comprendre et de me consoler ! Ici je ne sais à qui dire : « Te souviens-tu ? » Les rues semblent étonnées de me voir, les étudiants me regardent avec effronterie, les professeurs avec indifférence, les marchands avec une considération sans cordialité. Ah ! que j'aimais mieux ma grasse et bonne Souabe ! Je ne sais si je vois mal, mais je trouve ici tout le monde laid, surtout les femmes ; ce n'est pas Allemand, c'est Prussien, sec, mince, raide (*steif*). Ce qui m'afflige surtout, c'est que ma mère ne paraît pas contente ; ses amies ne sont plus là ; elle les trouve vieilles d'esprit et de cœur. Pauvre femme ! elle venait chercher ici sa jeunesse et ne la trouve plus ; je crois qu'on a toujours tort de vouloir recommencer la vie. Moi-même, je ne serai donc plus heureuse comme autrefois, même si je retourne à Degerloch ? — Quant aux nouvelles connaissances, il n'y faut plus songer ; on est très défiant (il me semble au moins) à Bonn. Nous habitons un quartier où, avant de se lier avec vous, les gens veulent savoir beaucoup de choses. Nous vivrions tout à fait seules sans le bon Hans, qui a bien voulu demeurer chez nous et qui me donne des leçons d'histoire naturelle : pour les lui faire trouver moins pénibles je l'ai prié de me les donner en fumant. Je me sens bien petite auprès de lui ; ce qu'il sait me fait peur. Il connaît tous les insectes par leur nom, sans parler des infusoires. Quel homme ! il

serait déjà, s'il le voulait, la gloire de l'Allemagne, mais il y tient si peu, qu'il n'écrit rien; d'ailleurs il écrit très difficilement, il a trop à dire. Aimer la science pour la science, voilà sa devise; il ne lui demande ni argent, ni honneur. Apprendre, à son avis, est la seule fonction qui vaille la peine de vivre; tout le reste n'est que mensonge ou illusion. Dieu! qu'il a dû souffrir pour dire de pareilles choses! »

Et pas un mot de Gian. En cherchant bien pourtant, j'aurais pu le trouver, entre les lignes, à l'ombre du cerisier qui comprenait la jeune fille et la consolait... De quoi? Ce portrait même de Hans, portrait arrangé s'il en fut, n'était mis là que pour faire contraste avec la figure insouciante et heureuse de l'Italien. D'ailleurs si cette figure était effacée de son souvenir, pourquoi m'écrivait-elle? Qu'y avait-il entre elle et moi, sinon Gian? — Tu ne m'en dis rien, pensai-je, afin que je t'en parle. Et je ne me trompais pas: que le Rhin soit hollandais, allemand, français ou suisse, la femme est la même partout, pleine de malices percées à jour et de naïvetés incompréhensibles. Pour payer Lenchen de sa monnaie, je lui écrivis une lettre de six pages où je ne lui parlai que de la vue du Kaisersstuhl et du cours de Vangerow. Dans sa réponse, elle me demanda en passant si Gian travaillait à sa thèse. Je lui appris que la thèse était finie, et que Gian, avant de l'imprimer, l'enverrait à Hans, dont il voulait avoir l'opinion. Mais Hans ne daigna pas la donner, toujours

parcequ'il écrivait difficilement, ayant trop à dire. Il se contenta de dicter une courte note dans laquelle il décrétait que cette œuvre était de l'écume et du vent. Une centaine de pages tout au plus sur un sujet qui en comportait plus de mille ! Cependant il ne renvoya pas le manuscrit. Gian, tout à fait découragé, voulut se jeter par la fenêtre ; le lendemain toutefois, il avait changé d'avis. — « Rien n'est perdu, me dit-il, j'ai un autre sujet de thèse. » Et aussitôt, au courant de la plume, dans ce beau latin que lui avaient appris les Scolopi, sans autre secours qu'un volume ou deux qu'il possédait, il se mit à écrire une étude sur « Giordano Bruno, père de la philosophie allemande. » Ce fut l'ouvrage de quelques jours ; six semaines après, il était docteur en philosophie et partait pour Bonn. De Francfort, où il dut s'arrêter pour recueillir ses fonds, il m'adressa une lettre folle de joie. Il ne m'envoya pas une petite somme d'argent qu'il me devait, mais à la place, une magnifique pipe en écume sculptée qui valait deux fois sa dette et que je cassai en vingt morceaux la première fois que je voulus la bourrer de tabac. A partir de ce moment, je le laisse parler, j'ai ses lettres.

« Mon cher, je t'écris au débotté, puisque je te l'ai promis, mais je n'ai rien à te dire encore. Beau voyage que je te décrirais, si j'avais regardé quelque chose ; je n'ai rien vu que la couleur du Rhin qui m'a rappelé les épinards de mon pays saupou-

drés de farine; sacrilège si tu veux, mais il s'agissait bien du Rhin! Je ne connais d'ici que les portefaix et les passants qui m'ont paru affables, ouverts, la race est belle. Bref, j'ai couru chez Lenchen, elle n'y était pas : je n'ai vu que la Chouette. Suivant ton conseil, j'ai fait la cour à cet oiseau nocturne, je lui ai demandé de me montrer sa maison. Elle en grillait d'envie, tu connais les propriétaires; mon oncle le prêtre, qui a des carrés de légumes, ne vous fait pas grâce d'un artichaut. Pareillement Frau Pfennig, rajeunie de dix ans, m'a conduit partout, sauf dans la chambre de Lenchen, qui était fermée à clé : j'ai inspecté le grenier, la cave, la buanderie, la cuisine, voire le chenil du bon Hans, qui est le caniche de la maison et qui a paru ravi de me revoir. Lenchen, qui doit passer la soirée chez une amie, sera bien fâchée en rentrant de m'avoir manqué. Mais enfin je crois avoir gagné ma belle-mère. »

Lenchen me raconta le chose différemment : « Gian est arrivé hier à Bonn sans se faire annoncer : ma mère l'a introduit au salon, puis est venue me demander si je voulais le voir. J'ai répondu non, je voulais être forte. Je me souviens toujours, en rougissant, de Heidelberg. Je me suis donc enfermée, et bien m'en a pris ; en baissant les yeux, je voyais mon cœur battre. Le pauvre garçon est donc arrivé en trois mois à se faire nommer docteur; je m'en applaudis, puisque j'y suis pour quelque chose et que la vanité, vous le savez bien, n'est pas mon

moindre défaut. Il a laissé pour moi son diplôme en parchemin dans un rouleau de velours à mon chiffre, un exemplaire de sa thèse relié en maroquin, de plus une parure en corail qu'il a fait venir d'Italie. J'avais grande envie de refuser ce dernier cadeau, mais ma bonne mère m'a dit : « Prends toujours. » Ce n'est pas qu'elle aime beaucoup votre ami; hier il a fait tout ce qu'il a pu pour lui être désagréable. D'abord il a voulu inspecter toute la maison, un vendredi! Ce beau rêveur qui vit dans le bleu du ciel n'a pas eu l'air de se douter de sa maladresse. La lessive n'était pas encore rentrée, il y avait dans l'escalier du linge qui séchait, nous attendions l'écureuse le lendemain. La cuisine surtout faisait peine à voir; or vous savez, vous qui prenez garde à tout, que la cuisine est l'orgueil des ménagères. En voyant tout cela, sans y faire la moindre attention, Gian éclatait en compliments sur la propreté germanique. Peut-être voulait-il être aimable, comme vous dites, ce qui ne signifie pas chez vous digne d'être aimé. Goethe affirme qu'en allemand, quand on est poli, on fait un mensonge.

Im deutschen lügt man wenn man höflich ist.

Ma mère était furieuse et n'a pas dû le lui cacher. Hans, que votre ami est allé relancer jusque dans son grenier, l'a reçu de fort mauvaise grâce... Cela se renoue mal. »

VI

Gian et Lenchen continuèrent à m'écrire, lui en italien, elle en allemand. Je coupe des fragments de leurs lettres, je les traduis en français et je les range en dialogue. C'est le meilleur moyen d'aller vite et de rester dans le vrai.

GIAN. — « Je ne comprends rien à Lenchen. Je l'ai vue ce matin pour la première fois depuis mon arrivée à Bonn; la moutre et Hans étaient là. Accueil glacial : on ne me disait rien, on me regardait à peine. La vieille tricotait, le Schloukre parlait tout seul. Qu'est-ce que cela veut dire? Qu'ont-ils à tramer entre eux? Je suis invité à souper chez eux, mais quand? Dimanche. C'est aujourd'hui lundi; faut-il d'ici-là que je reste à la porte? Ah! je vais passer une jolie semaine! Ce soir, de rage, j'ai donné

un soufflet au garçon du *Lion-Jaune* (c'est mon adresse), après quoi, pris de remords, je lui ai jeté un thaler. Le drôle a ramassé ma pièce et m'a tendu l'autre joue. Il n'y a plus de christianisme en Allemagne que chez les garçons d'auberge. Mais cette réflexion ne me console pas ; je suis furieux. »

LENCHEN. — « J'ai vu Gian, toujours le même. J'ai dû me tenir à deux mains pour ne pas lui sauter au cou ; par bonheur, ma mère et Hans étaient là. Je me sentais si émue que je n'osais lui parler ; je fuyais son regard qui me brûlait les yeux. Tenez, je suis aussi folle qu'à Heidelberg et j'ose vous l'écrire ; ah ! pauvre nous ! (*Ach wir Armen.*) Malgré ma mère qui roulait de gros yeux, j'ai dit à Gian de venir souper dimanche. Quand il est parti, elle et Hans m'ont fait une scène ; j'ai tenu bon cependant et je leur ai dit en haussant la voix : « Puisque nous acceptons un collier de corail, nous pouvons bien offrir une côtelette. » Ma mère et Hans se sont regardés dans les yeux et n'ont rien répondu... »

GIAN. — « Ce souper d'hier a été une vraie fête. Le plat de résistance était un rôti de bœuf aux pommes cuites : la douceur dans la force, — les gens de ce pays mettent une idée partout. Cependant le meilleur plat du repas était le bon Hans. Je me suis un peu moqué de lui, car j'étais de bonne humeur, mais il a fort bien pris la chose. Ce qui me plaît surtout chez les Allemands, c'est qu'ils n'ont aucune susceptibilité. Homme de mérite

d'ailleurs et très savant, il cherche toujours l'atome prototype, et, pour le trouver, il dissèque tout ce qui lui tombe sous la main. A Bonn, depuis son arrivée, il est devenu la terreur de tous ceux qui ont des chiens, des poules, des lapins, ou n'importe quelle autre bête. Il s'organise contre lui une association de philistins qui veut prendre le titre de Société protectrice des animaux; toutes les vieilles filles en sont, à cause de leurs chats, et les vieilles filles, à ce qu'il paraît, sont une puissance. Ces braves gens se proposent de faire fouetter les cochers par les chevaux; quelques-uns s'engagent à ne plus manger de viande, pour épargner les bœufs et les moutons; si on les laissait aller, ce seraient les vaches qui trairaient les bergères. On ordonnera aux servantes, quand elles feront les lits, de respecter les insectes: elles n'y sont déjà que trop portées, surtout dans mon pays. Hans n'en continue pas moins ses expériences et il a raison; son seul tort est d'en parler à table. Lenchen fait semblant de l'écouter avec une extrême déférence, mais elle doit le trouver ignoble et dégoûtant. J'aime pourtant ce pauvre hère et il me le rend; je n'oublierai jamais que sans lui j'aurais une balafre au visage. Nous autres Italiens, nous sommes toujours reconnaissants des services qu'on nous a rendus. Enfin la soirée a passé comme un éclair; on ne m'a laissé partir qu'à onze heures... »

LENCHEN. — « Hélas! mon meilleur ami, ce souper

dont j'attendais merveille à tout gâté. D'abord avec le bon Hans, il faut le dire, Gian s'est conduit fort mal : il l'a criblé de quolibets avec une cruauté sans pareille. J'étais sur les dents, sa victime pâlisait, fermait les poings, se mordait les lèvres ; j'ai vu le moment où la chose allait mal finir. Pour détourner la tempête, j'ai amené notre savant sur des sujets qui l'intéressent et qui intéressent tout le monde : Gian a fini par se taire, mais il ne voulait pas s'en aller. Ma mère a le sommeil un peu sonore ; sans cet avertissement, il serait encore là. Son départ a été un soulagement pour tout le monde. Ma mère, en se réveillant, s'est écriée : « J'espère qu'il ne reviendra plus... »

GIAN. — « Victoire ! ma visite de digestion : la Chouette était au marché ; Hans disséquait dans une cave qu'on lui a donnée ; c'est Lenchen qui est venue m'ouvrir, elle m'a conduit dans sa chambre ; je suis resté seul avec elle un moment trop court. Ah ! quelle fête ! une embrasure de fenêtre, le Rhin, le soleil, des paillettes d'or sur l'eau verte, sa main dans ma main... Je lui chantais du Mozart, dans ma langue :

Là ci darem la mano...

« Le fleuve seul nous entendait et riait dans sa gloire. Après quoi, nous avons causé, je l'ai convertie. Trop raisonneuse, regardant toujours derrière ou devant. Derrière, c'est triste : pas de

souvenir qui ne soit un regret ; devant c'est bête ; pas de rêve qui ne soit une chimère. La fleur est à nos pieds, hier elle n'était pas, demain elle sera morte. Il n'y a qu'à se baisser pour la cueillir :

Cogliam d'amor la rosa, amiamo or quando
Esser si puote riamato amando

« Je l'ai tout à fait convaincue. Je pense que nous pourrons bientôt publier nos bans... »

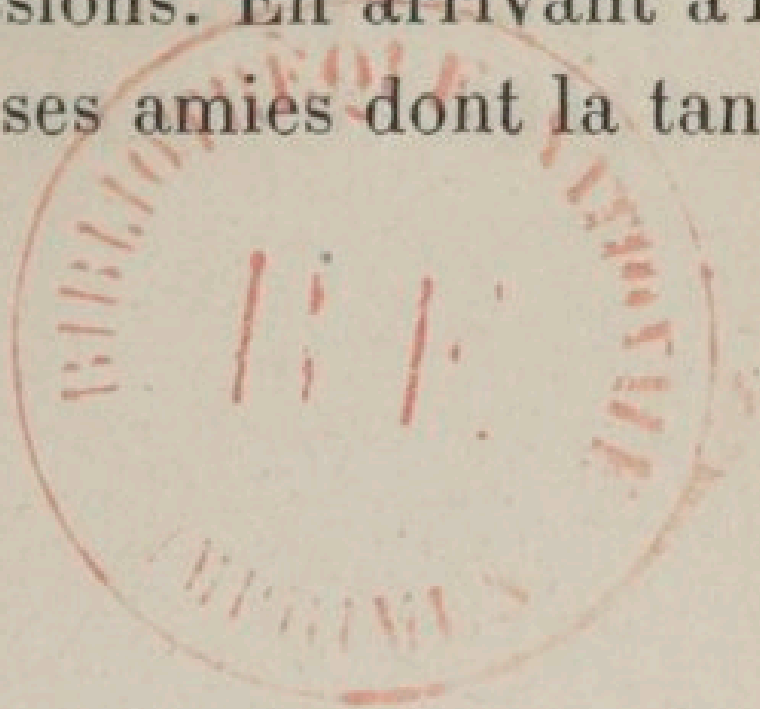
LENCHEN. — « ... Assurément il est naïf, sincère, enthousiaste : un paysage, une musique où l'on met du cœur lui arrachent des cris de joie ; sa parole est une flamme annonçant qu'il fait chaud au dedans de lui. Mais est-ce tout, est-ce assez pour une vie entière ? Il me disait hier, dans ma chambre, qu'il a voulu voir à toute force, que, hors l'amour, aucun but au monde n'est digne d'aucun effort. — Et la science ? lui ai-je demandé. — La science, il s'en moque ; sa thèse, ses deux thèses lui paraissent absurdes et inutiles ; il ne les a écrites, à ce qu'il dit, que pour me revoir. C'est doux, ces paroles, et quand mes oreilles les ont reçues, j'ai eu comme un frisson de plaisir. Mais après, quand j'y ai songé de sang-froid, j'ai pris peur : cette insouciance m'épouvante. Demain ne l'inquiète pas, l'éternité ne lui dit rien. Le mot même de mariage lui paraît froid ; on dirait qu'il m'a choisie pour l'émotion d'une heure. Ah ! que les mœurs latines sont dépravées ! Hans en a

bien dit vrai : le catholicisme est la pire des religions ; beaucoup plus immoral que le paganisme, qui se contentait de régler les passions, il les réprime et en même temps les exalte. Le protestantisme, au contraire, les apaise en les raisonnant. Je me vaincrai, je suis protestante. »

GIAN. — « Je n'ai pas de chance depuis un mois ; je n'ai pu revoir ma pauvre Lenchen. Les premiers jours, on m'a dit qu'elle était sortie, on a fini par m'avouer qu'elle est malade. Ce n'est pas dangereux, m'assure-t-on, mais j'ai de vives angoisses. On tient sa porte close et on lui interdit toute conversation. Elle a pour médecin le bon Hans, que je vois tous les jours ; c'est lui qui me reçoit ; j'ai suivi ton conseil, je lui épargne mes railleries. Le sentiment qu'il m'inspire est une compassion profonde, où entre autant de sympathie que de pitié. Aux disgraciés comme lui nous devons pardonner bien des choses. Le jour où il naquit, toutes les mauvaises fées l'assaillirent. L'une lui dit : « Tu seras laid ; » l'autre : « Tu seras gueux ; » l'autre : « Tu seras bête ; » une dernière, la pire : « Tu seras savant. » Réunis toutes ces misères ; est-il étonnant qu'il soit devenu grossier, hargneux, pessimiste ? Un seul malheur lui manque, le sens de l'art ; s'il l'avait, comme l'eut notre Leopardi, le sublime bossu, il serait un grand désespéré, un amant de la mort. — Nous jouons toujours aux échecs : il me bat à plate couture et triomphe toujours bruyamment, mais

cela m'est tout à fait égal. Sa mansarde regarde le Rhin qui, grossi par la pluie et la neige, roule maintenant de la boue; c'est affreux, ces hivers du Nord. Au-dessous de ce grenier est la chambre de Lenchen. Sa respiration m'opprime, je l'écoute souffrir; quand elle tousse, j'ai mal. C'est alors que je perds mes pions, mes fous, ma dame. — « Sois donc à ton jeu, me dit Hans avec humeur. — C'est que Lenchen vient de tousser. — Bah! bah! reprend-il en ricanant, ce n'est qu'une légère hypertrophie à la muqueuse des bronches... »

LENCHEN. — « Rassurez-vous, mon meilleur ami, je ne suis point malade, je ne suis qu'enrhumée, mais j'ai profité de ce petit malheur pour garder la chambre : c'est le seul moyen de me recueillir et d'avoir la paix. Ma mère ne veut pas que Gian me revoie; s'il revenait malgré elle, il s'exposerait à un mauvais compliment qui amènerait une rupture; mieux vaut donc gagner du temps. Vous le savez, dans notre pays, et surtout dans notre monde, on parle avec une extrême franchise : on ne sait pas montrer de l'amitié à ceux qu'on n'aime pas. Quand vous reprochez aux gens d'humble naissance une certaine rudesse de parole, vous ne vous doutez pas que c'est pour eux le seul moyen de se faire respecter. Leur dignité doit souvent se défendre à coups de corne. Mon excellente mère ne sait pas garder ses impressions. En arrivant à Bonn, elle est allée voir une de ses amies dont la tante est la plus



méchante langue du pays; cette vieille femme a aujourd'hui plus de quatre-vingts ans. Ma mère lui a dit en la retrouvant : « Hé quoi! vous n'êtes pas encore morte? » Pour le moment, elle en veut à Gian, mais cela ne peut durer éternellement. »

GIAN. — « Ce que je fais? Je pense à Lenchen. Et puis? Et puis j'apprends le portugais, excellent délassement quand on a des peines de cœur. C'est d'ailleurs une très jolie langue, de l'espagnol désossé, cela se lit couramment au bout de huit jours. Mon professeur est un homme célèbre et je suis son unique élève; je lui ai proposé de retirer mon inscription ou d'aller prendre ma leçon chez lui. Il m'a refusé net en me disant que c'était son devoir de professer à l'Université; aussi faisons-nous la course, lui et moi, très régulièrement : il monte sur son estrade, je m'assieds au premier banc et il me parle une heure en m'appelant messieurs; nous lisons *les Lusiades*. Hier il m'expliquait un passage exquis, digne de Raphaël, où le poète a peint les déesses de la mer ondulant sur les vagues et repoussant de leurs blanches poitrines la flotte des Portugais. J'ai dessiné sur mon cahier une de ces nageuses divines et je lui ai donné la tête de Lenchen; puis, honteux de la voir nue, je l'ai habillée; ce n'était plus une néréide, c'était Ophélia. Voilà ce que je fais; je n'ai donc pas grand'chose à t'apprendre. Tu me demandes si je ne vois personne à Bonn. Si fait : j'ai vu un poète célèbre, un

prince royal et la Commère, plus intéressante que les deux autres; celle-ci, je la vois tous les jours.

« Le poète célèbre, qui te mettrait fort en colère, n'a pas encore pardonné à tes compatriotes d'avoir coupé la tête à Conradin et gagné la bataille d'Iéna; aussi passe-t-il sa vie à vomir contre vous feux et flammes; je n'ai jamais rien vu de plus bizarre que cette neige flambante, ce Mont-Blanc en éruption. On l'appelle ici le *Franzosenfresser*, » l'avaleur de Français. » Je t'enverrai une caricature où on le représente en train de croquer un zouave; il s'écrie en se léchant les lèvres : *Wie famos schmeckt ein Franzos!* « Qu'un Français a donc un fameux goût! » Je lui ai demandé s'il avait jamais été amoureux; il m'a répondu en me regardant de travers et en haussant l'épaule. Défions-nous des hommes sans amour. Ceci est pour toi.

« Quant au prince royal, il promet beaucoup, comme tous les princes royaux: nous verrons ce qu'il fera sur le trône. Je lui ai présenté le pauvre Hans, qui a grand besoin d'être soutenu. Ils se voient souvent et ont l'air de s'entendre à merveille. Que résultera-t-il de cette intimité? Un révolutionnaire féodal ou un prince anarchiste? L'avenir répondra.

« Moi, je vois la Commère (*die Gevatterinn*). Figure-toi une pauvre vieille assise devant une porte de Bonn, sous une tente, en guenille et sur un banc vermoulu, les pieds sur une chaufferette,

derrière un méchant comptoir, qui offre aux passants des petits pains, de vieilles pommes toutes ridées et ratatinées, des noix maigres, des raisins secs, de malheureux fruits d'hiver. Or il fait un temps de chien : pluie sur neige, boue froide jusqu'à mi-jambe ; on demande une gelée à grands cris. Eh bien ! la Commère vient là tous les matins depuis quarante à cinquante ans, et on ne l'a jamais entendue se plaindre. Elle a vu Napoléon et les souverains de l'empire ; ils sont tous morts, et la voilà. Cette femme est un grand philosophe ; je lui ai raconté mon histoire, et elle m'a donné du courage. Ah ! mon ami, comme la vie en sait plus long que les livres ! Tu en conviendras, si tu es jamais pris par le cœur. Eh bien ! cette brave femme m'a renseigné sur un point qui t'inquiétait. Tu m'as demandé un jour si par hasard la Chouette ne voulait pas épouser le bon Hans. La Commère, qui sait tout et qui me tutoie, n'en croit rien. « Son idée est ailleurs, me dit-elle. En revenant à Bonn, Frau Pfennig croyait renverser tout le monde : ses bonnes amies d'abord, puis de gros bourgeois qui la méprisaient jadis ; mais de ses bonnes amies, qui avaient vingt ans il y a une quarantaine d'années, il ne reste plus que deux ou trois vieilles filles, et ces deux ou trois vieilles filles lui ont fait froide mine, parce qu'on n'aime pas, dans le pays, ceux qui ont gagné la partie ailleurs ; on les soupçonne toujours d'avoir triché. Sais-tu, compère, pourquoi

les femmes se plaignent continuellement? C'est un peu par bonté d'âme et beaucoup par sagesse; elles savent que leurs peines font plaisir aux autres et que, si elles s'avisaient d'être heureuses, elles auraient contre elles tout le pays. La Chouette, comme tu l'appelles, n'a pas compris cela; c'est un oiseau lent et lourd qui ne prend pas sa proie au vol et n'attrape que les chenilles ou les souris qui dorment. Elle a voulu faire la belle et porter haut son aigrette; on l'a trouvée arrogante et on lui a tourné le dos. Quant aux bourgeois, ou plutôt aux bourgeoises, elles n'ignorent pas que Frau Pfennig a tenu un cabaret à Degerloch. Dieu sait comment elle y a vécu! disent les moins défiantes. Il n'y a donc plus qu'un monde où elle puisse entrer, celui des savants; l'ami Hans serait homme à l'y introduire. Voilà pourquoi elle le ménage et je sais qu'une ou deux fois, pour lui et par lui, elle a reçu chez elle des professeurs. En retour, les professeurs ont invité chez eux l'ami Hans, et la bonne femme en a été pour ses frais. Aussi voudrait-elle bien, peut-être, s'attacher à lui de plus près... en l'épousant, je ne crois pas: il ne voudrait pas d'elle... mais en lui donnant Lenchen... » — Horreur! dis-je à la Commère... »

LENCHEN. — « C'est vrai que Hans change à vue d'œil. Autrefois, je ne veux pas vous le cacher, il avait ces manières un peu primitives ou, comme il disait, naturalistes. Il mangeait les deux coudes sur

la table et tenait sa fourchette à poing fermé... Maintenant il porte un costume noir et du linge blanc, ne s'étend plus sur le divan avec des bottes crottées. Hier, nous entrions ensemble au salon; il s'est effacé pour me laisser passer la première, il ne m'interrompt plus quand je parle et ne me dit plus, quand je ne suis pas de son avis: « Vous n'y entendez rien. » L'autre jour il parlait de Gian et de vous en fort mauvais termes: j'ai pris naturellement votre défense; il a baissé la tête et il s'est tu. Je ne suis plus la petite fille, la petite sotte. En me donnant sa leçon d'histoire naturelle, il a des distractions, regarde ma main, qui est blanche à présent, tourne dans ses doigts une boucle de mes cheveux, ce qui me déplaît, mais je n'ai pas le cœur de le lui dire. Ce matin, il m'a offert un petit bouquet de serre; si ce n'était pas lui, je croirais qu'il vient à moi. Vous avouerez-vous qu'il y gagne? Autrefois, il y a deux mois à peine, j'éprouvais pour lui un profond sentiment de vénération. Il me paraissait vieux d'abord, puis si haut au-dessus de moi, debout sur une cime inaccessible! je ne crois pas qu'une femme puisse bien s'attacher à un homme trop supérieur. Dieu lui-même ne s'est-il pas dit un jour: « On me craint trop, je veux qu'on m'aime. » Alors il se fit homme; il pleura, souffrit, mourut comme les autres, et il fut aimé...

« Eh bien, non! il n'y gagne pas. Tout à l'heure, pendant que je vous écrivais, Hans est entré tout à

coup, plus agité que de coutume : il s'est promené un grand moment sans me rien dire, puis s'est assis à mes pieds, sur une petite chaise d'enfant, et m'a regardée une minute au moins dans le blanc des yeux : ces minutes sont longues. Je me suis levée alors, assez mal à mon aise ; il m'a retenue en me récitant deux vers d'Uhland :

C'est toi que j'aimai, toi que j'aime,
Qu'éternellement j'aimerai.

Je vais vous dire un mot bien français : le succès d'un homme est un peu une affaire d'attitude. Je me tenais debout devant Hans, qui s'était emparé de mes deux mains et les serrait trop fort, ce qui me faisait du mal ; il était sur ma petite chaise, plié en trois, les genoux trop hauts, tout en zigzag et en angles aigus. Il me prit une folle envie de rire. Le rire, vous savez, c'est comme l'éternument : on le retient tant qu'on peut, et puis... cela part. Cela partit. Hans lâcha mes mains et me lança un regard triste. « Je vous demande pardon, lui dis-je avec douceur. Une idée bouffonne m'a passé par la tête. — Il n'y a pas d'idée bouffonne, me répondit-il gravement : le rire est divin parce qu'il est créateur. Lorsque le dieu suprême rencontre le néant, il se produit un monde ; lorsque l'homme rencontre le néant, il se produit un rire. Le rire est la création de l'homme comme la création est le rire de Dieu. Le rire contredit la contradiction, nie la né-

gation, détruit le rien, affirme le tout, la liberté illimitée, la subjectivité qui se sent comme parfaite. L'homme alors s'élance hors de lui-même et fait un bond dans l'infini; ce bond, c'est le rire...» Autrefois j'aurais trouvé cela profond, aujourd'hui je trouve cela bête. Est-ce ma faute? ou celle de Hans? ou celle de Gian? »

GIAN. — « Drôle d'homme ! Mais je ne peux croire qu'il songe à épouser Lenchen. D'abord il ne m'en a rien dit et il sait mon secret ; ce ne serait pas de bonne guerre ; puis la loyauté germanique... Que veux-tu ? j'y crois. Cependant la malade est toujours en quarantaine, et il ne m'est pas permis de la revoir. D'autre part, Hans se fait beau, fréquente le prince, veut être docteur. Ce qui l'embarrassait, c'était la thèse, il ne sait pas écrire. Je lui dis : — Prends la mienne sur la déclinaison du substantif dans la langue d'oïl. Je sais qu'elle ne vaut rien, mais tu y mettras du tien, et elle sera bonne. — Il s'est fait un peu prier, mais enfin il l'a prise et imprimée sous son nom, telle quelle, à mes frais. Comme il ne veut pas que je lui prête de l'argent, nous avons joué aux échecs les cinquante thalers que coûtait l'impression ; il m'a battu, comme de coutume, et ne me doit rien, mais il sera docteur en philosophie. Je suis sûr que tout cela te met en colère et que tu vas dire de moi : La bonne dupe ! — Tu ne connais pas la sainte naïveté du pauvre Hans. Véritablement, il me fait pitié ; tu ne peux

comprendre ce que c'est que de se sentir quelque chose et d'avoir les bras liés par les nécessités de la vie. L'infortuné ne possède rien, ne gagne pas un rouge liard. Par bonheur, le prince l'a pris sous sa protection et lui promet une chaire créée pour lui dans l'université de X... Le pauvre garçon passera ainsi du premier coup professeur extraordinaire. Mille fois tant mieux ! je lui souhaite tous les bonheurs imaginables, pourvu qu'il me laisse Lenchen.

LENCHEN. — « Hans se *dénimbe* tout à fait : l'homme reste et l'homme n'est pas beau ; c'est vrai que ses mâchoires avancent. Puis il fume trop ; je l'ai prié de ne plus fumer chez moi. Et puis... et puis son esprit même, qui me paraissait si extraordinaire, a mué comme son humeur. N'allez pas me dire au moins que c'est moi qui change : je reconnais toute la science de mon maître, mais a-t-il beaucoup d'idées, et celles qu'il a sont-elles bien à lui ? En tout cas, elles ne tiennent guère. Ne vous ai-je pas dit qu'autrefois il avait en horreur toutes les têtes couronnées, tous les personnages de sang royal ? Il me disait un jour : — La science a maintenant une haute mission, c'est d'outiller le régicide. — Il a passé toute une saison à fabriquer de petites bombes qui, lancées dans la voiture d'un souverain, le massacraient avec toute sa suite ; je crois même qu'il a envoyé sa recette à Londres, où un compatriote de Gian en veut à votre empereur. Eh bien ! le même Hans est devenu le meilleur ami d'un prince royal ;

aussi défend-il aujourd'hui l'ordre social basé, dit-il, sur l'hérédité seule. Il ne dit plus socialisme, il dit communisme; il ne dit plus démocratie, il dit démagogie. Quant au peuple, il ne le trouve que trop heureux : les prolétaires, à ce qu'il prétend, sont des fainéants et des ivrognes travaillant moins que nous et buvant plus que nous. Voyez les cabarets, il y a plus de pauvres que de riches. Le peuple est stupide et féroce : il s'agit de museler la brute humaine, sans quoi le monde ne sera bientôt plus qu'une auge de porcs enragés. Le salut de l'humanité, c'est l'esclavage : on n'a jamais rien fait de grand que dans les pays où cette institution tutélaire a existé. M^{me} Beecher-Stowe est une grue; si on l'écoute jamais, l'Amérique tombera cassée en deux dans des flots de sang. D'ailleurs toute femme qui écrit est un monstre; ce sexe fatal et subalterne doit filer de la laine à la maison. Ève ne représente qu'une des côtes d'Adam, qui en avait vingt-quatre, et probablement une des moindres, une fausse côte, une côte flottante ou peut-être une côte supplémentaire qui était une superfluité. — Croyez-moi donc, conclut Hans, cessez d'étudier et ne lisez qu'un livre appartenant à la littérature française, en ceci la première du monde; ce livre est intitulé : *la Cuisinière bourgeoise*. C'est la seule lecture utile aux femmes.

« Tout cela me trouble infiniment, je commence à croire que toutes les idées sont folles. Par bonheur,

elles ne changent rien aux habitudes ; quand Hans était franchement athée, il se conduisait en puritain ; maintenant qu'il va tous les dimanches au prêche, il n'a rien modifié dans sa vie, et, bien qu'il vante la cuisine française, il se repaît de choucroute et de charcuterie aujourd'hui comme avant. — Moi j'ai l'esprit plus fidèle et je rêve toujours l'émancipation des femmes. Seulement, chez moi comme chez Hans, les idées ne peuvent changer les mœurs : je ne m'insurge qu'en imagination et je suis une petite fille bien sage, qui ne sort pas de chez elle et qui obéit à sa maman. Ne trouvez-vous pas cela bien étrange ? Juliette et Desdémone avaient des idées beaucoup plus timides que les miennes ; elles ont pourtant épousé l'une Roméo, l'autre Othello malgré leur famille ; moi, je ne le ferais jamais. Elles en sont mortes, mais ce n'est pas le mourir qui m'inquiète, c'est seulement la crainte bourgeoise de faire ce qui ne se fait pas. Et pourtant ce qui ne se fait pas serait honnête et bon ; il y a près de moi un brave cœur qui souffre. Pauvre Gian ! il passe chaque jour devant la maison ; je le vois, sans être vue, dans le miroir accroché de côté, près de ma fenêtre. Il a pâli, ses yeux sont souvent rouges : cela me navre et me charme... mais je ne veux pas, je ne dois pas... Je l'entends marcher au-dessus de moi dans la chambre de Hans ; il est plus malade que moi, ses pas ont la fièvre. Hier, il s'est mis à plat ventre sur le plancher (Hans venait de sortir) et m'a dit à mi-

voix : — M'entends-tu, Lenchen? — J'ai fait semblant de ne pas l'entendre...

« J'en étais là de ma lettre quand ma mère est entrée comme une bombe et m'a demandé pourquoi je n'épouserai pas le docteur Hans. Car il est docteur depuis hier et va partir pour X... où on lui promet une place. Je ne m'attendais à rien de pareil, j'en suis encore toute bouleversée... Vous avez raison, toujours raison; ils s'entendaient depuis longtemps, elle et lui, peut-être depuis le bal de Heidelberg... « Mon Dieu ! me dit ma mère, je sais bien qu'il n'est pas joli, mais songes-y, le mariage n'est point un tour de valse, et un beau cavalier n'y vaut rien. Dans ce long chemin, on ne danse pas, on marche, en habits de voyage, avec de gros souliers qui chaussent mal, mais qui ne blessent pas. Puis les escarpins s'usent vite. Considère qu'avec Hans tu es sûre de l'avenir : ce n'est pas un freluquet qui mange son blé en herbe; c'est un homme sérieux, ami du prince royal, déjà docteur, bientôt professeur; tu seras déjà M^{me} la doctoresse (*Frau Doctörinn*), bientôt M^{me} la professeuse (*Frau Professorinn*), sans doute un jour M^{me} la réelle conseillère privée (*Frau wirklich geheime Räthinn*)... Quel triomphe pour ta vieille mère ! »

« Un moment après, Hans est venu me dire adieu; je ne suis pas fâchée qu'il s'en aille. En me quittant, il a voulu m'embrasser... j'ai cru qu'il m'enlaçait, j'ai senti un froid autour du corps. Ma mère nous

regardait en riant du coin de l'œil... Non, c'est horrible. Tenez je n'y suis plus, ma tête s'en va. Non, m'appeler madame Schloukre! Et encore ce ne serait rien, mais épouser Hans! »

GIAN. — « Mon cher, je suis désespéré. Elle ne m'aime pas, ne m'a jamais aimé une minute. Il y a une heure, je suis monté comme d'habitude au grenier de Hans pour avoir des nouvelles de notre malade. Il n'y était pas. J'ai sonné alors au premier chez Frau Pfennig; c'est Lenchen qui est venue m'ouvrir. Elle n'a fait qu'entre-bâiller la porte. — « Enfin! m'écriai-je, c'est bien vous... vous allez donc mieux? — Un peu mieux, me dit-elle d'une voix encore enrouée. — Puis-je entrer? — Ma mère est sortie. — Adieu alors! — Adieu! »

« Je lui ai tendu ma main qu'elle a touchée de la sienne, mais sans plier les doigts, comme elles font toutes quand leur main n'a rien à dire, quand il ne s'est rien passé entre elle et la nôtre, quand il ne se passera jamais rien. Après quoi elle m'a fermé la porte au nez... Ah! je souffre!.. je souffre! »

LENCHEN. — «... Il est venu hier et m'a trouvée seule; Hans était parti. Je ne l'attendais pas. En le voyant, je me suis sentie dans un nuage, emportée vers lui, poussée dans ses bras. Il m'a parlé, je ne sais ce que je lui ai répondu; il m'a tendu la main, je n'ai fait que de l'effleurer de la mienne, et mes pieds ne me portaient plus. J'ai dû me retenir à la porte, qui s'est refermée... »

GIAN. — « Tu me dis que je ne sais rien voir. Qu'vois-tu toi-même? Es-tu à Bonn pour savoir ce qu'il s'y passe? As-tu des intelligences dans le pays, dans la maison? Tu n'es informé que par moi, tu sais toute l'histoire, elle est courte et dure! on m'a fermé la porte au nez, voilà tout. Depuis lors, je vis dans un cauchemar, je tourne dans une souricière. Qu'ferai-je? Un trou dans le Rhin? Ce serait déjà fait si l'eau ne charriait pas; j'attends qu'il dégèle. En attendant je me plonge dans les *Lusiades* et j'envie la destinée du géant Adamastor. Ah! le bon temps où le malheur pétrifiait et où, pétrifié, l'homme vivait encore et l'on voyait Téthys. Mais l'enfer me répugne. Les méridionaux, qui l'ont inventé, l'ont fait de feu, parce qu'ils craignaient la chaleur. Moi, je le vois couleur de boue et charriant des glaçons comme le Rhin.

« Parfois je tâche de m'étourdir : j'ai bu l'autre soir douze chopes de bière. Le lendemain j'étais encore plus triste : la Commère m'a dit que les étudiants allaient faire le carnaval à Cologne en blous bleus, en bonnet de coton et en gants blancs. J'y suis parti avec eux et je me suis amusé à leur manière; j'en suis revenu écœuré. J'avais une moitié de moi, la meilleure, dans les nuages, elle s'y est perdue. L'autre moitié, qui ne sait plus que faire toute seule, est restée en bas et tombe en pourriture comme un arbre mort. Et je boude contre moi, je me bats avec un plaisir rageur, je ne veux pas être consolé

je ne tenterai plus l'épreuve. Retourner chez elle? Jamais. »

LENCHEN. — « Je ne comprends rien à Gian. Il n'est pas revenu. Lui ai-je trop montré ce que je sentais pour lui? Ah! je le crains, mon trouble m'a perdue. Et vous nous reprochez d'êtres fières! Toujours la même histoire : si nous faisons un pas vers vous, vous reculez. Cependant ma mère me poursuit de conseils, d'exhortations, de supplications : elle n'a que Hans à la bouche. Elle me le fait prendre en horreur. Et Gian ne vient pas. M'a-t-il oubliée? Mais non; je le vois passer tous les jours devant la maison... sauf une fois, et il m'a fort inquiétée. Je l'ai cru malade, et voyez comme il est faux que nous soyons fières! Je suis allée le demander à son hôtel... Ne le lui dites pas, au moins! Il était parti pour Cologne; on y dansait, j'en ai été furieuse; mais le lendemain, quand il a repassé le long de la rivière, ma fureur est tombée : il avait l'air de tant souffrir! Deux ou trois fois il a regardé mes rideaux, je le voyais dans le miroir, et il leur a montré le poing. Que lui ai-je fait? Que veut-il que je fasse? A-t-il su quelque chose du mari qu'on veut me donner? Qu'il le dise donc... cette angoisse me tue...

« Je reçois votre lettre, qui me rassure tout à fait. Il m'aime donc toujours, le pauvre garçon : il n'a rien compris à mon accueil et c'est lui qui se croit oublié. Tant mieux! La fierté me revient, voyez si

je suis méchante. Ou plutôt, non, je suis double : nous le sommes toutes un peu à cause de vous. Il y a une Lenchen qui est folle et qui aime Gian : celle-là pleurerait dix heures par jour quand elle se croyait délaissée. La voilà tranquille ; voici maintenant l'autre Lenchen qui prend le dessus : celle-ci est sage et aime sa mère. La première disait : « Gian, reviens. » L'autre dit : « Ne reviens pas ; si tu reviens, que ferai-je ? Où irons-nous après l'ivresse du revoir ? Ai-je le droit de me donner ? suis-je mienne ? Dois-je quitter ma maison pour te suivre ? Et celle qui resterait ici toute seule, que penserait-elle de son enfant ? Songe qu'il y a dix-neuf ans que je vis avec elle et que, pendant ces dix-neuf années, elle ne m'a pas quittée des yeux ni du cœur. Tout cela ne peut être effacé d'un coup d'aile. » Vous entendez les deux Lenchen qui se disputent ; plaignez-les l'une et l'autre et conseillez-moi. Vous comprenez bien qu'à présent il ne s'agit plus d'hésiter ; il y a un grand parti à prendre. Écrivez à Gian ; dites-lui... ce que vous croirez...

GIAN. — « Ah ! grand surnois, c'est ainsi que tu caches ton jeu ? On t'écrit depuis je ne sais combien de mois, et tu ne m'en disais rien ! En tout cas, merci de la lettre, elle arrive à temps ; je crois que j'étais sur le point de faire une sottise. La Commère, qui ne me prend pas au sérieux, m'a conseillé d'acheter du charbon de terre et de chauffer mon poêle à blanc en ayant soin d'en tourner la clé ; c'est le meil-

leur moyen de finir chaudement, car il gèle à pierre fendre. J'estime que tu as parfaitement raison, et je reconnais avec toi ton rare mérite; je trouve seulement singulier que, pour voir si clair à Bonn, il faille se placer à Heidelberg. Quand Hans sera de retour, je le consulterai sur ce phénomène d'optique. Ce que tu me dis de lui me donne fort à penser, mais tu vas beaucoup trop loin, tâchons d'être justes. Tu es un sage qui s'indigne; les sages ne devraient que s'amuser. Il est vrai que Hans a l'air d'être un profiteur : à Heidelberg, il buvait à nos frais, il vit maintenant aux crochets de la Chouette. Nous sommes allés à Tubingue pour voir Uhland, et c'est lui qui l'a vu à Heilbronn. Quand nous avons cherché Lenchen à Degerloch, il l'avait déjà trouvée; je me suis battu pour elle, et il en a eu tout l'honneur. Je lui ai débité une phrase vide de sens sur le système de Hegel; il l'a comprise et en a tiré une théorie scientifique. Il est devenu docteur avec sa thèse, dont il a payé l'impression en me battant aux échecs; je l'ai présenté à un prince royal, qui va créer pour lui une chaire de draconculisme, et grâce à cette chaire, il pourra m'enlever Lenchen. Tout cela est vrai, mais il ne faut pas s'en fâcher; j'en ris, puisqu'elle m'aime. Dans le fait de Hans je ne saurais voir tant de préméditation. Il a de la chance, voilà tout : les grives lui tombent toutes rôties dans la bouche. Dans la vie comme aux échecs, il trouve des pièces à prendre et il les

prend. Tu dis qu'il n'aime rien, tu as tort : il aime la science, qui lui offre en retour une petite chair conjugale. Qu'ils se marient, la science et lui, que ce mariage prospère, qu'ils fassent beaucoup d'enfants, j'en serai ravi, puisque Lenchen m'aime. Dès demain, à l'heure où la moutre va au marché, j'irai chez elle et je te conterai l'entrevue. Pour le moment, je vais me coucher; je ne fermerai pas l'œil de la nuit, mais je tombe de sommeil...

« Ah! mon ami, la bonne matinée! Pour la première fois depuis octobre, j'ai vu du soleil, du vrai soleil : non pas une boule rousse dans la brume, mais une éruption d'or dans le bleu. Nous sommes voisins, tu le sais, en trois sauts je fus chez elle. Mais dans mon impatience, j'étais arrivé trop tôt; ce fut la Chouette qui vint m'ouvrir. Je la saluai sans dire un mot et j'allai tout droit à la chambre de Lenchen. Elle était assise dans l'embrasure de sa fenêtre et regardait le Rhin dans un miroir. Je l'appelai, elle tressaillit, se leva toute pâle, et, comme elle chancelait, je la pris dans mes bras, je l'y ai gardée. Fiançailles radieuses : la chambre toute dorée, toute chaude de lumière, et là-bas, la grande eau verte qui murmurait longuement : *Amen.*

« Mais la Chouette, frappée de stupeur à mon entrée, s'était remise, à ce qu'il paraît; elle vint droit à nous (dans ma précipitation, j'avais laissé la porte ouverte) et lança un juron que les mères alle-

mandes interdisent à leurs filles, même dans la haute société : *Tonnrvètre!* (*Donnerwetter!* temps de tonnerre!) La malheureuse! dans cette gloire nuptiale, elle ne voyait qu'une tempête au ciel. La jeune fille voulut se dégager; je la retins dans mes bras et lui dis à l'oreille : « Lenchen, m'aimes-tu? — Oui! » fit-elle bien bas, si bas que je l'entendis seul. Alors je me tournai vers la Chouette, dont les gros yeux roulaient férocelement : « Gracieuse dame, j'ai déjà eu l'honneur de vous adresser une demande sous votre toit de Degerloch. Vous ne m'avez pas répondu, c'est peut-être ma faute, mais je vous ai laissé le temps de la réflexion. Ce que je vous demandai alors, je vous le demande encore aujourd'hui : voulez-vous m'accorder la main de mademoiselle votre fille? — Non! » me répondit-elle. Le *non* de la Chouette ne ressemble pas à celui des autres Allemandes; il en est qui vous le disent si doucement qu'on croit entendre : « Je veux bien. » Mais la moutre criait : *Nâäie!* avec un piaulis de poule qu'on étrangle. — « En ce cas, gracieuse dame, repris-je en gardant la main de Lenchen, qui serra la mienne, je l'épouserai malgré vous. » Là-dessus je fis un profond salut et je gagnai la porte. On dit que la joie fait peur, c'est faux; je me sens homme à ne jamais mourir. »

LENCHEN. — « J'ai reçu ce matin un mot de Gian contenant une nouvelle qu'il me prie de vous communiquer. Son oncle, le prêtre, est mourant et veut

le voir ; notre ami vient de partir pour l'Italie. Il doit vous avoir raconté ce qui s'est passé avant-hier ; j'ai été surprise, mais vaincue, et c'est fort heureux : avec mes scrupules et mes hésitations continuelles, j'aurais prolongé une incertitude très douloureuse pour lui et pour moi. Maintenant je suis décidée, engagée. Vous m'avez reproché plus d'une fois de ne point avoir de volonté ; cela peut être. Chez moi, chez nous, la résolution vient lentement, quelquefois elle ne vient pas du tout ; l'activité se fatigue, s'épuise en dedans ; on ne fait rien à force de se demander : « Que ferai-je ? » Cela vous amuse, vous chez qui l'action précède si souvent la réflexion. Je ne sais qui de nous a tort, peut-être les uns et les autres. Ce qu'on peut dire en notre faveur, c'est que, la décision une fois prise, elle tient bon. Nous savons persévérer, nous ne revenons pas en arrière ; enfin, nous sommes têtues, je le veux bien : ce n'est pas un mal. J'appartiens désormais à Gian, je l'ai dit à ma mère. Or, il faut que vous sachiez qu'un de nos amis est prisonnier d'État depuis 1848. C'est aux yeux de ma mère le pire malheur qui puisse arriver, et elle ne le craint pas pour elle-même ; de là une façon de parler qui lui est habituelle et qu'elle employa l'autre soir à propos de Gian. « Avant que je te donne à l'Italien, me dit-elle énergiquement, je me laisserai enfermer dans une forteresse. » Je répondis très calme : « Je m'y laisserais enfermer de grand cœur, si c'était avec lui. »

« Vous le voyez, mon meilleur ami, la guerre est à la maison, et mieux vaut que l'orage ait éclaté ; avant cela, le temps était lourd et je respirais à peine. Ma route est tracée, je sais où je vais. Je ne ferai jamais ce que ne veut pas ma mère, mais je ne ferai jamais ce qu'elle veut. Gian et moi nous attendrons, nous sommes jeunes. Son billet m'a été remis par un messenger ; il me disait : « Je partirai par le second bateau de Mayence ; venez me dire adieu, si vous pouvez. » On peut ce qu'on veut ; je l'ai embrassé devant tout le monde ; nos larmes se mêlaient. Une idée folle lui est venue. Il m'a dit à l'oreille : « Partons ensemble ! » J'ai secoué la tête, il n'a pas insisté. S'il eût insisté, j'allais... »

VII

Je passe maintenant une douzaine de lettres que Gian m'écrivit de Basilicate : les premières surtout sont très belles, très nobles, mais n'ont que faire dans mon récit. Il n'y est pas question de Lenchen ce qui prouve que mon ami était sous le coup d'une émotion nouvelle et profonde. Il était arrivé dans son pays assez tôt pour recueillir les dernières paroles de son oncle, et il se trouva que ce prêtre était un galant homme un peu indifférent en théologie, mais croyant en Dieu et pratiquant le bien. Jusque-là, Gian qui avait toujours vécu loin de lui, dans les Abruzzes en Suisse ou en Allemagne, s'était borné à le détester vaguement, comme un maître inconnu ; il s'avisa tout à coup qu'une soutane ne couvre pas forcément un coquin, ce qui dérouta toutes ses idées. L'adieu

suprême fut touchant, Gian en sortit catholique ; trois de ses lettres, écrites coup sur coup, ne roulent que sur les vérités de la religion. Dans la quatrième, un peu éloignée des trois premières, il m'apprit que son oncle lui avait légué cinq mille ducats de revenu (un peu plus de 21,000 francs) en forêts, en champs et en vignes : « Plus que je n'avais, me disait-il, en capital. Et moi qui l'accusais de m'avoir spolié : que nous sommes injustes ! Il n'y a de vertu que chez les croyants. » Suivait une profession de foi que je passe. Dans la cinquième lettre il me demandait des nouvelles de Lenchen ; j'en conclus qu'il commençait à se consoler ; l'oncle occupait cependant encore trois pages sur quatre. Dans la sixième, l'homélie tournait à l'idylle : deux pages sur l'oncle, puis des descriptions, des paysages montueux avec des marines au fond ; enfin le bonheur de vivre là, toujours, avec celle qu'on aime. Les lettres suivantes, un peu affairées : il s'agissait de trouver des fermiers qui ne fussent pas des voleurs. L'oncle disparaissait peu à peu, la religion aussi : ce prêtre-là était bon, mais les autres ! Dans la onzième lettre, une effusion lyrique à l'honneur de Lenchen et une pointe de voltairianisme à propos de la carte à payer pour la cérémonie funèbre. Le dernier billet était une dépêche : « Pars demain, passerai Heidelberg. »

Pendant ce temps, Lenchen m'écrivait longuement. Voici quelques bribes de ses épîtres : « Il est donc

si riche ? Il ne m'en a pourtant pas dit un mot, bien qu'il m'ait écrit par l'entremise de la Commère, une vieille femme qui lui est fort attachée. Voyez pourtant comme nous sommes ! Au temps où je ne voulais pas l'aimer, je tâchais de ne lui trouver que des défauts ; maintenant en lui tout me charme. Il n'est pas savant, tant mieux ! il n'en est que plus poète. Il est insouciant, il a raison, la vie et le monde ne valent pas la peine qu'on les prenne au sérieux. Il est paresseux, très grand mérite : il n'y a que les paresseux qui trouvent du temps pour la rêverie et l'émotion. S'il était laid, je m'en réjouirais en pensant que je n'aime que son esprit ; mais il est beau, je l'admire. Autrefois, je m'étais dit que je n'épouserais qu'un pauvre. Ah ! le travail forcé, quelle fête quand c'est le travail à deux ! Maintenant, je bâtis des palais dans les nuages. Mes pensées ne pèsent plus, elles dansent comme des folles, et, quoi que l'avenir m'apporte, je lui dirai : « Merci, tu es bon ! »

« ... J'ai suivi votre conseil, j'ai touché un mot à ma mère de cette fortune tombée du ciel. Depuis plusieurs semaines, le nom qui m'est cher n'avait pas été prononcé entre nous. Ma mère, tout à fait radoucie, me parlait comme autrefois, n'avait pas l'air de me surveiller : c'était la paix ou au moins une trêve : elle m'achetait des chiffons, et je lui pétrissais de mes blanches mains (je dis blanches) de ces petits gâteaux qu'elle aime tant. Je lui ai dit ce

matin le plus tranquillement du monde : « J'ai des nouvelles du docteur Gian. » Bien que ce titre de docteur lui plût, son visage se rembrunit, je n'eus pas l'air d'y prendre garde : — « C'est son ami, M. Flers, qui m'en a donné. » Ce détail la rassura : elle ignorait naturellement les bontés de la Commère.

— « L'oncle du docteur est mort et lui a légué une fortune considérable. » Ma mère ouvrit de grands yeux et voulut des détails : je lui parlai de vignes, de champs, d'oliviers, d'orangers, de sequins jaunes, de tout ce que je sais par vous ; pendant mes descriptions et mes évaluations, ses yeux brillaient comme la mer à Naples. En ce moment, n'en doutez pas, elle pensait à moi, me voyait dans l'or... Puis, changeant d'expression, elle haussa les épaules : « Tu verras, me dit-elle, qu'il ne reviendra pas à Bonn. — Mais s'il revient ? — Il sera bienvenu. » Je sautai au cou de ma mère et je lui dis tout : l'adieu sur le bateau, les lettres écrites et reçues en cachette ; ce secret me pesait ; je m'étais répété souvent : se cacher, c'est mentir. Elle ne me fit pas de reproche et se contenta de murmurer en soupirant : « La vie est injuste : tout pour les uns, rien pour les autres. Ah ! pauvre Hans ! »

« ... Le pauvre Hans est ici depuis trois jours : il a obtenu sa chaire à X... et ira l'occuper en automne ; en attendant, il passe l'été chez nous. C'est définitivement un autre homme, grave et digne, tout de noir habillé, ne fumant plus la pipe,

au moins dans la rue ; il se coiffe d'un chapeau de soie et porte des gants, ou du moins un gant pour le public. Maman l'appelle : monsieur le professeur, et ce mot lui revient continuellement à la bouche. Elle lui a dit hier en tirant l'exclamation de ses entrailles : « Quand vous appellerais-je : monsieur le conseiller privé ? » Mais je deviens méchante : elle a de l'ambition pour lui, le grand mal ! En parlant ainsi, c'est à moi qu'elle songeait sans doute, elle croyait que je serais heureuse avec des titres. Quand on aime les abricots, on en offre ou l'on en souhaite à tout le monde, et l'on trouve que ceux qui préfèrent les prunes ont bien mauvais goût. Ma bonne mère a fait tant de bien à Hans qu'elle doit lui être attachée ; je n'ai pas à m'en plaindre et je sais gré à M. le professeur des efforts qu'il fait pour être aimable : il m'appelle : mademoiselle, ne pousse plus de jurons quand je me mets au piano, ne mange plus toutes les confitures et m'en a laissé aujourd'hui deux cuillerées ; en étendant ses jambes sous la table, il m'a donné un coup de talon sur le pied et m'en a demandé pardon... »

« ... Je crois que j'ai eu tort de me confier à ma mère. Ce matin, j'ai entendu du bruit là-haut ; vous vous rappelez que la chambre de Hans est au-dessus de la mienne. Il y avait deux voix qui criaient ; je ne pouvais distinguer leurs paroles, j'avais trop peur d'écouter, mais, à coup sûr, elles parlaient de moi ; j'ai entendu plus d'une fois le

nom de Lenchen. Puis des talons ont battu le plancher, une chaise s'y est brisée. Au repas de midi, ma mère et Hans avaient le visage défait : elle lui offrait à manger d'un ton suppliant; il refusait tout et a fini par s'en aller; en se refermant derrière lui avec fracas, la porte a fait trembler les vitres. Ni elle ni lui ne m'a dit un mot; qu'est-ce qu'ils ont? »

Peu de jours après avoir reçu cette lettre, je vis entrer chez moi l'ami Gian, qui passait par Heidelberg en retournant à Bonn : j'avais gardé notre ancienne chambre chez le marchand de fer et de fromage et j'y étudiais les Pandectes. Nous montâmes ensemble au château jusqu'au sommet de la grosse tour; chemin faisant, nous causions, et je donnais des conseils selon mon habitude : — « Mon ami, disais-je, tu risques d'être mal reçu, non par Lenchen, mais par la Chouette. Cet oiseau de proie a été bel et bien apprivoisé par Schloukre, qui en fait ce qu'il veut. Comment s'y est-il pris? je l'ignore et je ne veux pas le savoir. Il y a des images qui me répugnent. Quoi qu'il en soit, Hans est le maître de la maison : il frappe du pied, casse les chaises, maltraite les portes : il te refuse Lenchen, et il la veut pour lui, c'est clair. Tu as pour toi la fille et de l'argent; il a pour lui la mère et un titre. Lenchen ne sera pas à lui, toi vivant; mais elle ne sera pas non plus à toi, sa mère vivante. Il

faut donc qu'un de vous deux meure; jusque-là, rien ne pourra changer la situation. Je te dirais bien : Tue la Chouette, le monde n'en irait pas plus mal. Mais le meurtre étant un crime, sauf à la guerre, tu aurais affaire à la justice; de plus, tu perdrais Lenchen, qui n'épouserait pas le meurtrier de sa mère : cela ne se fait plus depuis le temps du Cid. La moutre a dit qu'avant de t'accorder Lenchen, elle se ferait enfermer dans une forteresse. Peut-être pourrais-tu obtenir son incarcération, toi qui connais les princes royaux : il suffirait de la faire passer pour républicaine. Mais tu n'es pas assez bourbonien pour jouer ce jeu-là. Donc il faut combattre et prendre au filet l'oiseau qu'on ne peut supprimer. Ne perds donc plus ton temps à nager dans l'azur, donne la chasse à la Chouette. Elle est vaniteuse, achète un titre : Est-ce que ton prince royal ou le roi de Naples ne pourraient pas, dans un de leurs bons jours, te nommer baron? A tout le moins, on obtient aisément chez vous la croix de Saint-Grégoire. Je t'avertis de plus que la Chouette est gourmande; ne te présente chez elle qu'avec une corbeille de sucreries feuilletées ou glacées. Si tu peux y ajouter force charcuterie : andouille, saucisses, saucissons, crépinettes, jambons, boudins, cervelas, salami, mortadelles, langues fourrées, tranches de lard, fromages de cochon, tu n'en seras que mieux venu. De plus, mets ton luxe au vent, garde-toi bien de le cacher dans ta poche. Dernier

conseil : traite-moi ce Hans de Turc à More; ces animaux-là ne veulent pas être ménagés ni caressés. On ne les mène qu'avec la trique. Dès que tu pourras, flanque-le à la porte. J'ai dit. »

Gian, accroupi sur un pan de muraille de sept mètres d'épaisseur, regardait à l'horizon la ligne du Rhin, une brume lumineuse, le sillage phosphorescent d'un gigantesque navire qui aurait disparu dans le Nord. — « Cette eau court à Bonn, me dit-il : combien de temps mettra-t-elle pour arriver sous ses fenêtres? »

Je l'accompagnai jusqu'au train qui l'emmena et je désespérai de sa fortune. Quinze jours après, je reçus la lettre que voici :

« Mon cher, tu dois me croire enterré; je me porte cependant le mieux du monde. Si je ne t'ai pas donné signe de vie depuis l'autre jour, c'est que le temps roule et que le bonheur ne s'écrit pas. Merci d'abord de tes conseils : tu m'ennuyais beaucoup quand tu me les a donnés et je mourais d'envie de te jeter en bas du haut de la grosse tour; mais le trajet est long de Francfort à Mayence; j'ai réfléchi pour tuer le temps et j'ai fini par te donner raison. Si bien qu'à Mayence même, où j'ai couché, je me suis mis en quête de charcuterie. Juge de ma désillusion: un guide que j'ai pris m'a forcé de regarder un grand pont sur le Rhin, une cathédrale sans façade, une statue de Gutenberg, une tour de Drusus, mais aucun des charcutiers de l'endroit ne connaît le jambon

de Mayence. On m'en a offert de toutes les villes d'Allemagne, mais le *Mainzer Wurst* n'existe pas. Tu peux l'écrire en France où on en vend sans doute. La renommée est une gaillarde qui nous mystifie outrageusement.

« Je n'en suis pas moins allé aux vivres et je me suis présenté à la Chouette avec assez de comestibles pour fatiguer trois portefaix. Nous avons été très bien reçus, mon panier de sucreries et moi, l'un portant l'autre. Frau Pfennig est bien une fille d'Ève pour la gourmandise, et je n'ai pas eu de peine à jouer mon rôle de tentateur. Je crois bien qu'elle m'aurait embrassé si j'avais voulu, mais je n'ai eu garde. Pendant que la Chouette flairait toutes ces victuailles, je suis entré chez Lenchen et alors...

« Hans, que tu calomnies, est maintenant heureux et se lave les mains; on l'estime beaucoup depuis qu'il a été nommé professeur, et le succès l'a rendu quasi modeste; il s'admire beaucoup moins depuis qu'il n'est plus seul à s'admirer. Il ne dit plus: « Moi, je déclare; » il dit: « Pour ma part, j'estime... » Enfin, c'est le meilleur fils du monde jusqu'à huit heures du soir; il s'attable alors dans un cabaret, où il boit beaucoup de bière; cette potion, qui l'épaissit et l'aigrit, lui donne une hilarité de fossoyeur; il tire de sa poche des ossements qui lui inspirent les plus folles calembredaines. Tu sais que nous autres Italiens nous n'aimons pas à parler

de la mort; le mot même nous répugne et nous l'esquivons par des euphémismes; nous disons par exemple : « la bonne âme de mon père, » ou bien : « Il est passé à meilleure vie, » ou bien : « Il est maintenant parmi les plus nombreux. » Hans, au contraire, comme les corbeaux, s'attache aux cadavres et ne les lâche que lorsqu'il en a fait des squelettes. Hier au soir, il ne m'a parlé que de ma fin possible et m'a fort engagé à faire mon testament. J'ai pris la chose en riant; mais j'y ai pensé toute la nuit; je veux léguer tout mon bien à Lenchen. Je t'envoie mon testament, que tu ouvriras, si je passe avant toi; mais, sois tranquille, je n'y songe guère, et je ferai tout mon possible pour t'épargner ce chagrin. »

La lettre qui suivit était de deux écritures différentes.

« ... Gian est charmant, il nous gâte. Chaque jour que Dieu fait, il vient nous prendre en voiture et nous mène aux environs de la ville; c'est décidément un beau pays, et je m'y attacherais si je devais y rester. Mais mon cœur ne s'y installe pas, je ne suis ici qu'en voyage. Je veux vivre, comme Mignon, où les citronniers fleurissent.

« Là-bas, là-bas,

« Mon bien-aimé, tous deux n'irons-nous pas ?

« Mon cher, je suis entré chez Lenchen au moment où elle t'écrivait; sa mère l'a aussitôt appelée; la moutre

n'aime pas que nous soyons ensemble. En attendant qu'elle revienne, je continue sa lettre; quand je ne suis pas avec elle, je ne peux être heureux qu'avec toi. Que ces promenades en voiture n'effrayent pas ton avarice : une course en droschke pour trois personnes ne coûte que dix silbergros, vingt-cinq sous. Je fais ces prodigalités pour plaire à la Chouette, qui ne se sent pas d'aise quand elle est tirée par deux chevaux; elle veut passer par la ville devant la maison de ses anciennes amies et se pavane alors avec des airs!... il faut que tout le monde la voie. Puis elle ne cesse de parler, toujours en *plattdeustsch*, et je m'évertue à la comprendre; j'y suis parvenu pour te complaire, mais je te réponds que j'avais plus vite appris le Portugais. Enfin, c'est mon purgatoire, le paradis est au bout. Hans ne vient pas avec nous, je l'en aime; il prépare son cours et il fait bien. L'autre jour, cependant, il a voulu nous suivre au Kreuzberg; c'est une colline couronnée d'une église où l'on fait des pèlerinages; il y a un escalier de marbre qu'on ne gravit qu'à genoux. La Chouette n'est pas entrée dans l'église, elle a préféré rester seule dans la voiture, où on pouvait la voir. Hans ne s'est pas soucié de monter au sommet de la tour, d'où l'on commande une vue superbe; il a trouvé plus de plaisir à descendre dans un caveau où l'on montre les momies étonnamment conservées, à ce qu'il paraît, de vingt-cinq moines morts dans l'espace de trois cents ans. Cette fin d'excursion rend

assez bien notre situation actuelle : la moutre en voiture et disant aux passants : « C'est bien moi ! » Hans dans le caveau au milieu des momies, nous deux là-haut en pleine lumière, entre le Rhin et le ciel. Sur quoi je fourre vite dans ma poche cette épître que j'achèverai chez moi... J'entends Lenchen qui rentre.

« Je ne voulais pas qu'elle lût ce que je disais de sa mère. Cette âme charmante a la vue très fine, mais le sentiment filial est un nuage blanc à travers lequel la Chouette a l'air d'une colombe. Impossible de l'entamer là-dessus : ah ! nous sommes encore loin du but. Frau Pfennig me traite avec une certaine aménité ; elle s'inflige au moins, pour ne pas m'injurier, un effort laborieux dont je lui tiens compte, mais son sourire fait la grimace et ses yeux, qu'elle ne peut rendre aimables, voudraient me manger. Tous les jours je demande à Lenchen : « Faut-il lui parler ? » Tous les jours Lenchen me répond : « Pas encore. » Quant à Hans, il ne m'a pas dit un mot de ses projets et nous risquons de rester toute notre vie à nous regarder tous sans bouger, comme des magots d'étagère. Il faut à toute force que j'aie dès ce soir une explication avec lui...

« Je l'ai eue, cette explication, et je ne me repens pas de l'avoir provoquée. Je sais au moins où nous en sommes, et tu as raison, il faut agir. Hier au soir donc, j'ai couru de cabaret en cabaret pour chercher mon homme ; je l'ai trouvé seul devant un *Seidel* de

bière, enfoncé dans ses méditations. « Mon cher professeur, lui dis-je, nous avons, je pense, des confidences à échanger. — Buons d'abord, répondit-il avec sa bonhomie la plus cordiale. — Buons d'abord si tu veux. » — Les canettes vidées (il en avait déjà quatre au moins sur l'estomac), il alluma sa pipe et fut tout oreilles. — « Lenchen et moi, repris-je, nous nous aimons... (il ricana.) Je te prie d'être sérieux; sur ce point je n'entends pas raillerie... (Ses lèvres se baissèrent en ogive et ses yeux se fermèrent à moitié.) Je te dis donc que Lenchen et moi, nous sommes engagés l'un et l'autre; il ne nous manque plus que le consentement de sa mère, et ce consentement... — Vous ne l'aurez jamais. — Cela dépend de toi. Si je suis bien informé, et je dois l'être, tu as eu toi-même des prétentions sur Lenchen. — Et quand cela serait? — Je ne peux t'empêcher d'aimer; je n'ai aucune autorité sur ce que tu appelles tes viscères. Tu me permettras de croire cependant que ton amour, s'il existe, ne t'empêche pas de dormir. Tu prépares tes cours, tu dissèques des animaux vivants, tu inspectes des moines morts dans un caveau d'église avec une tranquillité imperturbable; quant à Lenchen, elle ne te fait pas perdre beaucoup de temps. — Chacun agit à sa manière. — D'accord, mais ta manière, à toi, n'a pas gagné l'affection de Lenchen. Donc, si tu l'épousais, tu ferais le malheur de sa vie, et tu es trop bon... — Ta, ta, ta, je te vois venir (et il en-

gloutit une sixième canette). Je suis si bon, que je dois te laisser la place et te saluer très bas, par-dessus le marché? Non, mon ami, ce n'est point ainsi que vont les choses. Tu veux que je sois franc, je vais l'être... *Kellner* (garçon)! un tonneau de bière! J'ai une soif à dessécher le Rhin!

« Il but encore et reprit : — « Je suis Hans tout court et j'ai été ramassé dans la rue; ce nom de Schlucker que je porte est un surnom injurieux qu'on m'a donné à l'école, je l'ai gardé par orgueil et je le rendrai illustre, entends-tu? Je n'ai eu pour berceau qu'un tas de boue; les enfants de mon hameau me crachaient au visage en me jetant une injure qui flétrissait ma mère inconnue et que cette mère — je l'ai maudite — avait méritée. A l'école, je n'ai subi que des avanies; dans mes premières années d'études, les sociétés d'étudiants m'ont rejeté parce que je mendiais. J'ai compris, dès lors, que la vie est une lutte, et j'ai lutté pour la vie. J'ai condamné ma bête à toutes les privations, ma tête à toutes les épreuves, je l'ai promenée quinze ans d'université en bibliothèque, je l'ai bourrée de science à la faire éclater, — et cela tout seul, sans appui, sans secours, — personne, jusqu'à l'an dernier, n'a été bon pour moi. Entends-tu bien? personne. Et tu veux que je le sois pour les autres? Ah! les autres, buvons à eux! Buvons à ma mère, buvons à mes camarades d'école, buvons à mes compagnons d'université, buvons aux belles filles d'Allemagne :

aucune n'a voulu de moi. J'ai été repoussé de Berlin, chassé de Tubingue ! Ah ! les autres ! ce sont tous des ennemis. La société est une ménagerie de bêtes fauves. Vous les tenez en cage pour qu'elles ne vous dévorent pas ; vous les édentez, vous les énervez pour les empêcher de mordre, après quoi vous dites aux foules ébahies : Voyez ces brutes inoffensives ; voilà ce que peut la civilisation ! Ouvrez leurs cages et laissez-les vivre, vous les verrez se ruer les unes sur les autres pour s'arracher des lambeaux de chair ! Gare aux faibles ! ils seront mangés par les forts ; honte aux forts ! ils seront mangés par les faibles : le mouton par l'homme et l'homme par la puce ; voilà le règne animal. Eh bien ! on a voulu me manger et je me suis défendu ; maintenant j'ai bec et ongles et j'ai faim, je mange ! »

« Je ne suis pas bien sûr de t'avoir exactement répété toutes ses paroles, j'en ai du moins reproduit le sens et l'accent. Je t'assure qu'en ce moment-là Hans était beau, d'une beauté violente et féroce ; j'ai compris cette rage d'anéantissement que les barbares portent aujourd'hui dans la philosophie, ne pouvant plus l'assouvir dans les invasions. Cela s'appelle ici (le nom est encore tout neuf) le nihilisme. Après cette explosion, Hans rentra dans son calme et poursuivit posément :

« Maintenant, venons à notre affaire. Si je veux Lenchen, c'est ta faute ; c'est toi qui me l'as montrée au bal de Heidelberg. Jusque-là, bien que je l'eusse

déjà vue, je ne l'avais pas remarquée; je l'ai trouvée plus belle que toutes celles qui m'avaient repoussé. Celle-ci, pensai-je aussitôt, me vengera des autres. Depuis lors, j'ai fait tout ce qu'il fallait pour l'obtenir. Tu as pris les devants comme un lièvre, je t'ai laissé courir et j'ai suivi tout bonnement mon petit chemin de tortue. Tu t'es adressé à la fille, je me suis adressé à la mère; chacun de son côté, chacun pour soi. Mais tu n'as eu qu'à montrer tes yeux bistres et à dire des fadaises; moi, j'ai dû sacrifier mon indépendance, accepter la protection d'un prince royal. Bien plus, ton oncle est mort à point; te voilà riche, et je reste pauvre, Est-ce donc à moi de te ménager? Tu as cent cinquante mille thalers au soleil et tu veux que je te rende des pièces? Mon cher docteur, nous jouons encore une partie d'échecs, et cette fois tu as l'avantage, mais si tu fais une sottise, j'en profiterai. Je ne te permettrai pas de reprendre un coup ni d'aller à dame. J'userai de tous mes moyens, du plus dangereux, la patience. Joue brillant, je jouerai serré. Tu es averti. — Mais Lenchen? dis-je. — Elle ne m'aime pas, c'est convenu: aussi n'est-ce pas pour bien-aimée que je la veux, je l'aurai pour femme. — Tu ne l'auras pas! — Tu te fâches? Peine perdue: un professeur ne se bat plus, c'était bon entre étudiants. — Écoute, Hans, je te parle avec le plus grand sérieux. Si tu l'emportes... — Eh bien? — Je te tue. — Ne parle donc pas de tuer, c'est un art que je sais mieux

que toi; j'ai appris la médecine et la chirurgie... »

« Ce mot, qui lui parut drôle, provoqua de sa part un long ricanement. Sur quoi il but encore une canette ou deux et se leva en titubant; je dus le reconduire jusqu'à sa porte. Chemin faisant, je ne sais pourquoi, il s'évertuait à chanter à tue-tête en français le refrain de la *Marseillaise*. Une patrouille de casques pointus voulut l'emmener au corps de garde; je dis au sous-officier que c'était un professeur, et on le laissa passer. — Conseille-moi, maintenant, que faut-il faire? »

« Votre conseil est excellent, m'écrivit Lenchen quelques jours après. Gian est en course pour préparer l'exécution; Hans, qui paraît sûr de lui et qui travaille à son cours, ne sera pas du voyage. Ma mère ne s'est pas fait tirer l'oreille; nous partons demain tous les trois en voiture pour Coblenz et nous reviendrons par le Rhin. Ce sera délicieux; c'est une idée de vous et je vous en aime. Seulement, il y a un point noir. Ma mère s'est mis une nouvelle idée en tête: elle m'a interrogée ce matin sur la religion de Gian.

« Je lui ai dit qu'il est catholique, et elle a roulé de gros yeux. Qu'est-ce que cela veut dire? Est-ce qu'elle va devenir luthérienne pour nous tracasser? Elle l'est bien de naissance et moi aussi, mais elle ne pratique plus depuis longtemps. Est-ce Hans qui l'aurait convertie, par hasard, pour les besoins de la cause? Il ne croit ni à Dieu ni au dia-

ble, mais il va au prêche avec une régularité qui me fait peur... »

Voici la dernière lettre que j'aie à citer : elle est écrite en français, en allemand et en italien par deux mains qui se disputaient la plume.

« Mon cher, nous sommes à Coblentz, au *Cheval blanc*, sur la rive droite du Rhin. Un salon commun et deux chambres à coucher, l'une à deux lits pour madame et mademoiselle, l'autre à deux lits également, mais pour monsieur tout seul. Présentement, dix heures du soir, nous venons de souper dans le jardin, au clair de lune, et nous sommes tous les trois dans le salon. Madame dort dans un fauteuil; Mademoiselle, appuyée sur mon épaule, lit ce que je t'écris; c'est indiscret, mais agréable. En lisant cette phrase, elle me quitte et va s'asseoir à l'autre bout du salon. Je me lève pour la ramener...

« — Je lui échappe et je prends la plume à sa place. Ce qui est indiscret, ce n'est pas de lire ce qu'il a écrit, c'est d'écrire ce que j'ai lu. Au fait, vous êtes notre meilleur ami, on peut bien tout vous dire. C'est gentil, n'est-ce pas, de passer à causer avec vous la première soirée où nous soyons ensemble et seuls? Je lui rends la plume.

« — Voyage charmant. Frau Pfennig était dans le coupé, nous deux dans l'intérieur avec des voisins peu gênants : un homme tout mince dont la figure paraissait avoir été aplatie par une longue suite de soufflets et une femme toute raide ayant

avalé un couteau qui lui faisait mal à la gorge. C'est tout ce que j'ai vu du paysage ; il me semble pourtant avoir aperçu deux ou trois fois le Rhin. Il faisait un temps radieux...

« — Point du tout : il n'a fait que pleuvoir de Godesberg à Andernach. Là seulement le soleil...

« — Trêve de descriptions... Pendant tout le chemin...

« — Cela ne regarde personne... A Coblenz, nous avons retrouvé ma mère qui avait dormi depuis Bonn. Nous sommes partis immédiatement pour l'Ehrenbreitstein, où le roi Dagobert...

« — ... A mis sa culotte à l'envers. Nous ne sommes pas ici pour faire de l'histoire ancienne, entendez-vous, mademoiselle ? Nous écrivons à notre ami Jean Flers, qui brûle de savoir où nous en sommes. Cet *Ehrenbreitstein* (la large pierre de l'honneur) est une forteresse. Lenchen me charge de te dire (tu aimes ces détails) qu'on paye, pour la visiter, deux silbergros et demi au deuxième commandant et cinq silbergros au sous-officier qui vous pilote : c'est le tarif. Notre sous-officier était un joli garçon, très instruit, paraît-il, et d'une conversation très agréable : Lenchen montait devant lui ; je pense qu'ils parlaient ensemble du roi Dagobert...

— ... « Et de beaucoup d'autres choses encore, s'il vous plaît : du maréchal de Boufflers, de Marceau, des fortifications, des approvisionnements qui pourraient nourrir une garnison pendant dix

années... Mais Gian prétend que cela ne vous intéresse pas...

— « N'ai-je pas raison? Je dis donc que Lenchen marchait devant avec le sous-officier qui lui plaisait fort et avec qui elle s'est promenée longtemps sur la plate-forme, pendant que le Rhin, la Moselle, le pont de bateaux ouvert pour laisser passer une flotille de voiles, la plaine largement déroulée, le soleil couchant qui tombait comme un boulet rouge, donnaient à nos yeux un régal de lumière et de couleur. Puis tout s'éteignit peu à peu... Pendant ce temps, j'avais une conversation très sérieuse avec Frau Pfennig. La voyant bien disposée, j'allai droit au but et, pour la troisième fois, je lui demandai sa fille. Elle me fit des objections théologiques et me questionna (je te demande un peu ce que ça lui fait) sur le culte des images. A quoi je répondis en patois de Hegel que c'était la fusion de l'idéalité et de la matérialité dans une idéo-matérialité supérieure; cette opinion nouvelle parut la troubler infiniment; mais elle ne se tint pas pour battue; elle voulut savoir encore ce que je pensais de la transsubstantiation. « Je n'y pense pas, lui répondis-je. — En ce cas vous n'aurez pas ma fille, » déclara-t-elle avec un geste impératif. Je fus atterré, je l'avoue; par bonheur, quand l'homme ne sait plus à quel saint se vouer, un dieu inattendu vient à son aide. J'entendis coup sur coup un roulement de tambour et une interjection du sous-officier. Qu'é-

tait-il arrivé? Nous avions laissé passer l'heure, la grosse porte venait de tourner sur ses gonds; nous étions enfermés dans la forteresse. Frau Pfennig pâlit tout à coup et trembla longuement, puis fondit en larmes. — « C'est ma faute, s'écria-t-elle, et je vois ici le doigt de Dieu. » J'étais à mille lieues de comprendre, quand elle prit ma main et celle de Lenchen et les mit l'une dans l'autre en nous disant : — « Mes pauvres enfants, j'avais juré que je ne vous marierais pas avant d'être enfermée dans une forteresse... Je vous marie donc, puisque Dieu le veut... si vous me tirez de là... » Elle parla encore longtemps, mais, Lenchen étant dans mes bras, je n'ai pas entendu la suite.

« Tu ne t'attendais pas à ce dénouement, ni moi, ni Lenchen, ni ma belle-mère. A partir de ce jour, je ne veux plus compter que sur l'imprévu. Le deuxième commandant, bon diable au fond, nous dit des choses très dures et condamna le sous-officier à quinze jours d'arrêts, après quoi il lui permit de venir souper avec nous au *Cheval blanc*, où l'on boit d'excellent vin de la Moselle... Maman se réveille et demande où nous sommes. Je lui réponds : « Dans le bleu, » et elle se rendort. »

VIII

Je ne trouvai cette dernière lettre à Heidelberg qu'à mon retour de Bonn, où j'étais allé pour surprendre les deux fiancés. Voyage accidenté, plein d'émotions tragiques. A Kœnigswinter, sur le Rhin, dernière station avant Bonn, quelques touristes montaient sur le bateau à vapeur : ils étaient coiffés de chapeaux à voile et armés de bâtons ferrés, comme s'ils venaient de gravir le mont Blanc ; ils ne descendaient pourtant que du Drachenfels, une montagne pour rire. Ils apportaient la nouvelle d'un accident arrivé le jour même : il s'agissait de deux fiancés, selon les uns, ou nouveaux mariés, selon les autres, mais plus probablement simples fiancés, parce qu'une vieille femme, mère de l'un d'eux, les accompagnait. — « Ils ont pris des ânes

et des guides, raconta l'un des touristes, et ils sont partis ce matin pour les Sept-Montagnes. Les guides ne sont pas encore revenus et ont fait dire chez eux que le jeune homme s'est tué en tombant du haut d'une roche. — Mais qu'avez-vous donc ? me demanda le voyageur, vous êtes tout pâle... Seraient-ce de vos parents ? » Alors cet inconnu, qui avait bon cœur (c'était un Autrichien), me prit à l'écart et m'offrit du vin de Hongrie ; aux questions pressantes que je lui fis il ne répondit qu'en s'évadant. On ne lui avait pas dit que le jeune homme fût Italien, que la jeune fille ou la jeune femme fût blonde. — « Rien ne prouve d'ailleurs qu'ils ne fussent pas mariés : c'est la saison des voyages de noce. En pareil cas, on peut emmener sa mère avec soi, pour ne pas la laisser seule. Je ne pense pas, mon bon monsieur, que ce soient de vos amis... »

Il m'avait un peu calmé, l'excellent être, mais la fièvre me reprit dès que j'eus débarqué à Bonn. Au *Lion jaune*, où j'allai demander Gian, on ignorait même qu'il fût absent. Comme il n'avait pas descendu sa clé, on n'était pas monté dans sa chambre, où des hardes, des livres jetés à droite et à gauche, accusaient l'impatience d'un départ précipité. A mon entrée, une souris se sauva sous une commode. Il y avait des billets de banque dans un tiroir ouvert. Sur la table de nuit, un volume, *la Chanson de Roland*, était cornée à la page où la belle Aude, apprenant la mort du paladin, tombe sans vie aux

pieds de Charlemagne. C'était la dernière lecture, éclairée par une bougie qui avait brûlé jusqu'au fond du chandelier.

Je sortis de là tout effaré, un fiacre me posa devant la porte de Lenchen, mais j'eus beau heurter, sonner, la maison était sourde; seuls, les volets fermés m'apprirent quelque chose; les deux voyageuses n'étaient pas encore rentrées au logis. Où étaient-elles? Sans doute sur le lieu de l'accident, près du mort. En ce moment même, elles l'habillaient peut-être pour le grand voyage d'où on ne revient pas. Je rentrai dans la ville par une pluie battante; de rares passants allaient et venaient sous des parapluies et ne s'inquiétaient que de la crotte et de l'eau; des étudiants chantaient, sortant d'une brasserie; un Beethoven en bronze, perché sur un piédestal et vêtu d'un manteau classique, ne se doutait pas de mon angoisse et me disait : « Regarde-moi ! » Dieu ! qu'une ville étrangère est dure, quand le cœur souffre ! comme on s'y sent amèrement seul ! Le hasard me menait où il voulait ; je ne laissais aller, comme à la dérive, ne sachant où m'enquérir, interrogeant les affiches, les enseignes, débété par cette fatigue d'esprit que nous donnent l'inquiétude et le désappointement. J'arrivai ainsi devant une vieille femme qui vendait des fruits :
— Ne seriez-vous pas la Commère ? — Et vous l'ami du compère Gian ? — Comment le savez-vous ? — Il m'a montré votre portrait, qu'il a fait lui-même. »

Quelqu'un me connaissait donc un peu parmi cette population indifférente. Il suffit d'un mot pareil pour vous remettre d'aplomb. Je pensai aussitôt que l'accident pouvait être arrivé à un autre, que les deux amoureux, par ce temps atroce, avaient dû se mettre à l'abri quelque part, dans un endroit charmant, au bord de la Moselle ou du Rhin, et qu'au moment où je frissonnais pour eux, ils échangeaient peut-être des roses. La Commère cependant raviva toutes mes appréhensions. — « Quelque chose a dû arriver, me dit-elle. Il y a quatre ou cinq heures, un paysan qui ressemble à un guide des Sept-Montagnes a passé en courant devant moi, se dirigeant vers la maison de Frau Pfennig, où le professeur Schloukre était resté seul. Un moment après, il a repassé avec le professeur qui avait le sac au dos et le bâton en main : tous les deux marchaient très vite. Je leur ai crié : « Bon voyage ! » ils ne m'ont rien répondu. »

Je voulus aussitôt, trop tard, courir à Kœnigswinter ; le dernier bateau était parti depuis longtemps. Je n'y pus arriver que le lendemain ; la nouvelle était vraie. C'étaient bien un jeune homme très brun, une jeune fille très blonde, une vieille femme à la tête de chouette, qui, la veille, avaient fait l'ascension du Drachenfels. Le jeune homme ne donnait plus signe de vie, les deux femmes étaient près de lui dans le hameau de X., sur la montagne. Un professeur, venu de Bonn, avait constaté le

décès, la bière était déjà partie. Je courus au village, où Frau Pfennig me raconta, dans sa langue, ce qui s'était passé. Voici son récit, drôle si l'on veut, mais je n'eus pas le cœur d'en rire.

— « Nous sommes venus sur le Rhin en première classe : tous gens comme il faut autour de nous. Ils étaient fiancés, les deux jeunes, et si heureux ! A bord, nous avons mangé des cerises. Bien malgré moi, — mais on n'écoute plus les vieilles femmes, — ils ont voulu descendre à Kœnigswinter, où nous avons pris trois ânes et deux guides. Je n'étais jamais montée sur ces bêtes-là ; j'ai eu, je vous jure, une belle peur. Je me cramponnais des deux mains à la selle ; il fallait, de plus, tenir la bride et mon parasol. Drôle de plaisir ! mais les vieux doivent se sacrifier pour les jeunes. Ils m'ont fait visiter les Sept-Montagnes ; je ne sais pourquoi on dit les Sept-Montagnes, il y en a plus de sept. Je suais sang et eau, je criais comme une possédée... et ils riaient ! Enfin, nous trouvons un haut, haut rocher au bord du chemin ; au-dessus, une touffe de fleurs bleues. — « Les belles fleurs ! » dit Lenchen. Et voilà mon étourneau de docteur qui saute à bas de son âne et grimpe, je ne sais comment, sur la roche où une chèvre aurait eu peur. Il arrive en haut : Victoire ! Il agite les fleurs en l'air : Triomphe ! Lenchen était pâle comme une morte ; moi, plus effrayée qu'elle et n'osant regarder en haut. Tout à coup, un grand cri : le pied venait de lui manquer, il

tombait dans le vide. Quand je rouvris les yeux, j'étais couché à terre, la tête en sang; Lenchen était couchée sur lui et déchirant son mouchoir, son voile, sa belle pèlerine d'été en mousseline, hélas ! pour bander la plaie. Les guides étaient allés chercher de l'eau, les ânes broutaient l'herbe, même le maître. Figurez-vous ma situation. Le docteur ne dit qu'un mot : « Ce n'est rien. » Puis il ferma les yeux et les a plus rouverts. Les guides, qui étaient revenus avec de l'eau, prirent le corps et le portèrent chez nous sommes. Pas de médecin dans ce village, il fallut en chercher un à Kœnigswinter et même plus loin; le professeur, appelé par un exprès, arriva de Bonn; il n'a pu dire qu'une parole : « C'est fini ! » Ah ! pauvre Lenchen ! (Ici un flot de larmes.) Elle n'a pas voulu quitter le mort, elle tenait de sa main la main crispée qui serrait encore les fleurs bleues; enfin elle fit tant, que cette main se détacha. — « Ah ! s'écria-t-elle avec un cri de joie, tu es en vie ! les donnes enfin; tu n'es pas mort. » Depuis lors, c'est son idée fixe. Tout le monde pleurait, même les pauvres paysans, des bûcherons, à qui appartient cette mesure, mais Lenchen nous disait tranquillement : « Pourquoi pleurez-vous ? Il n'est pas mort. » Elle a passé la nuit entière à son chevet sans fermer l'œil, la pauvre fille ! Moi, couchée sur un lit, toute habillée, je lui tenais compagnie; je me réveillais sursaut et je l'entendis causer à voix haute, de sorte que j'eus grand'peur, pensant que le pauvre garçon ét

ressuscité. Non que la chose m'eût affligée, loin de là; je l'aimais bien, croyez-moi, mais vous savez, ce qui est contre nature!... C'était Lenchen qui parlait au mort et lui racontait l'histoire du Rolandseck, où nous venions de passer. Il y avait là, paraît-il, une jeune fille nommée Hildegonde qui aimait le paladin Roland. On vint dire à Hildegonde que Roland n'était plus, et elle eut la folie de le croire. — « On m'en dit autant de toi, mais je ne le crois pas, murmurait Lenchen. Je ne ferai pas comme Hildegonde, qui alla s'enfermer dans un couvent et qui prononça des vœux éternels; quand Roland revint et qu'il apprit ce grand malheur, il jeta ses armes dans le Rhin et se fit moine. Il fonda l'ermitage de Rolandseck, d'où il pouvait regarder à toute heure le couvent de Frauenwerth, où était sa bien-aimée. Un jour, il vit creuser une fosse; il comprit alors qu'elle était morte et rendit l'âme, les yeux fixés sur le couvent. » Cela dit, Lenchen répéta le même conte en vers; seulement, dans la poésie, au lieu de Roland, il y avait le chevalier de Toggenburg. Elle veillait ainsi le mort et lui racontait des histoires pour lui faire passer le temps, se figurant qu'il pouvait l'entendre. Jusqu'alors, sa folie était douce et nous étonnait sans trop nous inquiéter. Mais, ce matin, quand on voulut le mettre dans la bière, elle s'y opposa de toute sa force, en poussant des gémissements qui faisaient pitié; pour la calmer, on lui donna quelque chose à boire; à présent elle

dort profondément. Pendant son sommeil, un fossoyeur a emporté le corps ; le professeur Schlouken n'a pas voulu le quitter, car il tenait expressément lui rendre les derniers devoirs et à jeter sur le cercueil, de sa propre main, en lui disant adieu, une pelletée de terre. Enfin ! ajouta-t-elle avec un profond soupir, à quelque chose malheur est bon. Je n'aimais pas beaucoup ce mariage ; le pauvre docteur était égaré dans les erreurs papistes, et sans être bigote, je tiens à la religion où je suis née. On était entendu que les enfants seraient protestants ; mais vous savez que, en cachette, les curés enlèvent les nouveau-nés pour les baptiser ; souvent même ils les volent à leurs père et mère pour les enfermer dans des couvents. Dieu sait les horreurs qui se commettent ! Ça ne fait rien, c'est bien jeune pour mourir. »

Et elle se remit à pleurer. Pendant ce récit (nous étions en plein air, devant la maison des bûcherons) j'étais obsédé par une idée cruelle ; j'avais dans ma poche le testament de Gian ; je le lui rapportais pensant que son mariage le rendrait inutile. Dans ce testament, il léguait toute sa fortune à Lenchen qui avait dit : « Lui vivant, je ne serai qu'à lui. Oui, mais lui mort?... Elle était dégagée de sa promesse, et qui sait si le temps, l'ennui, l'autorité maternelle, le besoin même de se dévouer ne l'aurait pas jetée un jour ou l'autre dans une nouvelle affection ? Je vis alors l'amie de Gian et le bien d'

Gian dans les mains de Hans. Voilà, pensai-je avec horreur, le dénouement de cette longue intrigue.

Tout à coup, de la maison, sortit un cri déchirant. Lenchen parut devant la porte.

« Gian ! dit-elle à sa mère, où est-il ? Au cimetière, n'est-ce pas ? Allons ! vite... vite... »

Et, prenant ma main, elle m'entraîna. Chemin faisant, elle parlait avec une volubilité haletante :

« Vous êtes venu, merci, je vous attendais. Ils ne croient folle, ou plutôt non, ils savent que je ne le suis pas, ils mentent. J'ai le visage défait, parce qu'ils m'ont tourmentée ; j'ai dormi malgré moi, dans la fièvre ; je suis sûre qu'ils m'ont donné de l'opium. Gian n'est pas mort ; s'il l'était, moi aussi je serais morte. Je ne l'ai point quitté jusqu'à ce matin. Je le connais mieux que personne il n'a pas perdu beaucoup de sang, c'est une syncope qui dure ; j'en sais qui ont duré plus longtemps ; Hans me l'a dit cent fois : il y a bien des vivants qu'on enterre. Lui et le médecin répétaient : « C'est fini. » Qu'est-ce qu'ils en savent ? Ils disaient : « Le cœur ne bat plus, » et ils écoutaient avec leur stéthoscope ; moi, je l'ai senti battre sous ma main. Lady Russell est restée huit jours couchée sur un lit de parade, sans mouvement, tout le monde la pleurait ; le huitième jour, elle s'est réveillée au bruit des cloches. Un archevêque de Cologne revint à lui sur le tombeau de saint Sulpice après quinze jours d'immersion dans le Rhin. A Cologne encore, la femme d'un consul avait été

enterrée avec une bague de prix ; un fossoyeur, pendant la nuit, ouvrit le tombeau pour voler la bague ; il fut bien surpris quand il se sentit serrer la main et que la vivante encore dans son suaire et s'attachant à lui, sortit du cercueil. Chez nous, dans le Wurtemberg, en temps de peste (tout le monde sait cette histoire), une jeune fille, Ève Megers, déjà cousue dans un linceul et couchée de minuit à midi dans un lieu froid, sur de la paille, remua tout à coup ; sa tante crut que c'était un esprit et voulut la battre, et l'aurait tuée, si on ne lui eût arraché le bâton des mains. Alors, cette vieille repoussa la pestiférée sur la paille, et, transie de peur, alla s'enfermer dans son poêle. Douze heures après, Ève Megers, qui était restée où on l'avait mise, comme en extase, revint tout à fait à la vie, elle put se marier avec un layetier, Etienne Sicharding, et survécut à son mari. Chez nous encore, un certain Hans Teurtel, qu'on avait déjà mis dans une bière, se sentit renaître je ne sais combien d'heures après avoir perdu tout sentiment. Il se mit sur son séant et dit à l'enterreur qui allait fermer le coffre : — — « Mon ami, prie M. le pasteur de ne pas m'en vouloir si j'ai pris la liberté de ressusciter. » Je rappelai tous ces faits à Hans, qui m'en avait appris plusieurs ; lui et le médecin se détournaient pour cacher un sourire. Comprenez-vous mon angoisse et cette lutte en face de ce vivant qui nous entendait sans doute, et qu'ils ont tué?... »

Elle avait raison, elle n'était pas folle. Voici ce qui était arrivé. Au moment de sa chute, le pauvre Gian s'était senti emporté dans un tumulte de vent, de foudre, roulé dans une trombe chargée d'éclairs. La vie lui échappait; il s'y cramponna de toute sa force et, bientôt exténué, s'évanouit dans un rêve plein de sensations vagues, douces, qui le berçaient. Vint après un sommeil lourd, la vie disparut, la face avait pris la lividité, la sérénité du cadavre. Tout à coup, réveillé, comme enlevé dans une apothéose, il éprouva en un moment toutes les voluptés de la résurrection; ses idées lui revenaient plus nettes que jamais, plus vives; le parfum des fleurs bleues qu'il avait cueillies l'enivrait; la main de Lenchen était sur la sienne; il entendait le moindre mot chuchoté à vingt pas de lui; la voix de son amie retentissait comme une fanfare d'archanges; enfin, bien qu'il ne pût ni remuer le corps, ni pousser un cri, ni entr'ouvrir les yeux, paralysé comme un somnambule en catalepsie, il voyait. Deux yeux bleus caressaient les siens à travers les paupières closes. Frau Pfennig allait et venait, très affairée, poussant des soupirs, quelquefois même des sanglots, mais s'inquiétant aussi de dîner, car enfin il faut qu'on mange tout de même. Elle sortit plusieurs fois, trouva au jardin une salade à cueillir, un peu plus loin un poulailler avec une poule et des œufs, plus loin encore un moulin et de la farine; elle venait triomphalement annoncer chaque trouvaille, puis,

revoyant le corps, se remettait à pleurer. Survint le docteur, puis Hans : ils reconnurent l'un et l'autre tous les signes de la mort ; ils tourmentèrent le patient de mille façons, lui brûlant le bras pour constater l'absence d'auréole inflammatoire, lui ouvrant la paupière non sans effort pour voir si la pupille dilatée se contractait. A chaque opération, Lenchen se reprenait à gémir. « Calmez-vous, disait Hans, ça ne lui fait pas de mal. — Ça m'en fait bien, à moi, » criait-elle. Et Gian assistait à ces débats, entendait tout sans pouvoir intervenir, immobile, inerte, mais endolori ; pétrifié, mais comme les pétrifiés de l'enfer qui sentent et qui souffrent. Hans ramena la couverture sur la face de Gian en murmurant avec philosophie : « Encore un malheureux de moins ! » Lenchen ne répondit rien, endormie déjà par le chloral. Vint le curé, qui récita des prières en latin ; les bûcherons qui habitaient la mesure avaient bon cœur et répétaient souvent : « Pauvre jeune homme ! » Mais ils pressaient un peu les choses : c'est toujours triste et pas très sain de garder longtemps les morts. Le fossoyeur consentit à emporter le corps chez lui, en attendant le délai exigé pour l'enterrement ; Hans le suivit avec une gibecière qui cliquetait ; c'était sa trousse. Gian se sentit soulevé, balancé ; une vive impression de froid l'avertit qu'il était en plein air ; enfin, après un trajet qui lui parut long, on le descendit dans une cave et on le coucha sur une table. Il ne pouvait plus

voir, mais le tact et l'ouïe, fortement excités, vivaient. « Vous n'en direz rien, pour l'amour de Dieu, » chuchota la voix du fossoyeur. La voix de Hans répondit : « J'y risque plus que toi, imbécile ! » Puis le bruit d'un instrument qu'on aiguïsait, la chaleur d'un corps qui se penchait sur lui, l'odeur de Hans... Gian se souvint alors d'une horrible exclamation poussée plus de vingt fois devant lui : « Oh ! disséquer un vivant, quelle fête ! » Cette menace suprême et l'horrible douleur d'une première incision décuplèrent ses forces : il ouvrit largement les yeux... Hans recula terrifié, puis revint, se pencha encore, avança plusieurs fois et retira son arme ; son visage tourmenté exprima coup sur coup la convoitise, la compassion, l'audace, la frayeur, la férocité, le remords...

Pendant ce temps, Lenchen et moi nous arrivâmes à un cimetière assez éloigné du village et relégué dans un lieu désert. La porte, bien que barricadée en dedans, céda au premier choc ; un fossoyeur était en train de creuser une fosse. — En nous voyant venir droit à lui, cet homme se troubla, tomba stupidement à genoux, offrit de restituer le thaler que Hans lui avait donné... pour quoi faire ? Lenchen, frémissante, abrégea l'explication. « Où est-il ? qu'on nous mène où il est ! » criait-elle. Le fossoyeur nous conduisit dans sa maison et nous ouvrit la porte de la cave, puis s'enfuit effaré, comme Judas, mais ne se pendit point et ne rendit pas l'argent.

Quand elle vit Hans penché sur le corps, elle se jeta entre eux, et, prenant dans ses mains la tête de Gian qu'elle couvrit de baisers et de larmes, elle murmura tendrement : « Je savais bien que tu n'étais pas mort !

— Vous aviez raison, dit Hans avec une parfaite tranquillité. Moi-même, avant l'inhumation, j'ai eu quelques doutes. La science peut se tromper ; j'ai fait déposer ici notre ami pour le soumettre à un nouvel examen. Une légère incision lui a rendu la vie... »

Gian, encore muet, ne put contredire une explication si plausible. Lenchen et moi, — moi-même ! — nous serrâmes avec effusion les mains du bon Hans, à qui cet acte d'humanité et cette preuve de sagacité firent le plus grand honneur. Le malade ne guérit que lentement, malgré la fraîche vigueur de sa vingt-troisième année. Quand il fut en état de rétablir les faits en me racontant les sensations, les émotions que j'ai tâché de rendre, il n'en voulait déjà plus au bon Hans, qui d'ailleurs était parti pour l'université de X...

« Et puis, me dit l'Italien, on peut être meurtrier sans être criminel. On l'est par point d'honneur quand on se bat en duel ou à la guerre ; on l'est par justice quand on condamne les assassins ; on l'est par devoir quand on les exécute ; on l'est parfois par compassion quand on administre trop de chloroforme aux agonisants. Pourquoi ne le serait-on pas

par amour de la science ? Hans est peut-être du bois dont on fait les héros. Et puis j'aime Lenchen, et Lenchen m'aime... »

Si bien que Hans est devenu professeur ordinaire, réel conseiller privé, membre du Reichstag, officier de la Légion d'honneur (il a collaboré à l'*Histoire de César*) et, grâce à Gian, commandeur de la Couronne d'Italie. Il aspire aux fonctions de grand-chancelier après la mort du titulaire actuel ; à cet effet, il est un des chefs inavoués de la campagne antisémitique. Mais voici le châtiment : il a épousé la Chouette, âgée aujourd'hui de quatre-vingt-deux ans, car elle n'est pas morte. Quant à Gian, il vit avec Lenchen en Basilicate, dans une villa somptueuse où ils ne font absolument rien, aussi n'ont-ils pas un seul cheveu blanc ; leur unique chagrin, c'est que leurs quatre fils soient blonds et que leurs trois filles soient brunes. Ils voudraient le contraire, mais on ne peut tout avoir. Moi, je me porte bien ; mes rapports avec Gian ont subi bien des vicissitudes. En 1859, pendant la campagne d'Italie, j'étais son dieu ; après Mentana, je suis tombé dans le cercle des traîtres ; en 1870, il était pour la Prusse. Mais, après nos malheurs, il est venu se battre pour nous avec Garibaldi. Présentement nous sommes brouillés à mort à cause de la Tunisie. Mais je pense que cela pourra s'arranger.

LE DOSSIER

DE RAIMBAUD

Ma tante Olympe vient de mourir en me léguant tous ses papiers. Ah! la brave femme! Elle ne savait pas distinguer son bras gauche du droit, mais elle avait plus de cœur dans son petit doigt que vingt philanthropes de profession n'en mettront jamais dans leurs œuvres complètes. Sa vie entière était aux autres; elle aimait son prochain plus qu'elle-même. Aussi m'a-t-elle laissé fort peu d'argent, ce dont je ne me plains pas (j'en attendais moins encore), et une quantité d'histoires qui ont rectifié mes opinions sur le cœur humain. A Saint-Rufil, où elle s'était reléguée à la mort de son mari, elle connaissait tout le monde, savait les mariages, les naissances, les enterrements, les amours, les bisbilles, et intervenait volontiers dans les affaires du

tiers et du quart; elle les brouillait quelquefois, mais sans penser à mal, et toujours dans l'intention d'être utile. Son plus grand défaut était de se lier trop vite; elle jugeait les gens à l'habit et à la mine, ce qui est un moyen presque infailible de se tromper, et croyait aveuglément tout ce qu'on lui disait, surtout quand c'était des mensonges : il lui arriva plus d'une fois à Paris, du vivant de mon oncle, d'amener chez elle un grand seigneur étranger qu'elle avait rencontré dans un omnibus. Mon oncle ne lui ressemblait en rien, se fâchait tout rouge, et ils formaient, elle et lui, le ménage le plus tumultueux que leur portière, âgée de soixante ans et née dans sa loge, eût jamais ouï dans la maison. Par bonheur tout mariage est dissous par la mort d'un des deux conjoints : ce sont les termes exprès du Code; mon oncle se brûla la cervelle, et ma tante Olympe le pleura sincèrement. « Je ne lui ai pas connu un seul défaut, » disait-elle. Depuis lors, sa principale occupation fut de marier toutes les personnes nubiles qu'elle connaissait ou qu'elle ne connaissait pas. Quoique retirée à Saint-Rufil, pays de son père, elle était restée en relations avec des amis de Paris, et trouvait moyen d'écrire dix lettres par jour, de faire vingt visites, d'offrir des goûters où se rencontraient par hasard les jeunes gens et les jeunes filles, les veufs et les veuves de la ville et des environs. « Mariez-vous, » leur disait-elle.

De temps à autre, elle montait dans un wagon, où

elle faisait de nouvelles connaissances, et venait passer quinze jours à Paris. Elle les passait à l'auberge, parce que mon père s'était brouillé avec elle : il était impatienté outre mesure par les petits défauts de sa belle-sœur, dont les grandes qualités ne lui servaient de rien. J'allais donc la voir à l'auberge, et elle me répétait toujours :

— « Marie-toi, Raimbaud : c'était le vœu de ta pauvre mère. »

A son dernier voyage elle m'avait dit :

— « Marie-toi, Raimbaud. Écoute ceci : j'ai une filleule, Olympe Valpers, qui est faite exprès pour toi : jolie, bien élevée, très riche ; sa fortune lui appartient ; elle a perdu son père ; sa mère, sur mon conseil, s'était remariée. Charmant ménage qui m'aurait dû son bonheur, si la pauvre femme, à la suite d'une couche, — l'enfant est mort — n'avait pas attrapé une fièvre puerpérale qui l'a rendue folle et qui l'a tuée. Voilà donc ma pauvre Olympe toute seule avec son beau-père, qui se remariera, je l'y pousse de toute ma force : épouse-la, Raimbaud, pour elle et pour toi.

— Ma bonne tante, avais-je répondu, je t'en supplie, ne me parle plus jamais de ta filleule ! Ce nom d'Olympe me plaît infiniment ; mais je n'admets pas qu'il soit porté par une autre que par toi...

— Elle se nomme aussi...

— Peu m'importe. J'ai vingt-trois ans, je suis licencié en droit, j'aspire à être un jour président

de la République; je ne me marierai que six mois après mon avènement. D'ici là, j'ai ma carrière à suivre : la plus belle Olympe du monde ne ferait qu'm'arrêter. Et puis, sérieusement, sais-tu ce qui m'a le plus frappé dans ton récit? C'est la fièvre puerpérale, la folie et la mort : je ne veux rien de ça dans ma famille. D'ailleurs, le mariage, en soi, me déplaît. A mon âge, on ne peut épouser qu'une jeune fille, et j'ai les jeunes filles en horreur. Il y a les anciennes, à la vieille mode, celles qui sont élevées au couvent; elles en sortent bêtes comme Agnès, et trompent leurs maris dès qu'elles ont rencontré un Horace. Il en est d'autres, celles que l'Empire a créées : elles changeraient de fiancé pour avoir un volant de plus à leur jupon. Puis elles n'épousent volontiers qu'un vieux pour passer avec lui, non toute leur vie, mais toute la sienne. J'ai entendu ce mot au théâtre et j'ai vu de très jeunes filles qui en riaient. Offrez-leur votre jeunesse et une épaulette de sous-lieutenant, elles vous renvoient à la génération suivante. Revenez cinquante ans après et demandez la petite-fille de celle qui vous avait refusé; vous n'avez plus une seule dent, mais vous commandez une division, en temps de paix une brigade : la petite-fille se jette dans vos bras. Fi! c'est révoltant.

-- Mais, mon pauvre Raimbaud, où as-tu vu de pareilles mœurs?

— A ma porte. Il y a une troisième classe de jeunes personnes produites par les temps nouveaux.

Celles-ci vont aux cours, lisent Darwin et Schopenhauer ; elles mûrissent au printemps avant de fleurir. J'aimerais mieux épouser la Bibliothèque nationale. Non, ma bonne tante : je suis né garçon, et je mourrai garçon : c'est écrit.

— Mais Olympe...

— Ne me parle plus d'Olympe, ou, vois-tu... je ne t'écirai jamais de ma vie. »

Pauvre tante ! Je la prenais par son côté faible. Je savais que pour elle la plus belle heure du jour était celle où elle recevait son courrier.

— « Soit, me dit-elle avec un air de mélancolie et de résignation : Olympe sera donc pour Stonardini.

— Qu'est-ce que c'est que Stonardini ?

— C'est un ami à moi que j'ai rencontré l'autre jour en chemin de fer, il a une pétulance méridionale, le ton cavalier, des familiarités de gentilhomme : il appartient à une vieille famille du Languedoc ; un de ses aïeux fut troubadour et épousa la reine de Samarcande. Stonardini est un nom de théâtre : ce pauvre garçon a dû le prendre pour suivre sa vocation sans affliger son vieux père qui l'a pourtant chassé de chez lui. Préjugé de race : il y a encore des grands seigneurs qui ne veulent pas que leurs fils chantent à l'Opéra. Enfin mon ténor a tenu bon et va débiter à Dieppe...

— Je parie que tu lui as prêté de l'argent...

— Il viendra me le rendre cet été à Saint-Rufil. »

C'est deux ans après que je fis mon tour de Suisse,

et, pour amuser ma bonne tante Olympe, je profitai des loisirs du voyage pour lui écrire longuement tout ce qui m'arrivait. En retour, elle fit tout ce qu'elle put pour m'obliger et ne me parla plus de sa filleule. On peut dire qu'elle est morte sous les armes : elle venait de faire un mariage entre une catholique et un protestant, et avait obtenu les dispenses du pape ; mais l'évêque ne permit pas, vu l'hérésie du marié, que la cérémonie eût lieu dans l'église, et le curé, quoique tolérant, dut obéir. La bénédiction fut donc reléguée dans la sacristie, qui était humide, et il faisait chaud dehors ; le marié en fut quitte pour une courbature, et la mariée pour un rhume de cerveau ; mais ma tante, qui avait passé soixante ans, y prit une bonne fluxion de poitrine ; le médecin qu'elle consulta, pour se venger peut-être (elle l'avait marié avec une musicienne), lui prescrivit des remèdes dont elle mourut.

Je suis maintenant à Saint-Rufil, au milieu des papiers qu'elle m'a légués : il y a peut-être cent mille lettres (elle les gardait toutes) classées soigneusement, en liasses étiquetées ; l'histoire d'une centaine de mariages est là, devant moi, sous mes yeux, sous ma main. Ah ! si je voulais, que d'indiscrétions je pourrais commettre ! Mais il faut résister à la tentation ; je ne mets à part que les papiers qui me concernent : je trie, je coupe, j'allège ces manuscrits, mais je n'y change rien, sauf les noms de personnes ; je garde les noms de lieux qui ne craignent pas

d'être compromis. Ceci est le dossier de Raimbaud. Je le publie d'autant plus volontiers qu'on a fait de mon histoire un vaudeville. L'auteur, qui ne la savait pas ou la savait mal, et qui est un maladroit, l'a gâtée. Il m'y a donné un bien vilain rôle. Je plaide pour moi pièces en main, c'est mon droit; je dis plus, c'est mon devoir.

I.

Champel, 15 juin 187...

Ma chère tante, je vois d'ici ta surprise. Qu'est-ce que Champel et qu'y suis-je venu faire? Apprends d'abord qu'hier matin, je ne songeais pas encore à quitter Paris. J'y étais retenu par mon inoccupation; n'ayant absolument rien à faire, j'attends toujours un procès jusqu'aux vacances; j'y mets une conscience récompensée jusqu'ici par un insuccès dont je ne suis pas assez mortifié. Depuis deux ans, je n'ai point fait un pas vers la présidence de la République. Les clients que j'attends en vain n'ont pas l'air de se douter de ce qu'ils perdent. Entre nous, je crois que c'est la faute de mon père, qui a eu la malheureuse idée de naître avant moi. S'il n'avait pas gagné tant d'écus, j'en aurais besoin, et je cesserais d'être un avocat sans causes. Hier donc, j'étais

à mon étude, où je n'ai rien à étudier, et je fumais des cigarettes, quand ta jolie petite lettre est venue m'agiter désagréablement. Tu m'y annonces que le ténor Stonardini t'a payé l'argent qu'il te devait, ce qui m'a fort étonné, je te l'avoue; j'ajouterai même qu'il ne s'est rien passé de plus étonnant à Paris pendant tout l'hiver. Mais tu m'annonces encore que Stonardini va venir dans la capitale du monde et, tout en me jurant que tu n'as jamais prononcé mon nom devant lui, tu insinues que, si je voulais bien lui donner un coup d'épaule, je te ferais le plus grand plaisir. Cet alinéa de ta lettre m'a un peu guéri de l'étonnement que m'avait causé l'autre : j'ai pensé, peut-être à tort, que si le chanteur t'a rendu tes cent francs, c'était peut-être pour m'en demander mille que je ne lui refuserais pas, je me connais. C'est alors que l'idée de voyager m'est venue. J'ai fait ma malle, et, pendant que nous dînions, j'ai dit à mon père qu'une affaire importante m'appelait à l'étranger. Un fiacre attendait à ma porte, et j'ai dit au cocher : « — A la gare! — A laquelle? — A celle que vous voudrez. » Le cocher a choisi celle de Lyon, parce que je l'avais pris à l'heure; j'y arrivai juste au moment où le train de Genève allait partir. Je sautai dans un wagon vide et j'avais sur moi de quoi fumer sans interruption pendant 625 kilomètres. J'allais bénir ma bonne étoile; quand tout à coup on crie du dehors : « Allons donc! monsieur et madame, dépêchez-vous! » La portière s'ouvre, et

vlan ! au moment où le train s'ébranle, voici monsieur et madame qui, poussés par une main invisible, tombent l'un sur l'autre à mes pieds : elle, riant d'un rire frais, lui ; maugréant d'un ton rogue. Moi furieux, sans regarder ces instrus, je baisse la glace pour jeter mon cigare.

« Papa craint l'air : il est malade », me dit une petite voix.

Papa ! c'est donc une jeune fille ! Partout des jeunes filles ! On les fait donc voyager à présent ? Pour quoi faire ? Est-ce qu'elles ont aussi une tante Olympe ramassant des ténors sur les chemins de fer..... (Tu ne lui as pas dit mon nom, au moins ? Si tu le lui as dit, je ne t'écris plus.)

Bref, je baissai la glace, en fermant les yeux pour ne pas voir la jeune fille aux dernières lueurs du crépuscule ; je me dis mentalement, pour m'endormir, le récit de Théràmène ; ce narcotique manque rarement son effet. Je vais ordinairement jusqu'à l'endroit où tout le monde cherche un asile au temple voisin, mais je ne m'endormis cette fois, tant j'étais agité, qu'au moment où l'intrépide Hippolyte s'embarrasse dans les rênes. Je fus réveillé en sursaut par un grand juron poussé à la portière, et, sautant sur mes pieds, non sans me cogner à la couverture du wagon, je m'écriai : « Qu'est-ce qu'il y a ? » J'avais mal entendu ; c'étaient des employés d'une gare qui annonçaient que nous étions à Bourg.

Le jour était déjà levé, mes compagnons de route

dormaient : lui très, pâle, le visage fatigué, mais jeune encore : pas un cheveu blanc, même aux tempes, une barbe rousse, fine et mince, rappelant certains portraits du temps du roi Henri ; elle, très brune, avec des cheveux noirs bien plantés, une belle couleur de force et de vie, les narines bien ouvertes, les lèvres bien rouges et relevées aux coins par un sourire calme et gai. Tu sais que je m'y connais, je suis physionomiste ; il eût fallu d'ailleurs être aveugle pour ne pas voir que cette jeune personne ne pouvait être la fille de cet homme à peine mûr. Ils étaient trop différents de couleur et d'âge pour qu'il fût possible de dire : celui-ci est le père de celle-là. Le mot de « papa » que j'avais entendu à la gare de Paris n'offrait pas une indication suffisante : que de femmes disent papa à leur mari, quand le mari a passé trente ans. D'ailleurs, tu sais ma théorie : les filles ont une fadeur qui les dénonce au premier regard : celle-ci ne pouvait être qu'une femme. Une de ses mains dégantée, longue, fluette, aux ongles longs et roses, ornée d'un petit anneau qui devait être une alliance, accusait, dans son abandon plein de nonchaloir et de coquetterie, je ne sais quelle habitude de charmer. Ne ris pas, cette phrase est le résultat d'une longue méditation. Une enfant dort bêtement, à poings fermés, sans l'art et le souci d'être belle. Je baissai la glace et j'allumai une cigarette en me penchant dehors, pour épargner ces narines roses qui ne devaient pas goûter l'odeur du tabac. Tout à coup,

l'homme pâle, que l'exclamation de Bourg n'avait pas réveillé, poussa un brrr ! qui me donna le frisson ; je rentrai aussitôt dans la boîte et je relevai la glace.

— « On gèle ici » grommela-t-il en tremblant le grelot.

Je me tapis dans mon coin et je fermai les yeux comme un écolier pris en faute. La jeune femme se réveilla, paraît-il, au claque-dents de l'homme frieux, car j'entendis sa claire et douce voix lui demander d'un ton qui était une caresse :

« Eh bien ! papa, avez-vous bien dormi ? »

— Avez-vous pu dormir, vous ? » gronda la voix rauque.

Évidemment c'était un mari qui parlait. Un père ne dit pas *vous* à sa fille et lui parle avec plus de douceur. D'ailleurs, si ce n'était pas un mari, que pouvait-ce être ? Pas un amant, à coup sûr. Fi donc ! Ce n'est pas moi qu'on peut tromper là-dessus. Henriette (elle se nomme Henriette) est une honnête femme. Serait-ce quelque parent : un oncle, un tuteur, un frère aîné ? Ma foi non : il y a dans les rapports entre parents quelque chose de moins intime et de plus cordial. Un mari seul peut être à ce point désagréable.

« Il fait un froid de loup dans cet affreux pays, poursuivit ce voyageur en fronçant le nez. Ça ne m'étonne pas : partout des montagnes, et des montagnes suisses. (C'étaient les derniers contre-forts du Jura, dans le département de l'Ain.) Jolie nature !

Des gros murs qui font de l'ombre et de l'hiver même en juin : pas d'horizon, un ciel crû, des arbres épais, en fer-blanc, pas d'air dans les feuilles. Ah ! ma pauvre Henriette, sommes-nous condamnés à contempler ça pendant trois mois ! Voyez cette femme dans les champs, elle a un goître. Complet, la Suisse : des tas de pierres habitées par des goitreux. Donnez-moi votre couverture ; je n'ai pas fermé l'œil de la nuit ; je tombe de sommeil. »

Décidément, c'était un mari. Il s'étendit sur la banquette et poussa bientôt le souffle égal des maris qui dorment. Henriette regardait à la portière, de mon côté, ce spectacle évidemment nouveau pour elle : la nature à sept heures du matin. A sa surprise, à son attention soutenue, je reconnus qu'elle est du monde où on se couche tard. Comme elle s'approcha de moi, pour mieux regarder, je lui adressai la parole :

« Monsieur votre mari, » lui dis-je...

Elle sourit, je compris pourquoi ; ce sourire me félicitait d'abord de ma perspicacité, puis il réclamait de moi pour cet homme endormi un peu de sympathie et d'indulgence. J'entrai dans cette idée et je terminai ainsi ma question :

« ... Est bien souffrant, n'est-ce pas, madame ?

— Plus que vous ne croyez, » monsieur, répondit-elle sérieusement...

La glace était rompue ; nous avions devant nous quatre heures de causerie qu'il ne fut pas difficile

d'employer, grâce à la beauté du pays, au guide Joanne qui nous l'expliquait, aux demi-confidences qu'elle laissait échapper sans y prendre garde. J'appris vaguement que son mari (elle l'appelait toujours papa) souffre depuis deux ans d'une anémie produite par un gros chagrin, qu'on lui a conseillé les bains de Champel-sur-Arve, aux environs de Genève, et qu'il va s'installer pour trois mois à l'hôtel-pension Beauséjour, attendant à l'établissement d'hydrothérapie. Cette révélation donna un but à mon voyage; je ne savais trop où aller pour fuir l'affreux ténor Stonardini : si je prenais les bains de Champel-sur-Arve? Je dois être, moi aussi, quelque peu anémique, par suite d'excès de travail intellectuel : ce sont mes clients qui m'ont mis en cet état. J'annonçai donc à Henriette que j'allais, comme son mari, dans le pays de Guillaume Tell pour y faire une cure d'eau froide. Cette nouvelle parut la réjouir; je pense que ma figure lui revient.

Ah ça! ne va pas supposer au moins que j'aie la moindre intention de faire la cour à cette jeune femme. Très sérieusement, j'aime à rire, mais j'ai un grand fonds de vertu qui n'a pas encore servi; c'est l'occasion ou jamais de l'employer. J'ai causé avec elle tout uniment, pendant que son mari dormait, sans risquer un mot de galanterie; je me suis borné à lui exposer, entre Culoz et Bellegarde, mes idées sur le mariage : je crois que j'ai été très brillant car elle m'écoutait avec stupéfaction. A Belle-

garde, où est la douane et où le Rhône se perd, à ce que dit Joanne, — c'est peut-être pour cela qu'on ne le voit pas, — un policier, d'ailleurs très poli, vint ouvrir la portière. Mon compagnon de voyage se réveilla en grelottant.

« Encore ! s'écria-t-il avec une humeur qu'il ne chercha pas à dissimuler.

— Messieurs, dit le policier, veuillez vous faire connaître.

— François Pauthier, Français, fabricant de papiers peints, répondit le mari d'Henriette.

— Raimbaud d'Athenaz, Français, jurisconsulte, » répondis-je à mon tour.

Le train repartit, et Pauthier (un vilain nom) maugréa contre les institutions helvétiques. Il ne comprenait pas cette surveillance inquisitoriale exercée sur les voyageurs à l'entrée de la Suisse, un pays qui se dit libre ! Je lui fis observer doucement que cette surveillance était exercée, non pas à l'entrée de la Suisse, mais à la sortie de la France, un pays qui se dit libre également.

« C'est notre droit, » bougonna Pauthier, au moment où le train s'engouffrait dans un tunnel.

Le trou est long et on a le temps de s'y ennuyer. Henriette chuchotait à l'oreille de son mari ; je sais qu'elle lui parlait de moi, et sans doute avec éloge, car, au moment où il revint au jour, le visage du marchand de papiers peints était tapissé en rose clair.

« Monsieur d'Athenaz, me dit-il en souriant, ma

femme vient de m'apprendre que nous serons douchés ensemble à Champel. Je suis enchanté de faire votre connaissance. »

Il fut très supportable jusqu'à Genève, où l'omnibus de Beauséjour nous attendait. Nous avons déjeuné le mieux du monde ; mais Pauthier, qui n'a pas d'appétit, prétendait que les truites du lac n'étaient pas fraîches et revenaient probablement de Paris. Me voilà installé dans une belle chambre à deux alcôves, flanquée de deux cabinets, dont l'un, très clair, contient un lit : il y a tout ce qu'il faut, même une armoire à glace. De la fenêtre, l'œil enfile une avenue de marronniers, au fond de laquelle un Neptune, armé d'un trident, se dresse au milieu d'un jet d'eau qui l'inonde. Tout au fond, derrière Neptune, les flancs zébrés d'une montagne toute en rochers. Si le cœur t'en dit, ma bonne tante, viens dans mes bras ; j'ai trois lits : c'est trop pour un homme seul...

... Je te défends de venir, entends-tu ? Je te renie ; tu n'es plus ma tante ! Un homme vient d'entrer, tout couvert de bijouterie : une tête couleur de vieux sou, de grosses lèvres cachant de grandes dents, des yeux à fleur de tête, une voix stridente, le geste turbulent, l'accent méridional. A peine entré, il s'est installé dans un fauteuil, en me disant avec emphase :

« Monsieur d'Athenaz, vous devez me connaître. Je suis le baron de Fourcadel. Un de mes ancêtres, fameux troubadour, a épousé la reine de Samar-

cande. Vous ignorez cela? Vous ne savez peut-être que mon nom d'artiste? Apprenez, en ce cas, que le ténor Stonardini, du théâtre impérial d'Andrinople, c'est moi! »

Je lui demandai froidement ce qui me valait l'honneur de sa visite. Il me répondit, avec un peu moins d'aplomb, que ma tante Olympe avait bien voulu, dans un moment d'embarras, lui prêter une petite somme qu'il lui avait restituée ponctuellement, et que, si je pouvais... sans me gêner...

« Je n'ai pas de tante, m'écriai-je, et si j'en avais une, pour mon malheur, je ne lui permettrais pas de s'appeler Olympe! »

Sur quoi, je lui montrai la porte, et il sortit très penaud, en saluant très bas.

Tu le vois, je t'ai reniée : tu le méritais, cher bon cœur qui seras toujours la dupe du premier charlatan venu. Je t'embrasse tout plein, tout de même.

II

Champel, 16 juin.

Ma bonne marraine, nous ne sommes ici que depuis hier et papa va déjà mieux. Vous savez que depuis la mort de ma pauvre mère — il y a déjà deux ans et demi : comme le temps court ! — il était de plus en plus triste et de plus en plus irritable ; il ne songeait plus même à ses affaires et ne voulait pas être consolé. Pauvre père ! il ne supportait plus que moi, qui ne suis pourtant que sa belle-fille ! C'est que j'étais née d'elle et que je demeurais pour lui le seul souvenir de la chère morte ; je remplaçais auprès de lui, non seulement elle, mais encore l'enfant qui n'avait pu vivre et qui, en naissant, avait coûté la vie à celle que nous pleurons tous deux, lui et moi, lui plus que moi, bien qu'il n'eût passé qu'une année auprès d'elle. Quand je suis triste, c'est-à-dire quand je

suis seule, — je passe pour gaie aux yeux des autres, parce qu'ils ne me voient qu'avec eux, — et il faut bien me faire un visage souriant pour distraire un peu mon pauvre père; quand je suis triste, je vous parle, à vous, comme les idées me viennent, et je me laisse voir comme je suis, — je fais souvent cette réflexion que tout le monde est ingrat; l'affection que nous recevons de quelqu'un, nous la rendons toujours à un autre. Je n'ai pas été bonne fille: trop heureuse sans le savoir, je me laissais aimer, comme un enfant se laisse nourrir: jamais l'idée ne lui vient qu'il doit du lait à sa nourrice. J'en ai maintenant du remords et je voudrais réparer ma faute: j'ai une folle envie — est-ce que j'ose le dire? il paraît que ce n'est pas convenable — de donner le sein à un bébé que j'appellerai Marguerite, comme s'appelait maman.

Mais voyez comme je suis enfant encore; je ne parle que de moi. Je vous disais donc: Papa va déjà mieux; je l'ai amené jusqu'ici, non sans peine. Il était de fort mauvaise humeur pendant toute la route, et m'en voulait bien réellement de l'avoir décroché. Toute la nuit il a poussé des imprécations contre les voyages d'abord: pour quoi faire est-ce qu'on voyage? Il ne manque pas de chalets à Auteuil; quant aux montagnes, n'avons-nous pas Montmartre et le Mont-Valérien? N'y a-t-il pas un lac à Enghien, plus près encore, au bois de Boulogne? Beau plaisir d'aller chercher des musées au diable, quand on a

chez soi le Louvre où personne ne va. L'hydrothérapie surtout le mettait en colère : une exploitation de charlatans, disait-il. C'est un peu fort de quitter Paris pour se faire soigner par des médecins suisses ! Après quoi, il s'est emporté contre Genève, une ville de prédicants où on ne lit que la Bible, où toutes les maisons sont tapissées avec des versets des saintes-Écritures ! Il avait lu cela dans un journal pour rire qui ne l'amuse guère cependant. Le pauvre homme ! Il a l'air d'avoir un esprit bien mal fait et des idées bien médiocres ; mais moi qui le connais, je lui rends justice, et je sais qu'il y a sous cette irritation une grande douleur.

Il ne s'est endormi qu'à Mâcon et je craignais fort qu'avec ses jérémiades, il ne réveillât un voyageur qui était avec nous dans la voiture. Sachez d'abord que nous avons été fort mal reçus par ce voyageur. Nous sommes entrés dans le wagon au moment où le train se mettait en marche, et ceci parce qu'à peine arrivé dans la salle d'attente, papa venait de me déclarer qu'il ne partirait pas. Ce qu'il m'a fallu d'éloquence et même de force physique pour le tirer, pendant qu'on le poussait..., bref, je suis tombée sur la banquette et lui sur moi, j'en ai tant ri que ça ne m'a pas fait de mal. Cependant, seul dans un coin de la voiture, un jeune homme fumait ; figurez-vous sa joie en nous voyant venir. J'avais grande envie de lui dire : « Fumez donc ! » Mais il paraît que ce n'est pas convenable. Sur quoi l'aimable inconnu

s'est étendu sur la banquette et a dormi toute la nuit. Quand il s'est réveillé, il m'a dit : « Madame », et a paru s'apitoyer sur la santé de mon mari ; en même temps, il regardait ma main, car j'ai remarqué que les jeunes gens ne nous regardent jamais en face. Vous savez que je porte toujours la bague de maman, celle de son premier mariage ; c'est ma superstition, je suis convaincue qu'elle me portera bonheur ? Est-ce pour cela qu'il m'a dit madame ? Je le croirais ; en tout cas, cette erreur m'a fait un certain plaisir. Vous allez me trouver bien enfant, mais j'aime à paraître plus vieille que je ne suis. Je me donne vingt ans, quand on me demande mon âge, et je n'en ai que dix-huit ; mais je fais cette réflexion, pour excuser mon petit mensonge, qu'à dix-huit ans on est déjà dans sa dix-neuvième année, et que, par conséquent, la vingtième n'est pas loin. En compensation, je me rajeunirai plus tard, si je fais comme les autres. Puis je veux bien confesser à vous, — à un homme, fût-il prêtre, je ne le dirais pas, — que ce mot de « madame » a toujours sonné très doucement à mon oreille. Quand j'étais petite fille et que nous jouions des charades, ce n'était jamais la demoiselle, c'était toujours la dame que je faisais ; volontiers la maman, avec ma poupée. Enfin, je vous dis tout, mais je sais encore que ce n'est pas convenable, — un des regrets de ma vie est de n'être jamais allée au bal masqué. Rien ne m'amuserait plus que d'intriguer des hommes.

Voilà pourquoi je me gardai bien de détromper le jeune voyageur. Il m'a plu par bien des côtés : la haute taille d'abord, une fine tête blonde à cheveux frisés, des yeux bleus très doux, un peu timides, une aisance élégante, une certaine agitation nerveuse accusant, — je ne sais pas comment faire cette phrase, — enfin je veux dire qu'il y a quelqu'un là-dedans. Autre chose encore : des gaietés, des malices, et un goût naissant pour la nature qu'il ne connaît pas encore : il m'a montré les couleurs douces du matin en croyant que c'était nouveau pour moi. Il ne se doute pas que chez nous, à la campagne où j'ai passé tant de belles saisons, on m'appelait l'alouette. Il me plairait cependant, mais quel « brelurin », comme vous l'appellez vous-même ! Car, vous l'avez deviné sans doute, ce joli jeune homme n'est autre que votre neveu Raimbaud. Il m'a débité sa théorie sur les jeunes filles ; je la connaissais en gros, par vous, mais vous ne sauriez croire toutes les bêtises qu'il a pu me dire ! Il a vu du premier regard que j'étais mariée ; une jeune fille n'a pas ceci, n'a pas cela... Si je l'étais encore, il ne m'aurait point adressé la parole. Nous serions restés l'un en face de l'autre, sans nous regarder même, jusqu'à Genève, et jusqu'à Champel — car il s'est avisé tout à coup que lui aussi était malade et avait besoin d'hydrothérapie. Tandis qu'une femme mariée, comme moi, c'est bien différent, cela peut dire : « J'ai senti, j'ai vu, je sais ! »

Cela vibre... » Et en disant : « Cela vibre », il levait la main — une très jolie main du reste — et la tortillait comme fait un peintre de nos amis qui ne vend jamais ses tableaux. Moi, je mourais d'envie de rire : je m'en suis donné à cœur joie dans le grand tunnel du *Credo* qui est après Bellegarde. Là j'ai dit à papa qui était M. Raimbaud, et je l'ai supplié de me laisser continuer la comédie ; il s'y est prêté de bonne grâce, bien plus, d'assez bonne humeur. Quand nous sommes sortis du tunnel, pour la première fois depuis trente longs mois je l'ai vu sourire. Et voilà comment il se fait que je figure sous le nom de M^{me} Pauthier sur le registre de l'hôtel-pension Beauséjour. Drôle de registre, d'une horrible indiscretion. Il faut y mettre son nom, son prénom, son âge, sa profession, d'où on vient, où on va, que sais-je encore ? Mais on écrit ce qu'on veut ; personne ne vous demande vos papiers. J'ai mis Henriette Pauthier (papa déteste le nom d'Olympe et m'appelle Henriette), vingt ans ! fabricante de papiers peints, venant de Paris, allant en Espagne. C'est mon rêve d'aller en Espagne ; je le réalise sur le papier. Grâce à ces indications, M. Raimbaud ne saura jamais qui je suis ; vais-je rire à ses dépens sous ce masque !

Par exemple, il y a quelqu'un qui m'a fait une belle peur ; c'est le médecin des bains, un homme jeune et qui me plairait s'il n'était pas marié ; je le confesse, à vous toujours : au rebours de M. Raim-

baud, je n'aime que les célibataires. Papa ne s'est décidé à le consulter que ce matin. Un médecin suisse ! N'ayant rien de secret à lui dire, nous sommes allés en même temps chez lui, papa, M. Raimbaud et moi.

« On gèle chez vous, monsieur, a dit en entrant mon malade. Fermez la fenêtre, s'il vous plaît.

— Avec votre permission, répondit le docteur, je a laisserai ouverte. Vous avez besoin d'air avant tout, et si vous m'en croyez, vous commencerez par ôter ce foulard qui vous ferme la bouche et vous empêche de respirer. »

Papa fit la grimace, mais dénoua le foulard. Le médecin reprit :

« A présent causons, ou plutôt laissez-moi causer, ce sera plus court. D'ailleurs vous éprouvez quelque peu d'oppression : la descente de Beauséjour ici, bien courte pourtant, vous a fatigué. C'est bien, c'est dans la règle. Vos lèvres sont pâles, vos yeux aussi, c'est très bien ; vous devez avoir des vertiges, des syncopes ? C'est ça, n'est-ce pas ? Vous avez souvent froid, surtout aux pieds ; une porte ouverte vous fait peur, un rien vous agace ; la moindre chose prend pour vous une importance énorme ; je suis sûr que vous vous mettez en fureur pour un clou planté trop haut. Enfin, vous n'êtes pas commode pour ceux qui vivent auprès de vous... »

Et, se tournant vers moi, le docteur ajouta :

— « N'est-ce pas, mademoiselle ? »

— Madame ! répondit vivement M. Raimbaud.

— Madame ? fit le docteur en plongeant ses yeux dans les miens ; madame, vous ? Enfin ! ce sont vos affaires. »

Et, retournant à papa, il lui tâta le pouls, l'estomac et le cœur.

« Il n'y entend rien, » chuchotta M. Raimbaud à mon oreille.

Je pense au contraire que le médecin n'entendait que trop, car il fit un petit mouvement d'épaule ; après quoi il dit à papa :

« Ah ! mon pauvre monsieur, que vous vous nourrissez mal ! Pourquoi ne mangez-vous pas de viande ? Pourquoi ne sortez-vous jamais ? Vous croyez remplacer cela par des poudres de perlimpinpin annoncées à grands frais dans vos journaux. Je parierais que vous avez pris des spécifiques, des globules de Bologne : trois grains de gomme sucrée dissous dans un litre d'eau. Peut-être même d'autres drogues : le quinquina au fer, l'arsenic ou le coca... (Ce satané docteur devinait juste.) Tout cela est très bon, mais à une condition, c'est qu'on y ajoute le grand air et l'eau froide. Enfin, vous arrivez à temps : dans trois mois d'ici, vous aurez une faim de loup et vous monterez à cloche-pied d'ici à Beau-séjour.

— A mon tour, docteur, dit M. Raimbaud. Croyez-vous que les bains de Champel me feraient du bien ?

— Les bains de Champel font du bien à tout le monde.

— J'ai des céphalalgies, des migraines, une faiblesse générale, enfin ce que vous appelez une anémie, causée par l'abus du travail intellectuel.

— Vous ! s'écria le docteur en pouffant de rire, allons, monsieur, ne vous moquez pas de moi, ni de vous. L'anémie, la voilà, ajouta-t-il en montrant mon père : une grande perturbation physique à la suite d'une grande perturbation morale : oh ! n'ouvrez pas de grands yeux, je ne vous ferai pas de questions là-dessus. Je laisse cela aux médecins des âmes, qui sont des commères. Quant à vous, vous n'avez rien à faire et beaucoup de vie à dépenser, voilà votre maladie. Il vous faut des sédatifs ; si j'ai un conseil à vous donner, mariez-vous. En attendant allez aux bains et demandez le maillot calmant, voilà votre affaire.

— Les médecins suisses ont du bon, » dit papa en nous quittant pour prendre son premier bain.

Nous l'attendîmes dehors, à l'ombre, sur une terrasse qui domine l'Arve, une rivière torrentueuse avec qui je n'ai pas encore fait amitié. Après le bain, la réaction : papa dut marcher une demi-heure sans s'arrêter ni parler ; après quoi il eut soif et il eut faim ! il vient de déjeuner, et il dort.

A propos, je me suis endormie très tard hier au soir, et ceci par votre faute. Il y avait en bas, dans la salle commune, un affreux ténor qui a une voix

de tonnerre et qui a tonné ou plutôt détonné jusqu'à minuit. M. Raimbaud m'a dit que c'est « un ami de sa tante », nommé Stonardini et qui se fait appeler le baron de Fourcadel. Serait-ce le virtuose dont vous m'avez parlé un jour et que vous vouliez me faire épouser, car vous m'avez proposé, je pense, une vingtaine de partis, tous plus brillants les uns que les autres? Lui auriez-vous dit, par hasard — je vous crois capable de tout, quand il s'agit de mariage — que je devais venir à Champel? En ce cas, je vous adjure, au nom de l'amitié que vous m'avez toujours montrée, de ne pas lui dire que M^{me} Henriette Pauthier pourrait bien être M^{lle} Olympe Valpers. Je bénis le ciel de m'avoir donné la bonne idée de prendre un masque. Adieu, ma bonne marraine, je vous aime bien.

III

Champel, le 17 juin.

C'est déjà moi, belle dame, c'est votre fidèle Stornardini qui vous écrit presque au débotté. J'ai suivi le programme indiqué, je suis installé aux bains mêmes pour guetter l'arrivée de la jeune Valpers. Pas amusants, les bains : beaucoup de gommeux, grincheux et autre fripouille ; foi de gentilhomme, ce n'est pas tordant du tout. Le roi me disait un jour à Frohsdorf : — « Monsieur de Fourcadel, que pensez-vous des républicains ? — Sire, lui répondis-je, mon opinion est que ce sont des pignoufs. » — Eh bien ! ici, tout est pignouf. Donc, jusqu'à présent, pas de demoiselle flanquée d'un beau-père. A propos, le beau-père, comment l'appellez-vous ? Vous avez oublié de me le dire. En attendant j'épate les

gens de la pension, et je cours la ville en cab : on n'y rencontre que des petites filles qui pressent sur leur cœur des cahiers de musique : on me dit que ce sont des élèves du Conservatoire. Le directeur du théâtre m'a fait des offres très brillantes pour l'hiver prochain. Le théâtre est joli, mais tout à fait provincial; les gens bien n'y vont pas, et vous savez que je ne chante que pour la bonne compagnie; la scène est d'ailleurs trop petite pour ma voix. Puis je serais fort mal secondé; les chanteurs sont des cabotins de troisième ordre. J'ai donc exigé du directeur qu'il engageât des artistes de ma force, Faure, par exemple, et la Patti; je ne veux jouer *Faust* qu'avec eux. Il m'a dit qu'il y réfléchirait, j'attends sa réponse. En attendant je fais les délices de Beauséjour. Avant-hier, dans les salons de l'hôtel, j'ai chanté jusqu'à minuit avec un tel succès que le propriétaire, sur l'ordre du médecin, m'a prié de ne pas recommencer : les malades sont très nerveux, et l'extase nuit à leur cure. Il y a ici beaucoup de monde, quelques personnages marquants, dont les principaux sont déjà mes meilleurs amis; je ne vous dis rien des femmes : une princesse russe m'a offert de m'emmener à Saint-Petersbourg. Une Américaine fort jolie, qui est venue toute seule de Boston, paraît avoir grande envie de m'épouser; elle court après moi du matin au soir. Elle m'a dit hier que les demoiselles de son pays aiment beaucoup les titres nobiliaires. Cela me paraît assez

clair, je suis baron. Il y a de plus une Brandebourgeoise, un peu mûre celle-ci, mais très riche, qui porte toujours un voile et deux tresses de cheveux blonds qui lui tombent dans le dos, avec des rubans roses au bout ; elle m'a offert une marguerite ; mais je résiste à toutes ces tentations, et j'attends M^{lle} Valpers avec la plus grande impatience ; je me crois moralement engagé avec elle, puis elle porte votre nom, belle dame : c'est ce qui me plaît le plus.

A propos, je viens d'avoir une affaire. Il est arrivé ici avant-hier un gaillard qui me paraît plus qu'équivoque. Il a filouté le nom de votre neveu Raimbaud d'Athenaz et se donne pour tel avec un aplomb de première classe. Sachant que votre neveu est présentement à Paris, où je dois l'aller voir avec une lettre de vous, je me suis dit « Gare dessous ! baron, pas de bêtise ! »

Il a voulu faire connaissance ; j'ai battu froid, comme vous pensez bien et, pour le tâter, je lui ai parlé de vous. Il m'a dit qu'il ne vous connaissait pas ; alors je l'ai traité de canaille et je lui ai montré la porte. Je m'attendais à un duel et j'avais déjà des témoins, hommes conséquents que je ne vous nomme pas par discrétion. Sachez seulement que l'un est ambassadeur, l'autre ministre. Mais le poltron ne s'est pas montré ; il vit depuis lors dans sa coquille et ne voit personne. On ne le trouve jamais au salon ni à la table d'hôte : il dîne à part avec un Français

nommé Pauthier, homme fort commun, fabricant de papiers peints, qui n'a plus qu'un souffle de vie et dont la femme me déplaît souverainement. Figurez-vous une grande personne toute noire et vêtue de laine blanche, sans la moindre petite fioriture qui relève un peu ce costume d'un seul ton. Elle se lève au petit jour, se couche comme les poules et n'aime pas la musique ; je le pense du moins, car elle a dû m'entendre et ne m'a pas adressé le plus petit compliment. Mal élevée d'ailleurs, c'est à peine si elle répond quand on la salue. On la surprend quelquefois debout sur la terrasse, les yeux plantés sur un paysage, et franchement il n'y a pas de quoi s'extasier : une montagne d'un côté, une montagne de l'autre, entre deux la verdure et des villages, c'est vite vu, mais elle pose pour la contemplation. Elle a aussi des goûts de bouquetière, tous ses meubles sont couverts de fleurs des champs. J'ai vu cela en passant dans le corridor, pendant qu'on faisait sa chambre. C'est petit, c'est bourgeois, cela sent la maculature. Quand je compare cette fabricante à ma fiancée, telle que je la vois en rêve, je fais une grimace de pitié.

Toutefois le faux Raimbaud n'est pas de mon avis, il paraît goûter beaucoup la moricaude. Vous savez que je ne m'occupe pas des affaires des autres, c'est un amusement que j'abandonne aux provinciaux. Mais je ne peux m'empêcher d'être observateur, j'ai donc remarqué sans le vouloir que le pauvre

M. Pauthier..... Enfin, ça le regarde. La princesse russe est de mon avis : c'est une grande dame un peu maquillée, mais très bien, avec une belle perruque brune : elle déteste l'aventurier, qui ne lui a pas encore adressé la parole. Quant à la Brandebourgeoise, qui est ici, dit-elle, pour étudier la psychologie des nationalités, elle en veut surtout à la fabricante. — « C'est le type français, s'écrie-t-elle, en levant les yeux avec un profond soupir. Si je donne jamais ma main, ce sera pour la vie. Dans mon pays, le lien conjugal est sacré. Il n'y a plus de vertu que chez les races germaniques. » Elle se nomme Fraulein Emilia Raupe. Je crois bien que, si elle se marie, elle sera fidèle. On l'y aidera.

Seule, l'Américaine, miss Greenwood, prétend que nous sommes de mauvaises langues. Elle se monte, s'emballe, et va jusqu'à dire que le fabricant, sa femme et le troisième sont de fort honnêtes gens. Sainte simplicité des forêts vierges !

Enfin, n'allons pas trop vite : nous n'en sommes encore qu'aux présomptions. Le bonhomme Pauthier a commencé ce matin la cure et la suit avec exactitude : il s'est levé, m'a dit un domestique, à six heures du matin, s'est fait doucher à six heures et demie et s'est promené après jusqu'au premier déjeuner ; il a pris alors à sept heures et demie un demi-litre de lait, un œuf, une tranche de jambon, et un petit pain ; il est resté à l'air jusqu'à dix heures avec sa femme, qui lui lisait une brochure à cou-

verture bleue ; en passant quatre ou cinq fois devant eux, la Brandebourgeoise a constaté que la brochure était intitulée *Bibliothèque universelle* et qu'on y parlait de rhododendrons. A dix heures, le mari et la femme sont allés se promener dans le bois ; à midi, ils ont eu pour leur second déjeuner (toujours à la petite table, avec l'inévitable Raimbaud) du poisson, du rostbeaf, un légume vert, du vin de Bourgogne et du pain de Graham ; en ce moment, M. Pauthier fait sa sieste. Jusqu'à présent, comme vous voyez, rien de bien croustillant. Seulement, à quatre heures du matin, la Brandebourgeoise, qui ne peut dormir à cause de sa maladie qu'elle appelle dans son français l'aspiration au ciel, et qui, je pense, est un asthme, a vu, de sa fenêtre, M^{me} Pauthier se diriger vers le Neptune qui est au fond de l'avenue, et s'arrêter là, toute droite, au soleil levant. Une demi-heure après, le faux Raimbaud est allé la rejoindre. Ils sont restés, bien tranquillement, toute une heure à causer ensemble, tantôt cheminant, tantôt assis, mais sans se rapprocher l'un de l'autre, sans même se donner la main, ce qui inquiète un peu la Brandebourgeoise : elle craint qu'ils ne se soient doutés qu'elle les regardait. Dieu sait tout ce qu'ils ont pu se dire. Nous en sommes là, belle dame, s'il y a du nouveau, je vous tiendrai au courant.

IV

Champel, le 30 juin.

Ma chère tante, permets-moi de te déclarer d'abord que tu es d'une déplorable immoralité. Comment ! je te dis que j'ai rencontré en voyage une femme charmante dont le mari est infirme et grognon ; j'emploie tout mon style à te décrire ses yeux, sa main, ses cheveux, son sourire ; j'insinue qu'elle me plaît énormément ; j'ajoute, comme circonstance aggravante, que je reste à Champel et que je me sou mets à une cure d'eau pour passer quelque temps auprès d'elle, et tu ne te révoltes pas ! Mais au nom de tous les saints en qui tu crois, dans quelle dépravation es-tu donc tombée ? J'attendais de ta part de féroces imprécations :

« Malheureux ! aurais-tu dû me dire, dans quel abîme as-tu la folie de te précipiter ? Quoi ! c'est

mon Raimbaud, mon unique neveu, mon héritier présomptif (car tu sais que tu dois me léguer toutes tes dettes); c'est lui qui, au mépris de tous ses devoirs, etc., etc. ».

A quoi j'avais une réponse terrifiante à t'adresser, une théorie qui t'aurait fait passer un bien mauvais quart d'heure. Mais point du tout, tu es tranquille comme Baptiste, et tu m'envoies une lettre de félicitations. Dans ta pensée, il y a des hasards très heureux; M^{me} Pauthier te paraît être une personne accomplie, et tu as l'air de ne craindre aucun malheur ni pour moi ni pour elle. Pour moi, je le veux bien, je suis à l'épreuve du feu; mais pour elle, ô tante pleine de contradictions, qu'en peux-tu savoir? L'as-tu jamais vue? Ignores-tu la puissance de mes charmes?

C'est à toi que je dois l'énorme fatuité qui me rend pareil à toutes les personnes de mon sexe: c'est toi qui vingt fois en ma présence, joignant les mains, secouant tes boucles grises, t'es écriée avec un sourire enthousiaste: « Qu'il est beau! » Comment donc veux-tu qu'une pauvre femme dont le mari est malade et hargneux, résiste à tant de grâces? Eh bien! ce qui me frappe le plus dans ta quiétude humiliante, c'est que pour la première fois de ta vie, tu vois juste, et tu as parfaitement raison.

Je croyais la pure amitié impossible entre un jeune homme et une jeune femme: encore une er-

reur triste qui s'en va. Les livres, les pires, ceux qu'on lit à seize ans, m'avaient gâté l'esprit : je me défiais de tout le monde et de moi-même ; je parlais de la lutte pour la vie comme si j'avais déjà vécu. Voici que peu à peu les illusions me viennent. Ou, pour mieux dire, je commence à reconnaître que ce mot d'illusion ne veut rien dire, que la vérité vraie est douce à la main quand on la caresse dans le bon sens : elle ne devient rêche et ne s'ébouriffe que si on la prend à rebrousse-poil. C'est aussi ton opinion, ma bonne tante, seulement tu pousses tout à l'extrême ; tu admets tout, même les ténors à l'ail. Moi, je ne suis converti qu'aux femmes.

Ce n'est pas que le Stonardini me gêne beaucoup ; dès qu'il me voit dans l'avenue, il se sauve dans le bois ; si j'entre dans le bois, il quitte le parc et va faire un tour dans la ville. On est ici fort bien pour vivre à sa fantaisie : beaucoup de monde, si l'on en veut ; un salon point banal, avec des panneaux peints. Sur l'un d'eux un grand chasseur sonne du cor sous bois ; les feuilles d'automne, l'habit rouge du chasseur et son bruit font un hallali qui m'enfièvre. Puis des concerts, des femmes de la ville en belles robes, des bals, je pense, et des comédies de salon, voire des monologues récités par un gros garçon qui dit très bien ; il y en a pour tous les goûts. Moi, j'aime mieux la solitude, et je m'en donne à bouche que veux-tu ; dans certaines parties du parc, on peut vivre en ermite. Il y a des ombra-

gestouffus où l'on se croirait, non pas à vingt lieues de Genève, mais à vingt lieues de Beauséjour : de plus, quantité de sentiers descendant aux bains se perdent dans le vert et dans le noir : pour deux amoureux que de cachettes ! Ne fronce pas le sourcil : nous ne sommes pas amoureux et nous ne nous cachons point. Tous les matins, à six heures et demie, je vais suivre mon traitement avec le bon Pauthier, qui grogne toujours un peu, mais qui est moins bête que je ne croyais ; son plus grand défaut est de chercher ici l'asphalte du boulevard et la colonne Vendôme ; il estime de plus qu'à Paris l'esprit court les rues ; et si je lui réponds que l'esprit s'y crotte un peu, il m'appelle « Genevois. » Mais, au fond, il s'améliore et paraît se convertir à la médecine suisse. C'est l'effet des douches qu'il prend toutes consciencieusement : la douche en pluie, la douche en colonne, la douche circulaire ; on grelotte en le voyant subir toutes ces aspersions ; mais il ne sent plus le froid et devient tout à fait amphibie ; de plus, il aspire de l'oxygène dans un narghilé. Il me disait ce matin : « J'étais tout à fait maussade en me déshabillant ; maintenant, je me sens presque aimable. »

Pour moi, je fais aussi ma cure ; seulement le docteur, qui se moque de moi, me défend les douches : on m'enveloppe dans un drap mouillé d'eau tiède et peu tordu ; quand le drap est chaud, j'en endosse un autre. Il paraît que cela me calme. Au

commencement j'en ai beaucoup ri; maintenant je commence à croire qu'en effet je suis tout à fait calmé. Ma tante, écoute bien ceci, car le mot est profond : la vertu, c'est de l'hygiène.

A sept heures du matin, après déjeuner, je me sauve, et je cours à pied tous les environs de la ville : je n'ai jamais rien vu de si charmant et de si varié.

Il y a les deux rives du lac, les deux rives du Rhône, les deux rives de l'Arve, une montagne à deux pas, vingt autres plus loin : d'un côté le Jura, de l'autre le Salève, les Voirons, le Môle, et des rangées d'Alpes regardant les unes par-dessus les autres; tout au fond, tout en haut, le profil du Mont-Blanc, qui rougit le soir, quand la plaine est déjà grise, au dernier baiser du soleil. A mon gré, rien n'y manque, excepté des bois; j'en ai vu un cependant, bien joli, montant du lac à une colline : cela s'appelle, je crois, Frontenay. J'y suis entré tout droit, bien que ce fût une propriété particulière. Un caniche, à la porte, s'était hâté de m'en avertir : un caniche hargneux qui ressemble à Pauthier; il m'a suivi, en aboyant, jusqu'à un ruisseau qui se prêtait à mes expériences; j'ai envoyé le caniche dans le ruisseau. Je t'entends me dire que j'étais dans mon tort; que, quand on n'aime pas les bêtes, on n'aime pas les hommes. Le mot n'est pas sans malice; je te répondrai seulement qu'aimant les unes comme les autres, j'ai voulu essayer de l'hydrothérapie sur cet animal. Effet merveil-

leux : en sortant de l'eau, il s'est secoué d'abord, puis s'est éloigné la queue basse ; une seule immersion a suffi pour lui faire comprendre les devoirs de l'hospitalité. Sur quoi, j'ai monté deux cents pas plus haut, et je me suis assis sous un chêne. Ah ! ma tante, le bel endroit ! Une branche verte étendue sur ma tête éloignait le soleil, j'étais éventé par la bise ; une fraîcheur montait de l'eau ; je voyais le lac à ma gauche à travers les feuillées ; des oiseaux voyageurs, je ne sais pas lesquels (Henriette m'aurait dit leurs noms), me chantaient des airs de leur pays. Tout à coup j'entendis des pas sur le gravier, c'était un monsieur qui montait, évidemment le propriétaire. Je ne pouvais être pour lui qu'un vagabond qui avait violé son domicile en recourant à des moyens coercitifs : ajoute que les Genevois font toujours peur ; nous les prenons volontiers pour des ogres. Je me levai donc, en faisant, j'en suis sûr, piètre mine, et je dis au propriétaire, lorsqu'il passa devant moi :

« Je vous demande pardon, Monsieur, d'être ainsi chez vous... »

— Et moi, Monsieur, je vous en remercie, me répondit-il très gracieusement. Si j'ai interdit mon bois au public, c'est pour que vous puissiez y être seul. »

Parions que tu vas apprendre ce mot par cœur et le répéter aux inconnus qui viendront cueillir dans ton jardin les dernières cerises. Enfin, je suis

dans une heureuse passe, je trouve tout bon et beau. Il y a quinze jours, je m'ennuyais tout seul, et je ne pouvais me promener cinq minutes sur le boulevard si je n'y rencontrais pas un camarade. A présent, de sept heures à midi, je kilomètre allègrement avec mon ami Raimbaud, qui ne me dit rien, mais qui m'intéresse à chaque pas en me montrant un nuage, une vapeur sur la montagne, une voile sur le lac, une houle d'ombre sur les blés, moins encore, une meule de foin d'où sort une humidité tiède. Je suis déjà montagnard; encore quelques jours et je serai clubiste. Il y a un sentier taillé dans le roc et très raide, qui grimpe au Salève; la première fois que je tentai l'escalade, je crus que je tomberais mort à mi-chemin; ce matin je l'ai gravi d'une haleine et je ne me sens pas la moindre fatigue. On voit de là haut le circuit de l'Arve, le damier cultivé de la plaine, des groupes ou des files de maisons entourées de vert; Genève et ses clochers, une longue bande de lac; au fond du bleu dans du bleu, le Jura dans le ciel, c'est à pleurer de joie. Et quand on voit tout cela, on n'est encore que dans une vallée; les indigènes montent plus haut et redescendent par une profonde coupure qu'ils appellent la Grande-Gorge. C'est un casse-cou jadis très dangereux, maintenant inoffensif, grâce à un amateur qui, à lui tout seul, a frayé un sentier dans les roches et dans les broussailles; pour se payer de sa peine, il a inscrit à l'endroit le plus

périlleux une sentence connue : *Labor improbus omnia vincit*. Moi, j'ai une dent contre ce latin qui m'a valu un pensum au collège ; j'avais traduit : « Avec un travail malhonnête on gagne tout l'argent qu'on veut. »

Je t'entends me dire que tout ce que je t'écris n'est parfaitement égal ; tu es curieuse, ma bonne tante, et tu as raison : la curiosité, c'est la première vertu de l'homme et de la femme. Ne la calomnie pas en répétant que ce fut le péché d'Ève ; si Ève s'est perdue et a perdu le genre humain, c'est qu'elle n'était pas assez curieuse : elle s'est contentée de manger la pomme gloutonnement ; si elle en avait observé d'abord, avec plus de curiosité, la peau, la couleur, l'œil et la queue, la chair, le cœur, les pépins et le reste, elle n'aurait point pensé au serpent, c'est clair. Tu voudrais savoir où j'en suis avec Henriette, et tu ne te doutes pas que je ne t'ai parlé que d'elle six pages durant, soit dit sans reproche ; je ne plains pas mon écriture, je ne pleure point, comme on dit ici. C'est Henriette qui m'apprend la nature et me la fait aimer ; elle la connaît comme si elle l'avait fréquentée toute sa vie. Je ne distinguais autrefois que les marronniers des Tuileries, une amitié d'enfance ; je sais maintenant qu'au bout de l'avenue, en tournant à gauche, on trouve une allée de charmes-bouleaux qui poussent comme ils veulent et font beaucoup d'ombre ; on se garde bien de les tailler en murs

droits ou en arcades, ce qui nous forcerait de faire toilette pour nous promener dessous. Une vieille fille qui a le souffle court et porte des lunettes vertes a dit l'autre jour très haut devant moi que c'était un genre de la famille des cupulifères. Moi ravi de ce renseignement, je voulus le lendemain m'en faire honneur auprès d'Henriette, qui mit la main sur ma bouche en me disant : « Fi donc ! »

Je te donne ma parole d'honneur que je n'ai pas baisé le bout de ses doigts ; cependant j'en mourais d'envie. Comprends-tu bien, toi qui a le sens des choses bonnes, tout ce qu'il y avait dans ce simple mot : « Fi donc ! » Cela voulait dire : « Pour qu'on me prenez-vous ? Suis-je une Philaminte chaussée d'azur ? Quand je vous fais voir un fruit, m'entendez-vous parler de péricarpe pulpeux, d'ombilic ou de pédoncule ? J'aime la nature et je hais la botanique, son ennemie, qui l'injurie sans cesse en lui jetant de gros mots grecs ou latins. Quoi ! des « cupulifères » quand vous pouvez dire des « charmes ! » Fi donc ! monsieur Raimbaud, fi donc ! »

Henriette est donc sans pédanterie ; elle n'en a pas moins un esprit très cultivé, très orné, très curieux, c'est ce qui la sauve : elle s'intéresse à tant de choses, que le serpent avec elle perdrait son hébreu : je pense qu'on parlait hébreu dans l'Éden. Voilà pourquoi, du premier jour, j'ai compris que ce n'était pas une conquête à faire. Il est évident qu'elle aime son mari, le soigne avec une piété

filiale, le supporte avec une douceur quasi maternelle, accepte avec une patience plus qu'angélique ses humeurs, les caprices, les quintes et les lubies de ce grand enfant trop gâté. Quand je le lui ramène tout guilleret au sortir du bain, elle nous accueille avec un sourire si gai, qu'on dirait que c'est elle qui a reçu la douche. J'ai beau écarquiller mes yeux, je ne vois pas trop ce qu'elle trouve de si charmant en lui. Il faut croire que les femmes s'attachent à ceux qui souffrent et qu'elles soulagent. Il y a des moments où j'aurais grande envie de souffrir aussi pour être soulagé. Mais pas moyen !

Il résulte de tout cela qu'un seul sentiment est possible entre elle et moi, l'amitié pure. Eh bien ! j'y suis venu, tout naturellement. Je croyais que c'était une chimère ou un leurre, point du tout : c'est la chose du monde la plus facile. Bien plus, j'estime aujourd'hui qu'il ne peut exister d'amitié vraie qu'entre un homme et une femme. Tu vas crier encore au paradoxe : écoute-moi bien, je suis sérieux comme un hibou. Tu conviendras avec moi que l'amitié entre deux femmes — un grand philosophe l'a dit : Schopenhauer, je pense, à moins que ce ne soit M. Labiche — est un phénomène qu'on n'a jamais vu nulle part. Ce ne peut être qu'un complot contre une troisième.

Toi-même, qui as un cœur d'or, tu t'es brouillée avec toutes tes amies : il est vrai que tu les as

toutes mariées. Entre hommes, cela paraît plus facile, mais il n'y a jamais entre nous que des relations d'esprit ou de plaisir : il y manque cette émotion qui se livre et laisse voir ce qu'on a de mieux : deux ou trois sentiments naïfs et tendres. J'ai quelques amis intimes que je tutoie depuis le lycée et que je vois presque tous les soirs. A aucun d'eux, je n'ai parlé de ma mère ou de toi qui l'as remplacée de tant de façons. Hé bien ! Henriette sait déjà tout le meilleur de ma vie. Avec elle je n'ai pas honte de mes bons côtés ; je ne fais pas semblant d'être un affreux sacripant, sans foi ni loi, excusant et pratiquant tous les vices. Comme ce genre d'impertinence ne l'amuse pas, je m'en prive auprès d'elle ; en revanche, elle a l'art de me faire dire des choses qui me rendraient ridicule aux yeux de tous mes camarades, et cela sans me poser jamais la plus petite question. Enfin, moralement, elle est chez moi comme chez elle, et je crois que personne au monde, pas même toi, qui es toujours aveuglée par l'enthousiasme, ne voit aussi clair chez moi que cette amie de quinze jours. Cela m'effraye un peu quand j'y pense : cette intimité toute fraternelle est maintenant le principal intérêt de ma vie, et je me demande ce que je deviendrai sans elle, même à Paris où je pourrai la voir dans son salon. Mais est-ce qu'on se voit dans un salon ? On ne peut parler librement que seule à seul, en plein air.

Nous nous voyons donc seule à seul, en plein air !

Oui, ma tante. Ceci est une confidence que je te fais, tu ne le diras à personne. Apprends donc que le lendemain de mon arrivée, je fus réveillé de grand matin par le premier cri d'une alouette. Je me mis à ma fenêtre, pour respirer le frais, ou, comme dit le docteur, pour humer de l'oxygène. Tout à coup, au bout de l'avenue, j'aperçus des cheveux noirs sur une robe blanche; aussitôt je me dis : « Ce ne peut être qu'elle ! » et vite habillé, je la rejoignis. Elle m'accueillit sans embarras, sans étonnement, comme si elle m'attendait : il faut que je lui inspire une extrême confiance.

La conversation s'engagea aussitôt sur le soleil qui se levait, sur le Salève qui tout noir, en pleine ombre encore, avait un aspect féroce; sur le torrent qui menait grand bruit, roulant d'une digue en écume : on eût dit un grand manteau brun dont les bords s'effilaient en charpie d'argent. Ainsi engagée, la causerie ne risquait pas de s'embrouiller dans le vague. Ah? le vague, ma tante, le vague dans la pensée, le vague surtout dans le sentiment : c'est là surtout ce qui nous perd. L'erreur flotte dans les brumes et le crime attend les ténèbres : on n'en saurait commettre aux premières lueurs du soleil. L'aube est chaste. Voilà pourquoi, Henriette et moi, qui sommes toujours vertueux, nous aimons à voir lever l'aurore. Chaque matin, nous passons une heure ensemble, sous les marronniers ou sous les charmes; tout le monde dort encore et personne ne

nous voit : cependant nous n'avons jamais eu d'idées vagues. Bien plus, te le dirai-je ? nous ne nous sommes pas encore touchés dans la main. Voilà deux enfants bien sages, n'est-ce pas ? Je t'engage à beaucoup m'admirer, je le mérite.

V

Champel, le 19 juillet.

Vous m'avez engagé, belle dame, à vous tenir au courant de ce qui se passe à Beauséjour entre le prétendu Raimbaud et la fabricante de papiers peints. Je me serais acquitté de ce devoir depuis bien des jours sans mes occupations qui m'appellent sans cesse à la ville; tous les gentilshommes de Genève : le prince de C..., le duc S..., le vicomte R. de M... — je passe les barons et les chevaliers sans compter l'évêque, le général en chef de l'armée suisse et le président de la République — ont voulu m'inviter; je ne sais où donner de la tête. J'organise avec Sarah-Bernhardt une soirée monstre au Palais électoral, qui contient vingt mille spectateurs; les premières places, à quarante francs, sont toutes retenues d'avance. J'avoue que l'entreprise occa

sionne beaucoup de frais et que je suis un peu gêné en ce moment ; ne croyez pas toutefois que je veuille recourir à votre bourse. Quoique je paie ponctuellement mes dettes, je me ferais arracher un œil plutôt que d'accepter un centime de vous. Toutes ces occupations me laissent fort peu de temps pour suivre le chevalier d'industrie qui m'évite le plus possible : c'est à peine si de loin en loin, au détour d'une allée, je peux le foudroyer du regard. La princesse russe est de plus en plus montée contre lui, la Brandebourgeoise en veut particulièrement à la femme, et moi, je l'avoue, à tous les deux ; chacun de son côté les surveille assidûment, surtout la Brandebourgeoise, qui est une personne très vertueuse et très forte en botanique. Pendant la journée, il n'y a pas grand'chose à dire ; la femme qui est une petite futée, ne quitte pas son benêt de mari, l'accompagne dans ses promenades, lui fait la lecture, le cajole, le dorlote publiquement avec beaucoup d'affection. L'amant ne se montre avec les conjoints qu'à leur petite table et cause avec eux de choses et d'autres : le soir, à neuf heures, tout le monde est couché. Cette façon de fuir la compagnie me parut assez suspecte ; je l'ai dit au propriétaire de l'hôtel, qui m'a répondu en folichonnant (vous savez que j'entends la plaisanterie) : « Plût au ciel que vous eussiez autant de gros sous qu'ils ont de pièces d'or. »

Ainsi tout se passe très décemment de six heures

à matin à neuf heures du soir. Passé cette heure, nous ne savons rien, mais la princesse fait bonne garde. Hier soir elle a collé son oreille à la porte de la fabricante, qui occupe une chambre à part. Le mari est dans une pièce voisine; il y a une porte de communication toujours fermée pendant la nuit; le verrou est du côté de la femme. La princesse découvre tout cela je ne sais comment; elle a des yeux qui voient courir la brise et un nez slave qui sent tout. Eh bien! cette fine oreille n'a rien entendu depuis le moment où la fabricante est rentrée dans sa chambre. Rien qu'une chute de vêtements, un clapotis d'ablution, un froufrou de couvertures soulevées et ramenées, un chuchotement de prière, et puis, plus rien. Au bout de trois minutes au plus, la pécheresse dormait comme une sainte.

Ah! par exemple, le matin, c'est bien différent. Le valet Raupé est toujours à son poste; les promenades continuent; je ne sais ce qu'ils se disent, mais tout me porte à croire que je n'oserais pas vous le répéter. A la vérité, ils marchent assez éloignés l'un de l'autre, comme s'ils se doutaient qu'on les regarde, mais de temps en temps ils disparaissent dans le bois, et l'on ne soupçonne que trop ce qu'ils font. La Brandebourgeoise croit qu'ils ne s'arrêtent pas; elle les suit montre en main et calcule qu'ils ont le temps d'aller jusqu'au bout et de revenir. Cette pauvre fille est une bonne créature qui ne voit

pas le mal. Est-ce qu'ils vont réellement jusqu'au bout? La princesse en doute. S'il lui était possible de se lever avant dix heures, elle irait s'assurer du fait par ses propres yeux, mais elle a d'affreux maux d'estomac quand il fait jour trop tôt chez elle. Quoi qu'il en soit, c'est un scandale, et il est temps d'en avertir le mari. Nous y sommes décidés, bien que la Brandebourgeoise s'y oppose formellement, craignant d'être compromise; mais la princesse, qui a beaucoup de loyauté dans le caractère, dit que c'est pour nous un devoir. On eût voulu me charger de la révélation; j'ai répondu qu'après ce qui s'est passé entre le saltimbanque et moi, ce serait de ma part une sorte de barbarie. C'est donc la princesse qui se charge d'ouvrir les yeux à ce pauvre Pauthier. Et cela dès demain; je vous raconterai la scène. En attendant, je ne vois pas arriver M^{lle} Olympe Valpers. Est-ce qu'elle a renoncé à venir?

VI

Champel, le 17 juillet.

Pourquoi je ne vous écris pas ? ma chère marine. Mon Dieu ! parce que je n'ai rien à vous dire qui puisse vous intéresser. Je n'ai jamais eu l'esprit si calme, si frais ; je vis en plein air, dans un beau pays auquel chaque jour je m'attache davantage. Il faut s'y faire : le ciel et la montagne ont des duretés, les rudesses qui heurtent d'abord des yeux parisiens ; le torrent vous dit des choses lugubres ; les arbres vous écrasent sous une épaisseur de feuillées qui empêche l'air de passer.

Il faut faire connaissance avec tant de choses étrangères, et, à force de les regarder, on finit par reconnaître qu'elles vont bien ensemble et chantent l'accord. Et puis la nature est complaisante, on lui fait dire tout ce qu'on veut ; le roc le plus lourd a

une gaieté d'enfant quand le cœur est en fête. C'est surtout le Jura qui me paraît digne d'adoration, particulièrement le matin, quand, petit à petit, le soleil s'en empare : il lèche d'abord d'une douce lumière blonde les coupures des sommets, puis peu à peu met sur tout le reste du bleu, du rose, du jaune, du vert, du violet, comme si la bonne fée des couleurs émiettait l'arc en ciel sur la montagne. Puis tout cela se fond, s'éloigne, et l'on ne voit plus que du bleu jusqu'au déclin du jour ; alors mon Jura paraît barbouillé d'encre par un mauvais lutin qui en ébrèche les cimes à grands coups de marteau. Je quitte alors la vue du couchant pour celle du midi, le Jura pour le Salève, où le soleil qui descend répand chaque jour et à chaque heure des prodigalités nouvelles : il le peint en or du haut en bas, le couvre tout entier d'une fourrure fauve, le crépit en larges bandes noires et jaunes, allume au sommet des feux de joie, embrase la vallée de Monetier, qui ressemble à un cratère en éruption, puis éteint l'incendie, adoucit les escarpements, les caresse, les couvre avec amour de cendre fine, et voilà dans les fentes, dans les gorges, dans les roches qui tombent à pic, de grandes effusions d'ombre qui ont la solennité d'un immense apaisement.

Vous allez me dire encore que j'écris comme votre neveu. Que voulez-vous que j'y fasse ? Il faut bien que nous imitions quelqu'un, nous autres petites filles ; d'ailleurs, c'est moi qui vois les choses, si c'est lui qui...

Je me suis interrompue pour lire votre dernière lettre qui vient de m'arriver. Elle est grosse de reproches, auxquels j'ai déjà répondu; mais elle contient aussi des choses qui me choquent, — non, c'est trop fort, me troublent, — non, ce n'est pas cela, — enfin quoi? me dérangent. Vous me pardonnerez, n'est-il pas vrai, d'être si franche avec vous? Mais il faut bien que nous nous expliquions un jour ou l'autre. Vous voulez à toute force me marier, c'est une preuve d'intérêt dont je vous remercie, et je n'ai fait qu'en rire quand vous m'avez offert, avec leur portrait, le notaire, le sous-préfet, le juge d'instruction, le capitaine de gendarmerie et autres personnages de Saint-Rufil. J'oubliais le ténor Stonardini, qui détonne ici dans le paysage. Mais je ne sais pourquoi, quand vous me parlez de M. Raimbaud, cela me blesse, et il me semble — j'ai tort sans doute — que vous le faites exprès pour me fâcher. Vous vous réjouissez du hasard qui l'a mis sur mon chemin et vous me parlez déjà de la cérémonie nuptiale; vous ne sauriez croire à quel point cela me... tape au quine: tenez, voici le mot que je cherchais. Apprenez d'abord que M. Raimbaud et moi nous n'allons pas du tout au mariage et nous ne voulons y aller ni l'un ni l'autre; c'est ce qui nous rend si familiers, si bons amis. Je suis pour lui M^{me} Pauthier, voilà qui écarte définitivement toute idée conjugale; il est pour moi votre neveu, ce qui m'a rassuré tout d'abord: ne suis-je pas un peu de la famille? Et puis, je con-

naissais sa théorie, et ma confiance en lui s'en est accrue. Vous vous imaginez que je me suis dit à part moi : « Ah ! ce jeune homme ne veut pas se marier ? Je le ferai bien changer d'idée ! » Vous me jugez fort mal. C'eût été un pur badinage ; on ne badine pas avec ces choses-là. Au contraire, ce qui m'a plu en lui, comme ce qui lui a plu peut-être en moi, c'est la pensée que nous ne serions jamais que frère et sœur. Si vous ne comprenez pas cela, c'est que vous n'avez qu'une idée fixe ; mais, songez-y bien, vous sentiriez-vous si fort à l'aise avec un prêtre et lui diriez-vous tous vos secrets, s'il pouvait un jour vous épouser ? Eh bien ! ce cas est le même ; si nous nous étions rencontrés, M. Raimbaud et moi, comme deux fiancés possibles, il ne m'aurait dit que des fadeurs, au lieu que je le connais maintenant comme si j'étais réellement sa sœur et qu'il m'eût fait toutes ses confidences. Son étourderie et son impertinence ne sont que des masques : il y a dessous un grand fonds de sentiments très nobles et très tendres que j'ai découverts ou plutôt surpris, car il s'en cache, avec émotion. Pour l'éprouver, je l'ai chicané sur vous, car il me nomme souvent sa tante Olympe ; je lui ai dit qu'on m'avait parlé de cette tante et qu'elle passait pour une marieuse très redoutable, qu'elle jetait les premiers venus à la tête les uns des autres et qu'elle avait fait ainsi, pour leur plus grand bien, le malheur de beaucoup de gens. Enfin, je vous calomniais en mettant un peu de vrai dans le faux pour

le rendre à peu près vraisemblable. Eh bien ! il a pris votre défense avec une chaleur et une affection qui me l'ont fait....

J'ai encore interrompu ma lettre pour jouir d'un spectacle amusant. Il est onze heures et demie ; papa vient de prendre son deuxième bain ; après le bain, la réaction ; il se promène à grands pas dans l'avenue, et ne doit ni s'arrêter ni causer. Une femme en grande toilette — je crois l'avoir déjà vue par ici — coiffée d'un chapeau chinois où il y a des fleurs, des fruits, des insectes, des oiseaux et posé à plat sur une montagne de cheveux noirs, vient de l'aborder en lui adressant la parole. Papa lui a répondu par gestes qu'il est obligé de marcher sans interruption et de se taire ; alors le chapeau chinois s'est mis à cheminer à côté de lui, causant et gesticulant avec véhémence, de quoi donc ? de choses fâcheuses assurément, puisque papa, fort impatienté, allongeait les jambes, forçant l'étrangère à prendre le pas de course, bien qu'elle fût arrêtée par sa traîne qui couvrait une longue surface de gravier. Enfin, au bout de l'avenue, papa, selon son habitude, a tourné court, et la pauvre femme, qui en a voulu faire autant, s'est embarrassée dans ses jupes : couchée à terre sur le flanc, elle avait l'air d'un immense escargot. Le ténor Stopardini, sortant je ne sais d'où, s'est élancé vers elle pour la relever, et papa, sans se retourner, a continué sa marche.

Je reviens maintenant à nos moutons. Ma chère

marraine, ne ramenez plus, à propos de M. Raimbaud, ce mot inquiétant de « mariage ». Nous sommes lui et moi, l'un et l'autre, si tranquilles, si confiants, si désintéressés, si parfaitement convaincus que c'est bien ainsi, qu'il n'en sera jamais autrement, que l'amitié toute simple, avec certaine intimité de cœur, est le meilleur sentiment, le plus honnête et le plus sérieux du monde ! Ne jetez pas de pierre dans cette eau qui dort !... Et surtout, pour l'amour de Dieu ! n'allez pas lui dire qui je suis. Vous gâteriez tout : il s'en irait peut-être, et franchement j'en aurais beaucoup de chagrin. Voilà papa qui rentre...

..... Mauvaise journée aujourd'hui. Vous m'aviez déjà fort agitée avec vos idées de mariage, et papa m'a bouleversée tout à fait avec ce qu'il m'a dit. Nous avons d'abord déjeuné à trois, comme d'habitude ; je n'avais jamais vu papa si aimable avec M. Raimbaud : il lui versa plusieurs fois à boire, le força d'accepter la plus grosse côtelette, et lui fit l'éloge des Genevois ; bien plus, quand votre neveu, qui était en verve, lançait une fusée de sa façon, papa riait aux larmes. Ils étaient si gais l'un et l'autre que de la salle voisine où est la table commune, tout le monde nous regardait. Après dîner, ils sont sortis ensemble pour fumer, bras dessus bras dessous, comme de vieux camarades. Après quoi, M. Raimbaud est allé faire un tour à la ville et papa est revenu près de moi.

« Vous ne savez pas, me dit-il, ce qui m'est arrivé avant déjeuner ? Une princesse russe a couru après moi — ne vous alarmez pas — non pour m'offrir son cœur, mais pour me parler du vôtre. Elle prétend, pour me rendre jaloux sans aucun doute, que vous vous promenez chaque matin en tête à tête avec le jeune Raimbaud... Je n'en ai rien cru... »

— Vous avez eu tort : c'est la vérité même.

— Ah diable !

— Est-ce mal ?

— Mon Dieu ! non... Seulement... la situation est assez bizarre ; vous passez ici pour ma femme, et on ne croit... »

Là-dessus, il se renversa dans son fauteuil en riant de bon cœur.

« Qu'est-ce qu'on vous croit ? lui demandai-je assez intriguée.

— Rien, » reprit-il en riant de plus belle.

Je voudrais bien savoir ce qu'on le croit. Enfin, il m'expliqua sans me gronder, bien paternellement, qu'une jeune fille et un jeune homme se promenant ensemble à cinq heures du matin, cela fait jaser les méchantes gens qui ont toujours de méchantes langues.

« Une jeune fille, d'accord, lui répondis-je, mais une femme mariée !... »

— Une femme mariée, c'est bien pis.

— Pourquoi ? »

Il se tut encore. Décidément, papa, sur beaucoup de choses — je l'avais déjà remarqué du reste — est bien mystérieux. Tout ce que j'ai compris, c'est qu'il faut toujours se cacher dans ce monde. Je promis, non sans un vif regret, que je n'irais plus voir lever le soleil.

« Non, mon enfant, me répondit-il, je ne veux pas vous priver d'oxygène. Seulement, puisqu'on nous regarde, il ne faut pas que vous ayez l'air de sortir le matin sans ma permission. Déjà tout à l'heure, pour dérouter la princesse russe, j'ai fait bon visage à Raimbaud. Réveillez-moi demain ; j'irai vous rejoindre... »

Je suis tout ahurie. Écrivez-moi vite et dites-moi ce que signifie tout cela. Pourquoi donc une femme mariée ne peut-elle pas?... Je m'y perds.

VII

Champel, le 18 juillet.

Ça va bien, belle dame, le scandale s'accroît. Hier, comme je vous l'avais annoncé, la princesse russe a franchement abordé le Pauthier, qui l'a reçue comme un rustaud qu'il est, sans s'arrêter dans sa promenade et sans lui répondre. Bien plus, il a hâté le pas pour se débarrasser d'elle, mais la noble dame, qui voulait le servir malgré lui, a poussé l'obligeance jusqu'à courir à ses côtés pour lui révéler les agissements du jeune drôle. Elle s'y est prise avec une extrême délicatesse : — « Je crois, dit-elle, qu'il est encore temps d'aviser. Votre femme, trop jeune pour vous, n'a pas encore commis de faute essentielle. Mais l'aventurier est un homme capable de tous les crimes, et votre devoir, comme votre honneur, est de lui demander

satisfaction. » Croyez-vous que le fabricant l'ait écoutée ? Pas le moins du monde ; il l'a repoussée de la manière la plus brutale ; la princesse a fait une chute horrible, et je crois qu'elle serait morte, si je n'étais pas arrivé à temps pour la sauver.

Ce n'est pas tout, ce n'est rien encore. Dans un sens la brusquerie du Pauthier nous faisait quelque plaisir, parce qu'elle dénotait une certaine colère. Un mari peut en vouloir aux gens de bonne volonté qui ont le courage de lui ouvrir les yeux ; mais, après tout, l'avertissement n'est pas inutile : on tape sur le coupable après avoir insulté le témoin. Nous espérions donc un éclat qui aurait amusé la galerie et nous discussions entre nous les conditions du duel. La Russe et moi nous hésitions entre l'épée et le pistolet, la Brandebourgeoise se contentait de la rapière ; l'Américaine, en haussant les épaules, demandait que les deux adversaires courussent tout seuls dans le bois, l'un cherchant l'autre, une carabine à la main. Pour mieux observer ce qui se passerait, j'ouvris la porte de communication entre la grande salle à manger et la petite où ils déjeunent. Eh bien ! les deux rivaux avaient l'air de rigoler si amicalement, qu'un Anglais nouveau-venu, assis près de moi, dit à sa femme : « Voilà des gens qui rient à table, ce doivent être des Français. »

La princesse était scandalisée. « Laissez donc, lui dis-je à voix basse, ils jouent la comédie et se con-

tiennent à cause de nous ; après déjeuner ils iront se battre. »

Après déjeuner ils sortirent en fumant, se promènèrent ensemble en goguenardant et se quittèrent à l'entrée de l'avenue en se serrant la main de la façon la plus cordiale. De temps à autre, Pauthier nous regardait du coin de l'œil et avait l'air de nous gouailler, le grand dadais !

Mais voici le plus beau. Ce matin, à quatre heures, Fraulein Raupe était à son poste ; les deux jeunes gens se sont rencontrés comme d'habitude, et se promenaient le plus tranquillement du monde, au moins en apparence, quand tout à coup le mari, venant par derrière, et marchant sur la pointe des pieds, est venu sournoisement poser ses deux mains sur l'épaule gauche de l'un et sur l'épaule droite de l'autre. Nous touchons au drame, n'est-ce pas ? J'étais moi-même en observation et je retenais mon souffle. Je voyais déjà mon Pauthier croiser les bras, secouer la tête et ouvrir la bouche pour crier au jeune drôle : « Monsieur, vous m'en rendrez raison ! » Eh bien ! pas du tout. Il les prit l'un et l'autre par-dessous le bras, et se promena entre eux un bon quart d'heure en leur contant des gaudrioles, car ils avaient l'air de beaucoup s'amuser tous les trois. Puis, revenant jusque devant l'hôtel, sous la fenêtre de la Brandebourgeoise, il leur dit assez haut pour qu'elle pût les entendre : « Enfants, soyez heureux ! » et alla se promener de ce côté en les

laissant tout seuls. Ils sont restés l'un près de l'autre comme des bornes, puis se sont serré la main un peu longuement... Quel monde !

J'ignore ce que vous en pensez, mais moi, j'en ai plein le dos, foi de gentilhomme. La princesse russe est tout à fait enragée contre le faux Raimbaud, qu'elle appelle un infâme séducteur. L'Américaine estime que c'est impossible et que Pauthier et sa femme ne doivent pas être mariés. Fraulein Raupe soupire, les yeux au ciel : « Ce sont les mœurs françaises ! » Moi, j'ai grande envie de lever le camp, et je l'aurais déjà fait si je n'attendais pas M^{lle} Valpers avec qui je suis moralement engagé. Dites-moi donc le nom de son beau-père.

VIII

Champel, 18 juillet.

Ah! ma pauvre tante, que je suis malheureux! Rassure-toi au moins : il ne m'est arrivé aucun accident qui puisse te causer de l'inquiétude. Je me porte bien, aucun danger ne me menace, je n'ai commis aucun crime, je n'ai pas joué à la Bourse, en apparence enfin, dans ma vie, rien n'est perdu, rien n'est changé. Il n'en est pas moins vrai que j'ai un gros chagrin, et il faut que je t'en afflige. Ce matin Henriette est venue un peu plus tard que de coutume ; elle m'a dit en m'abordant : « Prenez garde, on nous épie. — Qui donc? — Je ne sais. — Prendre garde à quoi? Que faisons-nous de mal? — Rien assurément, mais il paraît que le monde... Ah! le monde, je le connais... »

Sur quoi nous nous sommes tus. On nous épiait donc ? Qui pouvait-ce être ? J'inspectai toutes les fenêtres, elles étaient closes, les rideaux baissés ; mais il y avait des contrevents à jour à travers lesquels des yeux malintentionnés pouvaient guetter leur proie. Qui donc se tenait là derrière, embusqué contre nous ? Stonardini, peut-être, l'affreux Stonardini, qui ne me regarde jamais en face et qui, par conséquent, me regarde de travers. — Oh ! je saurai la chose et alors, gare ! On nous épiait, entends-tu ? — Nous n'avions rien fait qui ne se pût avouer, même au puritain le plus rigide, et cependant l'idée d'avoir été vu seul avec Henriette me met en fureur. Il y a donc quelque chose entre elle et moi, il y a le monde. Ce matin, nous n'avons point osé tourner à gauche vers les charmes ; nous sommes restés dans l'avenue, sous les yeux que nous ne voyions pas, mais que nous sentions braqués sur nous. Et alors plus d'intimité, plus d'émotion, plus de causerie douce, grave sur ce qui nous tient au cœur. Très embarrassés l'un et l'autre, nous échangeions de loin quelques mots sur des choses qui ne nous intéressaient point. Évidemment nous posions pour la galerie. Il fallait nous donner un air d'indifférence et de placidité parfaites ; nous évitions de nous regarder. Je crois même que nous ne regardions rien, moi du moins qui me sentais plus irrité, plus humilié qu'elle. Faisait-il beau ou laid, la rivière était-elle bleuâtre ou boueuse, la

montagne reculait-elle derrière la brume transparente qui lui va si bien? Hier, avant-hier, nous aurions pu te le dire ; ce matin, je ne sais pas, je sais seulement qu'on nous voyait. — Tout à coup je sentis une main sur mon épaule ; je me retournai, c'était Pauthier.

Henriette ne m'avait pas averti qu'il viendrait ; ma première impression fut une surprise qui était une angoisse. Car enfin Pauthier est le mari d'Henriette ; je le savais bien, mais je n'y pensais pas. Il était jaloux sans doute, et ces promenades matinales, innocentes à nos yeux, pouvaient ne pas l'être aux siens. Je craignais tout, des reproches, une discussion, une querelle, une rupture. Cette anxiété ne dura pas cinq secondes, mais en cinq secondes il peut nous venir plus d'idées qu'on n'en mettrait sur une rame de papier. On a le temps de repasser toute sa vie et de la mener jusqu'à la fin ; je vis ma mère, ma maison, Saint-Rufil, le lycée, la chambre d'auberge où tu m'attendais, Stonardini ricanant à la fenêtre, un duel où je ne me défendais pas, mon enterrement, Henriette pleurant sur ma tombe ; je sentis ses larmes venir en pluie fine jusqu'à moi. — Pauthier me prit par dessous le bras et me promena un grand moment dans l'avenue. Je ne sais trop ce qu'il me dit, mais j'avais une vague idée que c'était drôle et je riais. Après quoi, il nous laissa seuls, sa femme et moi, en nous souhaitant toute sorte de bonheurs. Qu'est-ce que cela signifie? Est-ce qu'il

me laisse la place libre? J'ai lu que cela se fait en Russie, entre nihilistes; quand un mari n'est plus aimé de sa femme, il s'en va benoîtement, sans se fâcher, se fait passer pour mort et en épouse une autre. Mais cela, c'est de la haute fantaisie: avant que de pareilles choses arrivent en Europe, il faudra que nous ayons ici le climat de Saint-Pétersbourg. Je me souviens aussi d'un roman où le mari, pour être agréable à l'amant, se brûlait la cervelle, et j'ai cru un moment que c'était arrivé, mais je sais maintenant qu'on n'écrit que ce qui n'arrive pas; le roman, c'est surtout le contraire de la vie. Je croirais plutôt que Pauthier s'est conduit en galant homme et en habile homme; il a voulu nous dire: « Mes enfants, je sais que vous ne songez pas à mal et j'ai en vous une extrême confiance. Je fais ma cure, je sens qu'elle opère, j'ai déjà la fièvre des bains, mais j'ai besoin de calme; ne contrariez point l'eau d'Arve qui me fait tant de bien. Mon bon ami Raimbaud, je vous confie la réputation de ma femme; causez avec elle tant que vous voudrez, mais ne la compromettez pas. Sur ce, je vous tire ma révérence. »

Tout cela est bel et bon, mais la situation a changé; nous ne sommes plus seuls, nous ne sommes plus ensemble; entre elle et moi, il y a le monde, et plus que le monde, il y a un mari, dont je ne me doutais pas. Ce mari est charmant pour moi, ce qui m'honore et m'ennuie; je l'estime et je

l'exècre; je l'aimais hier et je me serais jeté dans l'Arve, qui est très froide, pour lui sauver la vie; à présent, je voudrais qu'il fût mort, ou plutôt non, qu'il n'eût jamais vécu. Et quand je pense qu'il se remet, qu'il n'a plus que cinq ou six fois par jour — quand il est seul — des accès de tristesse et de grognerie; que ce matin encore il me disait des calembredaines; qu'il a déjà la fièvre des bains, à la grande joie du docteur... Et il n'est point jaloux, le misérable; au contraire, c'est moi qui le suis. Ah ça! j'aime donc sa femme? Non, je ne l'aime pas, c'est ce qui me navre; je rêvais avec elle une bonne amitié bien chaste, bien tendre, sans orage et sans nuage, chaude et pure comme ce beau ciel d'été. — « Impossible et *shocking* », crie le monde qui n'en croit rien, et puis le mari est là qui nous dit : « Je me fie à vous, ne me rendez pas ridicule! » Je ruminais toutes ces idées sombres, il y a un instant, seul avec Henriette, assis l'un et l'autre aux deux extrémités d'un banc; elle, pensive et muette; moi, confus et irrité, comme si les fenêtres, les marronniers, le Jura, le Salève, Neptune, Pauthier, Stornardini, la rivière, tout Beauséjour, tout Champel se moquaient de moi. Enfin, je n'y tins plus et, me levant, je tendis la main à Henriette. Elle me donna la sienne.

« Adieu, madame, lui dis-je résolument.

— Adieu! Pourquoi?

— Parce qu'il le faut. »

Et je regagnai ma chambre où je t'écris. Je pars tout à l'heure, et je serai demain à Saint-Rufil... ou plutôt non, après demain. Il ne faut pas que je me sauve brusquement : cela ferait jaser.

IX

Champel. 19 juillet.

Ma bonne marraine, votre lettre me bouleverse; vous me grondez gaiement, vous me raillez doucement et vous ne m'expliquez rien. Vous me dites que je suis coupable aux yeux du monde et que je devrais le comprendre. Coupable de quoi? Je ne comprends pas. Il faut que je sois bien sotte ou bien mal élevée; ou plutôt non, je ne suis pas élevée du tout. Le peu que je sais, je l'ai appris toute seule, et quand je demandais des explications à ma mère, elle détournait la conversation, ou me disait des choses confuses, ou me promettait de me répondre plus tard. J'ai un cousin, nommé Gaston, qui venait nous voir à la campagne; il portait un stick, un grand col rabattu (c'était la mode), des cheveux partagés au milieu de la tête et des gants gris perle;

il ne parlait guère que d'écuries, toujours en anglais, et il avait seize ans ; bref, un nigaud que je n'ai jamais pu souffrir. Un jour que j'étais là, il se mit à raconter une histoire de cocotte ; moi je riais, étonnée qu'un si grand garçon dit encore cocotte, au lieu de poule ; maman prit son grand air sérieux et le fit taire : pourquoi ? Je le demandai à maman quand nous fûmes seules ; elle me répondit que c'était un bien vilain mot qu'il ne fallait jamais dire ; alors pourquoi ne m'avait-elle pas grondée quand j'étais petite et que je le disais ? Papa, que j'ai interrogé depuis, m'a appris que les cocottes sont des femmes de mauvais ton qui mènent grand train et font beaucoup trop de bruit, mais qu'entre gens bien élevés, on ne dit pas cocottes, on dit coquettes. A la bonne heure ! je sais maintenant à quoi m'en tenir.

Une autre fois, j'étais au jardin, maman s'habillait ; Gaston qui entra me trouva seule. Nous causâmes un moment ensemble, lui toujours de *sport* et de *turf* : il ne savait que ça. Maman nous vit de sa fenêtre, et, quand il fut parti, me fit un grand sermon où elle m'apprit qu'un jeune homme et une jeune fille ne devaient jamais causer tête à tête. — « Pourquoi ? — A cause du monde d'abord qui peut les voir. — Et si le monde les voit ? — Il les marie ; et si le mariage ne se fait pas, la jeune fille est compromise. » Ce mot de « compromise » ne me revient pas, je ne l'ai pas encore compris. Enfin !

je passe la moitié de ma vie à ne pas comprendre. Je fis pourtant une objection à maman :

« Voyons, lui dis-je, quand une jeune fille se marie, c'est ordinairement avec un jeune homme. Et comment peut-elle le connaître, s'il lui est défendu de causer avec lui ?

— C'est l'affaire des parents.

— C'est donc aux parents qu'il doit plaire ?

— Évidemment. »

Voilà encore une chose que je n'ai jamais comprise. En ce temps-là M. Pauthier, qui n'était pas encore mon beau-père, venait souvent à la maison ; j'étais dans ma seizième année. Je demandai un jour à maman :

« Est-ce un mari pour moi dont tu fais la connaissance ? »

Elle rougit un peu et me dit que non. Je repris :

« Tu le reçois pourtant : que dira le monde ?

— C'est bien différent. Je ne suis plus une jeune fille, je suis veuve...

— Alors quand on est mariée ou qu'on l'a été ?...

— On reçoit qui l'on veut. »

Je me le tins pour dit, et puisqu'aux yeux du monde je suis maintenant madame Pauthier, j'ai cru que je pouvais me promener avec M. Raimbaud sans offusquer personne. Mais il paraît que ce n'est plus ça : je me suis compromise, c'est vous qui me le dites, et non seulement je me suis compromise, mais j'ai compromis papa, ce qui est plus sérieux.

Mais pour l'amour de Dieu, qu'est-ce que cela veut dire ?

Ce matin nous avons fait une visite au docteur ; je lui ai demandé de me prêter un dictionnaire, et j'ai cherché le mot « compromettre. » Le dictionnaire m'a dit que cela signifiait « convenir d'arbitres pour s'en rapporter à leur décision dans un procès. » Ce n'est pas ça, mais il y a un autre sens : « Compromettre quelqu'un, l'exposer à quelque chagrin, à quelque désagrément, en l'embarrassant dans des affaires ou en le servant sans son aveu. » Quoi ! j'ai fait tout cela, sans m'en douter, par quelques promenades matinales ? Mais papa n'a aucun chagrin, aucun désagrément, ses affaires vont à merveille, et je ne m'en suis jamais occupée ; l'Arve agit si fort, qu'il en a la fièvre ; le docteur lui a prescrit de suspendre le traitement pendant quelques jours et d'aller se promener. Cependant il y a quelque chose : tout le monde me regarde ; papa lui-même attache sur moi de temps à autre un petit œil malicieux. Quant au docteur, il ne peut s'empêcher de rire en m'appelant madame. Enfin, voici le plus triste : M. Raimbaud veut s'en aller, comme s'il avait quelque remords sur la conscience ; hier matin, il m'a dit adieu avec une tristesse !... et il m'a tendu sa main. Que pouvais-je faire ? Si j'ai un tort à me reprocher, c'est peut-être celui-là, mais ce n'est que celui-là. J'ai mis ma main dans la sienne, et alors... Si j'ai mal fait, que Dieu me par-

donne... il m'a semblé que tout son sang entraît dans mes veines et me venait au cœur.

Nous partons demain par le premier bateau pour faire un tour de Suisse, mais M. Raimbaud s'obstine à ne pas venir avec nous. Il veut à toute force aller à Saint-Rufil; tout à l'heure, à déjeuner, papa lui a dit :

« Vous êtes trop bête. Henriette et moi, pendant cette excursion, nous allons nous regarder comme deux chiens de faïence. Elle sait tous mes mots, toutes mes histoires, il y a deux ans que je les lui répète tous les jours. Si elle ne me bâille pas au nez vingt fois par heure, c'est qu'elle a été élevée comme une fille de bonne maison. Venez donc, on rira : le lac est superbe... »

— Je ne peux pas.

— Vous parlez comme le pape. Encore le pape dit-il : « Nous ne pouvons pas. » Ils sont plusieurs, ils sont une bande; vous, vous êtes libre et seul. Voyons, ne faites pas l'enfant, et, si vous êtes bien sage, eh bien ! je vous donnerai en route une nouvelle qui vous fera plaisir... »

En disant cela, papa me regardait du coin de l'œil avec un air de menace. Mais M. Raimbaud n'a rien voulu entendre et ils sont sortis en se disputant...

Papa est rentré, m'a ôté la plume de la main et, me faisant asseoir sur le petit divan, m'a dit avec une tendresse que je ne lui connaissais pas encore :

« Henriette, ma chère enfant, Raimbaud est un grand, beau, brave, aimable et honnête garçon, que j'aime de tout mon cœur. Je ne sais ce qui s'est passé entre vous...

— Il ne s'est rien passé, je vous jure...

— Je ne vous le demande pas, mais il est temps que cette comédie finisse. Il ne m'a rien dit, mais son secret lui sort des yeux et il faudrait être aveugle pour ne pas s'en apercevoir. S'il veut nous quitter si brusquement, c'est qu'il vous croit mariée.

— Ah ! comme vous vous trompez !

— Je ne me trompe pas du tout. Je n'ai rien voulu faire sans votre aveu. Laissez-moi lui dire qui vous êtes, et il nous suivra jusqu'au sommet du Mont-Blanc, s'il le faut.

— Gardez-vous-en bien. Au lieu de partir demain, il partirait tout de suite. Il a les jeunes filles en horreur.

— Il vous aime donc parce qu'il vous croit ma femme?...

— D'abord il ne m'aime pas...

— Par exemple !

— Non, il ne m'aime pas. Ou du moins il n'a pour moi qu'une affection toute fraternelle, et cette affection, il ne croit pas qu'une jeune fille puisse l'inspirer et la partager...

— Ma pauvre enfant, je ne sais pas où vous avez la tête ; mais il me semble que vous vous donnez le change l'un et l'autre en toute innocence et avec

une parfaite sincérité. Il ne faut pas croire qu'un fabricant de papiers peints n'entende rien aux affaires de cœur. Vous savez si j'ai aimé votre mère!... »

Et il fondit en larmes. Quand je les eus essuyées, il reprit :

« Elle aussi croyait à l'affection fraternelle : elle n'est pas moins devenue madame Pauthier. Elle en savait pourtant sur ces questions beaucoup plus que vous, qui m'étonnez souvent par votre ignorance. Voyons, voulez-vous — non pas me dire vos secrets, ils sont à vous, — mais répondre à une toute petite question ? Vous me parlez d'affection fraternelle, il y en a donc une autre ? Quelle est cette autre, et quelle différence faites-vous entre les deux ?

— Dame!... je ne sais pas.

— Moi non plus, qui suis pourtant beaucoup plus vieux que vous. Je pense donc qu'il n'y en a aucune, — entre un homme et une femme, s'entend, quand ils sont jeunes tous les deux, bien faits comme vous, et qu'ils se sont rencontrés pour la première fois à votre âge. J'estime encore que tout chemin mène à Rome ; c'est un mot trop fort pour vous, mais que vous comprendrez plus tard, quand vous serez madame d'Athenaz...

— Oh ! mon père...

— ... Ou madame Dunant, Dubois, Duval, Dupré, Ducamp, Dumont, Durand, Duroc, si le nom d'Athenaz vous offusque. Enfin, vous ne voulez pas que je fasse un peu de lumière entre vous ? A votre aise.

Rimbaud partira, et j'en serai fâché, parce que, si vous ne l'aimez pas, moi je l'aime... fraternellement, bien entendu. A ce soir. »

Là-dessus, il est parti; je me suis mise à la fenêtre où je suis restée un long moment, sans penser à rien; après quoi je n'ai pu me tenir de pleurer, je ne sais pourquoi, et en vous écrivant je pleure encore. Qu'est-ce que j'ai donc?

X

Champel, 21 juillet.

Il y a du nouveau, belle dame, et, je le crains, du tragique. Aussi pensions-nous bien, la princesse et moi, que cela ne pouvait finir ainsi. Cette entente cordiale entre le mari et l'amant n'était qu'une frime qui ne pouvait abuser des malins comme nous. Il y avait une odeur de soufre, nous sentons ça de loin, nous autres méridionaux. Franchement, on nous croyait trop bêtes. L'orage a éclaté avant-hier. Déjà le matin, la fabricante étant allée toute seule au rendez-vous, le flibustier n'y est pas venu; tout me porte à croire que, n'étant pas un brave à poil, il a eu peur que le mari ne survînt comme la veille. La Brandebourgeoise, qui a de très bons yeux derrière ses lunettes vertes, estime que la péronnelle, attendant sous l'orme, n'avait pas

l'air content du tout. Enfin la dispute a commencé au déjeuner; leur porte était fermée, mais nous entendions de la salle comme un bruit de paroles assez vives; enfin les deux hommes sortirent ensemble, et il y eut entre eux une scène épouvantable sous les marronniers. Ils se quittèrent brusquement, en se tournant le dos : je connais ce mouvement, moi qui ai eu tant d'affaires. Après quoi le mari furieux rentra chez lui, et lava la tête à sa femme assez vertement, puisqu'une heure après, elle était encore à pleurer à sa fenêtre : « C'est bien fait, » disait la Brandebourgeoise, qui, entre nous, commence à m'agacer. Elle porte à la France et aux Françaises en général cette haine que les laiderons ont toujours eue pour les jolies femmes. Hier elle m'a dit pis que pendre de la princesse russe, prétendant que cette grande dame n'en voulait si fort audit Raimbaud que parce qu'elle avait trop de goût pour lui. Moi qui crois savoir qu'elle a du goût pour moi, je n'ai pu admettre une calomnie pareille. Quant à l'Américaine, elle m'a lâché, voyant qu'il n'y avait rien à faire avec moi. J'attends toujours M^{lle} Valpers, et je lui reste fidèle. Nous autres méridionaux, nous avons une ténacité de troubadour.

Enfin M. et M^{me} Pauthier sont partis hier matin, laissant leurs malles à l'hôtel et ne prenant avec eux que de petits bagages. Le faux Raimbaud a filé de son côté, n'emportant rien du tout. Pour ne pas éveiller les soupçons, le fabricant de papiers peints

avait annoncé qu'il ne ferait qu'un petit tour en Suisse. Mais personne ici n'est sa dupe, au moins parmi ceux qui suivent cette affaire, car il faut bien vous dire que les cinq sixièmes des voyageurs ne se doutent de rien. Le propriétaire de l'hôtel m'a envoyé promener toutes les fois que j'ai voulu le mettre sur ses gardes. Ce diable d'homme a l'air de se fier à tout le monde, excepté à moi, qui suis, après tout, ce qu'il y a de mieux dans son auberge. Je ne lui ai pas encore payé sa note, c'est vrai, mais il sait bien que je la lui payerai, n'est-ce pas ?

Enfin le Raimbaud est parti comme il était, en chapeau de paille et en gants de Suède ; bien plus, en quittant l'hôtel, il a remis au bureau la gibecière où il tient son argent. Cependant depuis trente heures on ne l'a plus revu, on l'attend encore. La princesse est sur les dents, elle le croit tué. Un cœur d'or, cette femme ! Croiriez-vous qu'elle a passé toute la nuit à l'attendre ? « Ce Pauthier, crie-t-elle, est un monstre ; il a emmené sa femme pour assister au duel ! » Et elle ajoute : « C'est ma faute ! c'est moi qui ai parlé ! » Quand j'essaie de la calmer, elle m'appelle misérable. Comme si j'y étais pour quelque chose ! Il n'y a que la Brandebourgeoise qui soit contente ; elle conclut de tout ceci que les Français sont féroces ; entre races germaniques, on se balafre, on ne se tue pas. Voilà, belle dame, où nous en sommes.

XI

Chillon, 21 juillet.

Ma bonne tante, c'était écrit ! Hier matin, j'étais parfaitement décidé à partir pour Saint-Rufil, et à venir me consoler près de toi des petits malheurs qui m'arrivent. M. et M^{me} Pauthier devaient faire une excursion en Suisse ; ils voulaient m'emmener avec eux, j'ai résisté. Bien plus, pour éviter le chagrin des adieux et les tentations du dernier moment, j'étais sorti avant eux, à la pointe du jour. Bien mieux, pour me mettre dans l'impossibilité de les suivre, j'avais laissé mon argent à l'hôtel, ne gardant sur moi que mon porte-monnaie où se trouvaient, par hasard, quelques pièces d'or. Enfin, vois si c'est héroïque, je marchai droit devant moi sans savoir où j'allais, mais tournant le dos au lac où ils devaient s'embarquer. Course effrénée, fan-

astique : je rencontrai l'Arve qui me barrait le chemin, je la traversai au premier pont, je gravis une hauteur, j'entrai dans un parc ombreux avec étang, cascade et eau courante; je marchai ensuite à grands pas à travers champs et vignes jusqu'à un village au bord du Rhône enjambé par un pont que je passai, puis je remontai la rive droite du fleuve par les sentiers fous, les uns sous bois, les autres légringolant dans des ravins ou se perdant en un fouillis de broussailles; je sautai des fossés, trouai des haies, franchis des palissades, violai vingt fois la propriété d'autrui, et je gagnai ainsi Genève, où je me trouvais, par pur hasard, sur le quai juste au moment où Henriette, précédée de son mari, s'engageait sur la passerelle qui menait au bateau à vapeur. Elle ne m'avait pas vu; je me tins à l'entrée de la passerelle, avec la ferme intention de suivre un instant des yeux la jeune femme et de m'en aller. Je comptais sans les cormorans : on nomme ainsi les portefaix de Genève, hommes très polis pour la plupart et d'une parfaite honnêteté; mais celui qui se trouvait derrière moi devait avoir un bien mauvais caractère : il est vrai qu'il portait sur l'épaule une malle énorme où quelque bourgeois avait dû mettre tout son mobilier.

« Hé ! l'Alboche, me cria-t-il, est-ce qu'on va longtemps comme ça boucher le passage? »

Alboche signifie Allemand : c'est la plus grosse injure que les cormorans sachent adresser à un ga-

lant homme. Non content de me l'avoir lancée, le portefaix me donna un violent coup d'épaule qui me poussa sur le bateau. Je n'eus pas le temps de me mettre en colère; Pauthier me reçut dans ses bras en s'écriant :

« A la bonne heure ! A présent que je vous tiens, je ne vous lâche plus. »

Je tâchai de m'excuser et de m'expliquer : impossible; le brave homme avait la conviction que je m'étais ravisé, et m'en remerciait de tout son cœur. J'ai déjà vu bien des maris, mais pas un de cette force. J'eus beau lui objecter que je n'avais ni linge ni argent, pas même un parapluie; il me répondit : « J'en ai pour deux; n'est-ce pas, Henriette? » On entendit une cloche, une grosse voix cria :

« Les personnes qui ne partent pas sont priées de descendre. »

Je m'élançai vers la passerelle, un indigène me dit :

« Vous avez le temps. On ne part que dans cinq minutes... »

Puisque j'avais le temps, je restai encore un moment pour faire mes adieux à Henriette, que je comptais ne plus revoir. Je m'approchai d'elle, et la trouvant pensive, un peu triste, je ne sus que lui dire; je n'avais sur les lèvres que deux vers de Byron :

*Fare thee well, and if for ever,
Still for ever fare thee well!*

Mais je n'osais les lui dire, à cause de Pauthier, qui savait peut-être l'anglais et qui continuait à me supplier de le suivre. Nouveau coup de cloche : les amis et les parents qui avaient accompagné les voyageurs à bord échangèrent avec eux une poignée de main ; j'entendis des bruits de baisers qui me tournaient la tête. Enfin ceux qui ne partaient pas envahirent la passerelle, et je fis tout haut de plaintives réflexions sur la brutalité de cette cloche qui brisait tant de relations peut-être pour toujours. Ces réflexions achevées, le bateau s'était remis en marche. Impossible de retourner à terre, à moins de me jeter à l'eau, ce qui eût été ridicule. Très sérieusement, ma chère tante, j'ai été tout à fait contrarié de ce contre-temps ; ma conscience me disait des choses désagréables. J'avais beau lui répondre que ce n'était pas ma faute, que je ne l'avais pas fait exprès, elle bougonnait comme toi, quand je te racontais mes premiers succès : seulement toi, tu en étais très fière, et, tout en me grondant, tu disais en ton cœur : « Ai-je un neveu assez irrésistible ! » tandis que ma conscience n'entend pas raillerie et n'a pas la main légère quand elle me bat. Ajoute que Pauthier se moquait de moi, ravi du mécompte. Enfin je fis contre fortune bon cœur et je fus très gai jusqu'à Chillon.

Là, il fallut descendre pour voir le château où fut enfermé Bonivard. J'avais lu le poème de Byron et je me préparais à recevoir des impressions lugu-

bres en descendant au fond du souterrain. Par malheur nous traversâmes une bande d'étrangers faisant cercle autour d'un historien à lunettes d'or, homme très loquace et très savant, qui était en train de rétablir la vérité historique. Il paraît que ce Bonivard fut un galantin et un plaisantin qui eut quatre femmes et en fit jeter une dans le Rhône, cousue dans un sac, parce qu'elle était coupable d'adultère. Ce gros mot, que je n'aime pas, me donna le frisson. Je regardai Henriette, qui ouvrait de grands yeux comme si elle ne comprenait pas. Il paraît que Byron a fait de ce personnage un héros de fantaisie. Pendant qu'il était dans le souterrain et qu'il gravait son nom sur un pilier, un caporal ivre lui racontait l'histoire de Bonivard ; le poète se garda bien de l'écouter, parce qu'il songeait à la tour de Pise et à la mort d'Ugolin qui mangea ses fils à ce que dit la légende. Comme il pleuvait le lendemain, et que lord Byron s'ennuyait à l'auberge, il écrivit, toujours obsédé par l'image d'Ugolin, son *Prisonnier de Chillon*.

Mais moi, en sortant de là, je n'avais dans l'esprit que la vérité historique, révélée par le savant aux lunettes d'or. Je ne pouvais voir autre chose qu'une femme cousue dans un sac et jetée dans le Rhône. Nous montâmes à l'hôtel Byron.

« Ce Byron est un menteur, dis-je à Pauthier ; on doit mal dîner chez lui. »

On y dîne très bien au contraire ; il y a surtout

un petit vin de Villeneuve que je te recommanderais si tu buvais autre chose que de l'eau ; il est engageant, très cordial, apaise la soif et l'excite en même temps ; il porte, de plus, aux idées philosophiques. Je comprends fort bien que les Vaudois soient de si braves gens, un peu métaphysiciens. Après dîner, nous nous assîmes sur une terrasse commandant une vue superbe ; le soleil se couchait, et tu ne saurais croire ce que le soleil couchant peut faire de ce lac. Il se rue sur les montagnes, qui sont tout près, et y jette par poignées des rubis, des flocons de lave ardente ; tout le pays prend feu, même les neiges des sommets qui s'empourprent, l'eau bleue se change en mare de sang. C'est alors que je fis à Henriette une conférence d'esthéticien ; je lui expliquai qu'il y a une nature épique, la campagne de Rome, la plaine immense où courent les aqueducs en longues fuites d'arches ; la nature lyrique, celle des bois où l'on va seul, où l'on va deux, où l'on rêve et l'on aime ; enfin la nature dramatique, celle que nous avons sous les yeux. Cependant j'ai fait cette nuit des rêves atroces ; j'ai vu le prisonnier de Chillon enchaîné dans le souterrain, et ce Bonivard avait la tête de Pauthier ; j'ai vu une femme tomber dans l'eau, cousue dans un sac, et cette femme était Henriette. Ce matin je me porte à merveille et je n'ai pas mal aux cheveux ; le vin de Villeneuve est bon enfant.

XII

Glion, le 21 juillet.

J'ai besoin de vous écrire, ma bonne marraine ; je suis toute troublée, hors de moi, tantôt gaie, tantôt triste ; un moment j'ai confiance, un moment j'ai peur. Hier, par exemple, en montant sur le bateau à vapeur pour quitter Genève, je me sentais un vrai crève-cœur en pensant que je ne reverrais plus quelqu'un que vous connaissez. Tout à coup je l'ai senti derrière moi ; senti est le mot, je ne l'avais pas vu ; papa me dit souvent que j'ai des yeux derrière la tête. — Eh bien ! cette surprise m'a causé plus d'effroi que de plaisir. — Lui-même avait l'air... que sais-je?... comme honteux de venir avec nous. Honteux pourquoi ? C'était l'action la plus simple du monde, qu'est-ce qu'il a donc à nous fuir, comme il fait ? Et s'il veut s'en aller, pourquoi revient-il ? Et

quand il revient, pourquoi chercher mille excuses, et rejeter la faute sur le hasard? Quelle faute? — Il y a là-dessous du trouble et du louche; moi-même j'ai des repentirs — mais qu'ai-je donc fait?

Jusqu'à Versoix, il n'a rien dit, et s'est tenu sur un banc, le menton sur sa poitrine, comme en pénitence; en ce moment-là, il me déplaisait si fort que j'aurais bien voulu qu'il descendît à Versoix. S'il se trouvait avec nous par hasard, comme il disait, bien malgré lui, et parce que le bateau était parti trop vite, il était bien libre de s'en retourner, n'est-ce pas? Ce n'est pas moi qui l'aurais retenu. Versoix est un bien joli endroit, où le lac a des couleurs tendres; un ruisseau s'y jette à l'ombre, entre deux rangées d'arbres serrés qui s'embrassent et le couvrent de vert. Eh bien! votre neveu n'est pas descendu à Versoix, d'où le chemin de fer l'aurait ramené à la ville en quelques minutes. Vous me direz qu'il ne le savait pas, mais du bateau on ne voit que le chemin de fer, et puis il pouvait s'en revenir à pied : c'est un marcheur infatigable. Non, vous dis-je, il voulait faire cette course; mais alors, pourquoi ne pas le dire franchement? Je n'aime pas ça.

Enfin! il a daigné m'adresser la parole, et comme le neveu dont vous êtes la tante est un homme charmant quand il veut, je ne vous nierai pas qu'il a été charmant. C'est amusant, un bateau à vapeur, beaucoup plus qu'un wagon, où les uns lisent, les autres dorment, et où l'on ne voit qu'un petit carré de

paysage. Ici au moins on a de l'air, du jour, de l'eau, des montagnes : trop de vignes dans le canton de Vaud, mais la côte de Savoie a des rochers superbes et par-dessus de riches touffes de châtaigniers. Puis, sur un bateau, les voyageurs sont plus drôles : M. Raimbaud les regardait avec soin et me les expliquait. Il distinguait le pays de l'une à ses dents, la religion de l'autre à sa jupe ; aux gestes échangés entre deux hommes graves, il reconnut que ces deux hommes causaient politique et disaient des choses désagréables sur le gouvernement. Il y avait aussi un jeune homme et une jeune femme, fort laids, assis en face de nous ; M. Raimbaud me déclara qu'ils faisaient leur voyage de noce : « Un des usages les plus ridicules qui existent, ajouta-t-il ; si j'avais le malheur d'être un nouveau marié, je me cacherais.

— C'est peut-être pour se cacher qu'ils voyagent.

— Vous appelez ça se cacher ! Regardez-les bien ; ils se retournent et s'appuient sur le parapet pour regarder la vue. Leurs joues se touchent. Je parie qu'ils s'embrasseront. »

Ils s'embrassèrent en effet, et votre neveu lâcha encore une bordée contre le mariage ; ce n'est pas la première que j'entends ni, je pense, la dernière que j'entendrai. Seulement, cela m'amusait autrefois ; aujourd'hui, cela m'agace. Est-ce lui qui a changé, ou si c'est moi ?

L'impression fâcheuse ne dura pas, Dieu merci ;

le bateau offre quantité de distractions aux curieux : les stations d'abord, la foule qui descend et celle qui monte, l'affluence des Vaudoises qui ont la tête élargie (les Genevoises l'ont allongée) et des accords de harpe dans l'accent ; puis des musiciens allemands qui jouèrent la *Marseillaise* en élégie ; un artiste de première force qui, sans appeau dans la bouche, imitait le gazouillis de tous les oiseaux ; le boniment d'un marchand qui vendait des vues de la libre Helvétie ; des litanies d'un colporteur qui offrait des sermons, des homélies, des traités religieux et, si on n'en voulait pas, des photographies que papa ne m'a pas laissé voir. Tout cela vous étourdit et chasse les idées tristes. A Chillon, par exemple, j'eus un gros chagrin ; un professeur qui paraissait fort heureux d'être sceptique m'a gâté la belle histoire de Bonivard. J'aime mieux le récit de Byron qui doit être bien vrai, puisqu'il est si beau.

Le soir nous avons eu un coucher de soleil qui m'a tourné la tête, et M. Raimbaud a dit quantité de folies ; ce matin, je suis horriblement triste ; je ne voudrais pas vivre ici : les montagnes sont trop près, elles vous écrasent. Cela manque d'air. Heureusement nous n'y restons pas ; nous partirons après midi pour Glion, un joli endroit au-dessus de Montreux (canton de Vaud), sur la montagne. Ce n'est ni trop haut, ni trop bas, ni trop chaud, ni trop froid ; papa doit s'y reposer quelques jours, sur l'ordre du docteur. Écrivez-moi là, je vous en prie,

une bonne lettre qui me remette un peu d'aplomb, car toutes mes idées tournent. Et faites-moi un grand plaisir : dites-moi bien exactement ce que c'est que l'adultère ; j'ai souvent entendu ce mot à l'église, je l'ai lu dans le Décalogue et dans les Évangiles, mais je n'ai jamais bien compris ce qu'il signifiait. Ce doit être un bien gros péché, puisque les Juifs lapidaient la femme qui l'avait commis et qu'à Genève on la noyait cousue dans un sac. Mais, dites-moi la chose telle qu'elle est, non pas à demi-mots, comme vous faites trop souvent. On commet tant de péchés par ignorance !

XIII

Glion, le 26 juillet.

Ma chère tante, nous sommes ici depuis quelques jours et sans Pauthier, qui m'ennuie avec ses attentions, je serais le plus heureux des hommes. J'ai acheté du linge à Vevey pour ne pas m'affubler des plumes de ce terrible homme; il voulait m'habiller à toute force, prétendant que je n'étais venu que pour lui. A Chillon, il allait payer toute la note de l'hôtel; j'ai dû me fâcher pour qu'il retirât ses largesses. Il existe ici une grande et belle auberge où vont les gens de qualité; ma bonne étoile a voulu qu'elle fût pleine et nous avons pu nous réfugier dans un chalet où il n'y a qu'un peintre suisse et nous. Ce peintre, un beau vieillard, est l'homme le plus jovial que j'aie connu; où diantre avons-nous pris que les gens de ce pays soient tristes? Celui-ci,

au contraire, est rabelaisien en diable, et il raconte à Henriette de ces histoires qui lui feraient dresser les cheveux sur la tête si elle les comprenait. Par bonheur, quand il a quelque gros mot à dire, il le dit en patois, et ce patois brave l'honnêteté si gaïement qu'à l'écouter on ne rougit qu'à force de rire. Pauthier s'en donne à gorge déployée, et cette cure d'hilarité continue celle de Champel.

Henriette, qui s'attristait, s'impatientait un peu ces derniers temps, est redevenue enfant près de ce vieux homme. Il nous mène sur les hauteurs où ses jambes de quatre-vingts ans font des ascensions de chamois. C'est gai, c'est sain, c'est bon, la montagne.

Pourtant, aujourd'hui, j'ai fait une sottise qu'il faut que je te raconte : péché confessé est à moitié pardonné. Le peintre était parti de grand matin pour une formidable escalade et n'avait pas voulu de nous, déclarant que nous ne pourrions pas le suivre ; je me trouvais donc seul avec Henriette, et quand nous sommes seuls, nous ne savons plus que nous dire ; je ne l'amuse plus. D'ailleurs, elle évite les tête-à-tête. Tout à coup elle se leva (nous étions devant le chalet, sur l'esplanade), et, prenant une raquette et un volant oubliés sur une table, elle me dit : « Jouons, voulez-vous ? — Mais je ne sais pas... — Essayez ! »

Je fus d'une maladresse ridicule, mais elle, gracieuse comme je ne croyais pas qu'on pût l'être en notre siècle si mal vêtu. Tout son corps vibrait, on-

dulait, se rejetant en arrière, avec une souplesse de nymphe, pour ressaisir le volant poussé trop loin ; les bras nus jaillissaient parfois tout entiers des amples manches, les cheveux dénoués dansaient. Moi qui la regardais avec admiration, — et l'admiration doublait ma gaucherie, — après une demi-heure de cet exercice, je tombai essoufflé sur un banc. Elle, alerte, joyeuse et toute prête à recommencer, se tenait debout devant moi, avec un air de provocation et de triomphe. Toute rouge, du feu dans les yeux, une fierté de sourire, une robe palpitante que gonflaient les battements du cœur ; je ne l'avais jamais vue si belle. Ma tête s'en allait, s'en allait...

Si bien qu'au premier quart d'heure où je me trouvais seul, j'alignai au galop les lignes suivantes. Je te prie de croire que je ne me permets pas cette citation pour te faire admirer ma littérature. Je n'ai jamais rien publié chez Lemerre, et je ne m'aventure dans la langue des dieux qu'en cas d'absolue nécessité. Voici donc mes vers, tu sauras tout à l'heure à quoi ils servent :

Levez donc votre main coquette,
Rieuse au rire étincelant ;
Tendez-moi toujours la raquette,
Lancez-moi toujours le volant ;

Songez-y, nous jouons, Madame,
A l'amour, affreux casse-cou...
Vous qui n'êtes pas encor femme,
Comme un enfant, moi comme un fou.

A ce jeu-là — j'y suis si bête ! —
Raillé, battu, jamais vainqueur,
Vous m'avez vu perdre la tête,
Et ma tête suivait mon cœur...

Et j'ignore à présent moi-même
Où s'en vont mes pas égarés,
Et je m'irrite, et je vous aime,
Et jamais vous ne m'aimerez.

Ce chef-d'œuvre une fois perpétré et mis au net sur une petite page de papier anglais, je le glissai sournoisement dans un volume que Pauthier ne pouvait ouvrir : *les Feuilles d'automne*. C'était le livre d'Henriette, qui le feuilletait vingt fois par jour et ne s'endormait pas sans en relire quelque morceau. Là-dessus, j'allai me promener tout seul dans les bois, où je rencontrai Pauthier en train de ramasser des champignons : c'est son occupation favorite. Il prétend s'y connaître et tâcha de m'intéresser aux chanterelles et aux morilles. Un homme qui cueille des champignons mérite tout ce qui peut lui arriver : il n'est poussé dans les bois que par un vil sentiment de gloutonnerie. J'avoue tout : il me vint une idée féroce. Je pensai que Pauthier n'y entendait rien. Qui sait s'il ne rapporterait pas au chalet des champignons pleins d'amanitine ? — Ah ! la veuve, c'est la femme idéale : elle n'est plus jeune fille et elle est libre ; on peut l'aimer sans crime et ne pas l'épouser.

Quand je rentrai avec Pauthier, Henriette se promenait sur l'esplanade et tenait son livre à la main. Je n'osais l'aborder, haletant, comme

si la partie de volant se fût prolongée pendant trois heures. Je rassemblai tout mon courage et pendant que son mari portait les champignons à la cuisine, je m'approchai d'elle le plus martialement que je pus. Elle me sourit, je devins un des heureux de la terre. C'était l'heure où l'on dîne ; le peintre n'était pas encore rentré, ce qui me réjouit.

En entrant avec moi dans la salle à manger, Henriette posa son livre sur la cheminée, mes vers n'y étaient donc plus. Où étaient-ils ? Je regardai plus d'une fois le corsage de la jeune femme. Puis j'eus un soupçon triste : je pensai que peut-être elle n'avait pas ouvert son livre ni lu mes vers : d'où son bon accueil. Mais je ne pus m'assurer de la chose. La conversation fut stupide, Pauthier était là.

Le jour baissait ; une brise fraîche vint du dehors. En pareil cas, on laisse ouverte la grande porte vitrée qui donne sur l'esplanade et on jette un fagot dans la cheminée. Le feu et l'air à la fois : on se donne de ces fêtes sur la montagne en plein été. Après le dessert, Pauthier alla sécher ses bottes, un peu mouillées encore par l'humidité de la mousse ; puis, machinalement, étendant le bras vers la tablette de la cheminée, il prit *les Feuilles d'automne* qu'il tourna un instant entre ses doigts. Figure-toi mon angoisse. Je tremblais pour Henriette, qui cependant paraissait calme et gaie. Où étaient donc mes vers ?

Cependant, après avoir bien retourné ce volume

qu'il n'ouvrit pas, Pauthier le jeta brusquement sur la table et en fit sortir ma petite feuille ; heureusement il faisait sombre et le feu de la cheminée n'éclairait guère que le parquet et le plafond. Cependant le papier séditieux était tombé entre les deux pieds du bonhomme, et il connaissait mon écriture. Bien plus, il m'avait demandé avant-hier un autographe, pour étudier mon caractère : il s'y connaît comme en champignons. Mes jambages lui ont appris que je suis un homme posé, rangé, placide, et que je mourrai millionnaire.

Je regrettai amèrement de n'être point parti, comme je le voulais, pour Saint-Rufil.

Enfin, je recourus à un stratagème ingénieux : profitant du moment où Pauthier tirait un cigare de son étui, je laissai tomber mon mouchoir entre ses jambes, et je me précipitai pour le relever. Mais j'avais compté sans l'implacable urbanité de ce terrible homme. Mes mains étaient encore à un pied de terre qu'il avait déjà ramassé mon mouchoir, et non seulement mon mouchoir, hélas ! — mais ma poésie. Il l'approcha de ses yeux pour voir ce que c'était. Je suis, comme tu le penses bien, à grosses gouttes. Mais il y a une Providence pour les amoureux. Le papier anglais est très fort, et il faut croire que Pauthier ne vit que le verso de la feuille ; cette page blanche s'étant maculée entre ses bottes, il la jeta derrière lui avec dégoût.

Je commençais à respirer ; mais il se baissa pour

la reprendre. Ce diable d'homme avait juré de me retourner sur des charbons ardents. Je me figurai que des soupçons lui étaient venus et qu'il voulait examiner avec plus de soin cette feuille suspecte.

— Nous y voilà, pensais je, et je croisai les bras, attendant le Destin. Henriette, étrangère à tout ce qui se passait, avait repris son livre et, accroupie sur le parquet, lisait à la clarté de l'âtre, des vers plus beaux que les miens. Elle était si calme, si heureuse, si richement éclairée par ces lueurs mouvantes qui lui rougissaient la joue et lui mettaient des éclairs dans les cheveux, que je me regardai comme un misérable. J'avais donc étourdiment brisé cette vie si pure, car même innocente une femme est châtiée quand elle a eu le malheur de plaire ; c'est un crime que la sottise des maris ne pardonne pas.

Pauthier déchira en deux le papier sans le lire, en laissa tomber la moitié sur ses genoux, et, pliant l'autre, entre ses doigts, le plongea dans le feu de la cheminée. Ma poésie flamba aussitôt, et je te donne ma parole d'honneur que jamais flamme au monde ne m'a fait tant de plaisir. J'admirais toutes les propriétés de cet élément ; je lui savais gré surtout de se communiquer plus promptement encore que l'amour et de consumer si lestement ce qu'il touche. En ce moment-là, m'eusses-tu enlevé l'Himalaya de dessus les épaules, tu m'aurais moins soulagé, je t'assure, que ne fit le spectacle rassurant de cette combustion.

Le papier allumé, Pauthier l'approcha de son cigare, puis, le gardant entre l'index et le pouce, ne se décida à le lâcher que lorsqu'il sentit une cuisson au bout des doigts. Tu ne saurais croire à quel point cela m'intéressait ; si j'étais romancier anglais, j'écrirais là-dessus vingt pages. Je te montrerais ce malheureux papier qui paraissait souffrir, se tordant comme un condamné sur le bûcher, se recroquevillant comme dans les convulsions de l'agonie, s'amincissant en charbon plus léger que l'air, se couvrant d'étincelles qui couraient, fuyaient, s'effaçaient une à une jusqu'à la dernière, la plus longue à s'éteindre, qui disparut enfin tristement. Alors il ne resta plus rien de ce qui aurait fait tant de mal, plus rien qu'un peu de cendre noire et l'âcre odeur des choses mortes.

Cependant la moitié de la feuille restait sur les genoux de Pauthier ; je voyais de ma place quelques bouts de vers qui m'inquiétaient encore. Le bourreau s'aperçut de mon attention et me dit :

« Que regardez-vous là ? Est-ce par hasard ce morceau de papier, continua-t-il en baissant les yeux sur ses genoux. Tiens ! tiens ! tiens ! c'est de votre écriture... »

Et, au feu de la cheminée, il tâcha de déchiffrer ce qui restait de ma composition. Pendant ce temps Henriette, oubliant qu'elle n'était plus seule, murmura tout haut la strophe qu'elle était en train de lire :

Elle ignore — à jamais ignore-les comme elle —
Ces misères du monde où notre âme se mêle :
Faux plaisirs, vanités, remords, soucis rongeurs,
Passions sur le cœur flottant comme une écume,
Intimes souvenirs de honte et d'amertume
Qui font monter au front de subites rougeurs...

« Ce sont des bout-srimés ! dit le bon homme.

— Des bouts-rimés ! fit Henriette en relevant la tête avec un air scandalisé. Elle croyait que cette observation s'adressait aux *Feuilles d'automne*.

— Eh oui ! répondit Pauthier en tendant le papier à sa femme. Vous vous y entendez mieux que moi ; regardez vous-même.

— Ce sont des vers ! s'écria-t-elle en levant ses yeux sur moi. Des vers sur notre partie de volant, j'imagine. Pourquoi les avez-vous déchirés ?

— C'est moi qui ai fait le coup, murmura Pauthier avec un air de contrition qui me tira tout à fait d'inquiétude. Ce n'est pas ma faute, ajouta-t-il pour se justifier ; ils traînaient sous mes bottes... Si j'avais su !... »

Je pris le papier des mains d'Henriette ; il n'y restait plus que les rimes à peine compromettantes. Pauthier me conjura de réparer sa sottise et de vouloir bien « recoucher sur le papier » les stances (je crois bien qu'il dit les stances) qu'il avait brûlées si maladroitement. Et il alla me chercher ce qu'il faut pour écrire, comme on dit au théâtre.

« Vous êtes donc poète? murmura Henriette avec une certaine émotion.

— Non, madame, et je vous conjure de ne pas me demander ces vers. Je vous en écrirai d'autres.

— Point du tout. C'est ceux-là que je veux.

— Ils sont si mauvais que je n'osais pas vous les offrir. Vous voyez bien qu'ils ont été foulés aux pieds, puis jetés au feu. C'est tout ce qu'ils méritent. Un pauvre madrigal... bien indigne de vous.

— Nous verrons bien, » dit Henriette.

Pauthier rentra avec une feuille de papier bleu — une couleur que j'exècre — et une plume de fer — je n'écris qu'avec la plume d'oie. — Une fille d'auberge apporta une lampe et de l'encre, et bon gré, mal gré, je dus exécuter séance tenante, sous les yeux de Pauthier et d'Henriette, ce travail de bouts-rimés (c'était bien le mot), qui en pareil cas aurait embarrassé un improvisateur de profession. Il en résulta l'énormité que voici : je te l'envoie pour expier toutes mes fautes :

Vive et souple, alerte et coquette,
Rieuse au rire étincelant,
Quand vous me tendez la raquette,
Quand vous me jetez le volant,

Ce n'est pour vous qu'un jeu, madame,
Mais pour moi c'est un casse-cou;
Vous voltigez comme une femme
Et je trébuche comme un fou.

Suis-je assez lourd ! Suis-je assez bête !
Raillé, battu, jamais vainqueur,
Tout essoufflé, j'y perds la tête...
Un autre y laisserait son cœur...

Mais étant l'innocence même,
Mes pas ne sont point égarés ;
C'est monsieur Pauthier qui vous aime
Et que toujours vous aimerez. »

A cette chute étourdissante, le mari poussa des cris de jubilation et m'emmena sur la terrasse en disant :

« N'est-ce pas qu'Henriette est charmante ? »

XIV

Champel, le 26 juillet.

Pauvre madame, nous avons des nouvelles du défunt, et nous savons maintenant qu'il était bien réellement votre neveu. Ce qui nous avait induits en erreur, c'est qu'il prétendait ne pas vous connaître ; mais j'avais reconnu d'emblée à son air que c'était un homme bien élevé. Entre gens du monde, on se flaire vite. J'ai vu son permis de chasse qu'il a laissé dans sa chambre et l'enveloppe d'une lettre arrivée pour lui depuis sa disparition ; l'adresse est de votre écriture et porte le timbre de Saint-Rufil. J'ai donc le vif regret de vous annoncer que je ne m'étais pas trompé ; la gazette de la localité a dit il y a quelques jours qu'un duel entre Français avait eu lieu dans une île près de Villette ; les deux adversaires avaient les yeux

bandés et se battaient au pistolet. L'île que j'ai visitée est sur le Foron, ruisseau qui sépare la Suisse de la France, terrain neutre, excellent pour une rencontre : à ma prochaine affaire, j'irai là. La police est arrivée trop tard, comme d'habitude ; on n'a trouvé sur les lieux qu'un chapeau de paille un peu défoncé, celui que portait Raimbaud le matin où il a quitté Beauséjour. Hier, la même gazette nous a appris qu'on avait relevé dans une île de Russin, sur le Rhône, le corps d'un jeune homme qui avait un trou de balle au front : cheveux châtain clair et moustache blonde, veston bleu, pantalon et gilet gris, souliers usagés. C'était à peu près le costume du pauvre garçon. La gazette ajoutait qu'elle croyait à un suicide, parce qu'on avait retrouvé dans une poche du veston le porte-monnaie du mort, contenant 7 francs en argent en 60 centimes en petite monnaie. Ces idiots de gazetiers n'ont pas pensé au duel de Villette : le corps était tombé dans le Foron, qui l'avait porté à l'Arve, et l'Arve au Rhône. C'est clair comme le jour. La poche du veston contenait encore un portrait de femme et une pipe ; les gens les mieux élevés en grillent une, quand on ne les voit pas : moi-même...

Le corps avait été porté à la Morgue, où j'ai couru en cab, promettant vingt sous de pourboire au cocher s'il crevait son cheval. J'y suis arrivé trop tard ; notre pauvre ami venait d'être reconnu et réclamé par des parents très bien. Quels parents,

je vous prie ? assurément l'affreux Pauthier qui a voulu faire disparaître les traces de son meurtre. Aussi le fabricant n'a-t-il pas donné signe de vie depuis son départ. Il a filé comme une ombre en nous disant : « Je reviendrai... »

Ici tout le monde regrette ce charmant jeune homme ; la princesse est inconsolable et a pris le deuil : Fraulein Raupe, qui envoie des correspondances à un journal de Berlin, est en train de mettre l'histoire en roman : ça s'appellera : *Férocity française*. Il n'y a que l'Américaine, qui, bête comme une oie et têtue comme une mule, s'obstine à déclarer que tout ça c'est de la blague, que Pauthier n'est pas marié et que Raimbaud n'est pas mort. C'est une tête à l'envers, mais bonne fille, et riche. Quand elle n'est pas de votre avis, elle vous dit tout franc : « Vous mentez ! » Elle vient d'acheter un cheval pour la saison et part au galop chaque matin toute seule. Le soir elle boit sa bouteille et fume après un gros cigare. Enfin elle m'irait, mais vous savez...

XV

Glion, le 27 juillet.

J'ai une marraine qui ne m'écrit pas ; je lui en voudrais si j'étais méchante et si je vivais en plaine, mais les rancunes d'en bas ne peuvent monter jusqu'ici. Je ne vous dirai pas, comme les poètes du pays, que sur ces hauteurs on se sent plus près de Dieu : c'est une phrase toute faite et qui me semble assez prétentieuse ; je vous dirai seulement qu'on y est au-dessus des brouillards, et c'est déjà beaucoup. J'ai trouvé l'homme qu'il me fallait, un esprit clair : ce n'est pas M. Raimbaud ; c'est un peintre du cru qui en sait long, bien qu'on ait négligé de lui apprendre l'orthographe. Il est en train de me raconter la création du monde. Les insectes mouraient de faim, Dieu leur dit : « Pauvres enfants, j'ai pitié de vos souffrances, aussi vais-je pétrir

à votre usage un gâteau de roi qui vous fera plaisir. » Et il créa l'homme. Dans les villes, où le moindre grimaud croit que le monde a été fait pour lui, ces idées-là doivent déplaire. Ici elles font rire, et penser en même temps.

Penser en riant, c'est la santé de l'esprit, dit mon peintre. Il va même plus loin : il affirme que la gaieté, c'est la vertu. Il m'a raconté à ce propos une histoire qu'il tient d'un conteur allemand, « brave homme tout de même. » Un jour, un pasteur ou un curé enseignait le catéchisme à des petites filles ; tout à coup, l'idée lui vint de leur demander : « Comment faut-il aimer Dieu ? » Les fillettes, embarrassées, se regardaient entre elles ou regardaient le plafond, un doigt dans leur bouche ; une d'elles, plus alerte, leva la main. — « Tu le sais, Martine, dit le prêtre. Parle donc à ton aise ; comment faut-il aimer Dieu ? — Gaiement », répondit Martine. Le curé fit un haut-le-corps, puis devint pensif, ouvrit sa tabatière, huma longuement une prise et finit par murmurer : « C'est vrai. »

Seulement, il y a gaieté et gaieté : celle d'en bas est factice ; on s'y grise de spiritueux, au physique et au moral (c'est toujours mon peintre qui parle). Lui est un épicurien qui ne boit que de l'eau et du lait et qui se grise d'air, de lumière, de couleur, de montées surtout, car il est certain que la montée enivre. Ici, les prés sont des bouquets énormes où il y a moins d'herbes que de fleurs. Les sapins, funèbres dans la

plaine, se plaisent en haut, parce qu'ils sont chez eux ; leur feuillée s'éclaircit, le soleil y joue, leurs fûts s'élancent en piliers qui n'en finissent plus, leurs bras se croisent en arcades superposées d'une verte fraîcheur : ce sont des cathédrales où Dieu chante. La cascade saute avec une joie folle et se roule comme un enfant dans une poussière d'écume. Plus on monte, plus cette ivresse d'en haut s'égaie et s'ébat ; on ne descend plus dans les ravins, on s'y jette éperdûment avec des éclats de rire, et quand on se remet à grimper pour gagner l'autre bord du précipice, l'effort même qu'on fait, le souffle qui manque, le sentier qui se perd, les pierres qui roulent, les chutes dans l'herbe ou même sur le roc, les piqûres des buissons, les mauvais tours des gnomes et des lutins qui s'accrochent à vous dans les broussailles, tous ces petits accidents sont de gros plaisirs. On arrive enfin, quelle fête ! Comme le cœur bat fort sur la roche moussue ! quelles larges bouffées d'air on aspire à pleins poumons ! La forêt n'est plus un dôme qui touche le ciel ; on l'a sous ses pieds, comme un tapis vert ; on oserait marcher dessus, si on pouvait. Les montagnes qui obstruaient l'horizon se sont éloignées ; à droite, à perte de vue, se déroule la nappe bleue du grand lac où le soleil met des paillettes d'argent. Qui donc a écrit que ce spectacle est triste et que nous sommes écrasés par cette nature ? Qui donc songe à s'écrier en face de ces merveilles : « Oh ! que nous ne sommes rien ! »

« Ce sont des esprits chagrins, c'est-à-dire faux, me répond mon peintre. Et savez-vous ce qui les chagrine ? C'est qu'ils ne pensent qu'à eux. Je connais un rêveur qui passe sa vie à se regarder ; il est profondément malheureux. Il mourra d'amour-propre, comme Narcisse. Pour moi, je ne me sens ici ni plus petit ni plus grand que mille pieds plus bas. Il s'agit bien de moi, en face des Alpes ! Sur ce, nous sommes reposés, déjeunons. »

Il tire alors de son havresac un gros pain noir et un jambon dur comme la roche ; mais que c'est bon là-haut ! Il verse de sa gourde dans un gobelet d'étain une liqueur qui à Paris me brûlerait le gosier ; il appelle cela de l'eau de cerise. Là-haut, mêlé avec un peu d'eau de source, ce breuvage de feu passe gaiement ; je vide le gobelet d'un trait sans sourciller.

Oui, tout cela est sain, — pourtant l'autre est là qui me tourmente. Hier, nous étions seuls, et quand nous sommes seuls, je me replonge dans le brouillard, j'ai envie de pleurer. Pour secouer ce reste de plaine, je lui ai offert une partie de volant, qui a paru l'amuser, j'ai retrouvé un moment mon Raimbaud de Champel. Mais ensuite il a eu l'étrange idée de m'écrire des vers où je ne comprends rien du tout. Il m'y appelle coquette, c'est peut-être pour la rime, mais le mot, je crois, ne me va pas. Il dit qu'à ce jeu on perd la tête, qu'un autre y laisserait son cœur — pourquoi pas lui ? — mais qu'il est l'inno-

cence même et que ses pas ne sont pas égarés ; — donc, s'il avait de l'affection pour moi, ce serait de l'égarement et une chose bien coupable ? A la fin de sa pièce, il m'apprend que papa m'aime et que je l'aimerai toujours. Évidemment. Mais qu'est-ce que cela lui fait ?

Heureusement mon peintre est revenu à sept heures du soir pendant que j'étais seule, dans la salle à manger, à lire et à relire ces couplets mystérieux. Je les lui montrai en lui demandant s'il y comprenait quelque chose. Il me répondit, après une lecture attentive, que le poète lui-même n'y avait probablement rien compris.

« C'est un *bobichon* qui ne sait pas ce qu'il se veut, me dit-il.

— Un *bobichon* ? demandai-je avec étonnement. Je suis de plus en plus humiliée de savoir si peu ma langue.

— *Bobichon*, m'expliqua le peintre, est le diminutif de *bobet*, dont le féminin est *bobèche*. On dit aussi *bezolet*, *bidodi*, *nioquet*, *niâniou*, *bidagnol* (il entassa vingt mots pareils), mais c'est moins distingué. » Là-dessus il me donna une leçon de patois, comparant ceux de Fribourg, de Vaud, de Genève et de Viuz en Savoie ; ce dernier, pour lui, est le plus parfait. A ce propos, il me conta mille histoires folles et nous restâmes à causer ensemble jusqu'à minuit ; il avait pourtant fait, depuis le matin, quinze lieues de montagne. Je ne pensai plus aux

couplets de l'autre et je me couchai de bonne humeur ; j'ai bien dormi...

Je reçois votre lettre où vous m'expliquez cet affreux mot que je ne comprenais pas ; vous m'ordonnez de ne jamais le prononcer et de ne jamais l'écrire. Pourquoi donc est-il dans la Bible, dans les journaux, et partout ? On prétend que notre langue est pauvre, et il y a une foule de mots qu'on ne peut pas dire ! Avec tout ça, votre explication n'est pas claire, et j'ai passé une heure la tête dans mes deux mains sans parvenir à m'en débrouiller.

Voyons, je vais y réfléchir en écrivant : c'est un système qui m'a souvent réussi. Mon peintre — qui a fait mon portrait au crayon, j'ai oublié de vous le dire ; j'y suis en pied, le bâton de montagne à la main et les cheveux dans les yeux ; derrière moi des rochers et des sapins ; j'ai une sauvagerie qui vous ferait peur, mais une fière tournure, — mon peintre, tout en dessinant, me disait l'autre jour : « On n'est maître de sa pensée que lorsqu'on l'a écrite. » Il a raison, ce bon vieux homme, toujours raison.

Vous me dites, en somme, que ce péché est celui d'une femme qui aime un autre homme que son mari. Si ce n'était pas autre chose, je n'y verrais pas de quoi fouetter un chat, je vous le déclare en toute conscience. Mais c'est le mot « aimer » qui est vague ; notre pauvre langue n'en a qu'un pour désigner mille choses qui n'ont ensemble aucun rapport. Ainsi, j'aimais maman, eh bien ! — j'aime aussi

papa, mais autrement ; je vous aime aussi, autrement encore ; puis j'aime mon peintre, j'aime la montagne, j'aime le jambon, j'aime l'eau de cerise, et j'aurais beau être mariée, je le crierais sur les toits sans aucune espèce de remords. Cependant mon peintre est un homme qui en vaut dix, pour la jeunesse, le charme et la beauté, avec ses quatre-vingts ans et sa grande barbe blanche. Seulement, celui-là, je l'aime clairement, gaîment, comme il dit ; il y a donc des affections qui sont claires et gaies, ce sont les bonnes ; il y en a aussi qui sont troubles et tristes : voilà où est le péché. Eh bien ! C'est une affection bien trouble et triste que j'éprouve pour — pour le bobichon. La preuve que ce n'est pas bien, c'est que j'ose à peine l'écrire, et que j'ai mis le bobichon au lieu d'écrire tout franc : M. Raimbaud. Donc, si j'étais mariée, j'aurais commis le gros crime qu'on ne dit pas. Il y a trois cents ans, on m'aurait cousue dans un sac et jetée dans le Rhône.

Je commence à comprendre : voilà ce que c'est que de penser en écrivant. Il est donc fort heureux que je ne sois pas mariée. Mais — oh ! l'horrible pensée qui me vient ! — on me croyait mariée à Beauséjour ; aux yeux de ces braves gens, de cette princesse au moins, j'étais donc coupable ? Dieu ! que de choses s'expliquent ! Je crois que j'ai eu tort de prendre un masque et de jouer la comédie ; c'était un mensonge, un vraiment gros péché celui-là, et que j'ai bien commis.

Mais lui, que pense-t-il de moi ? Lui aussi me croit mariée et il doit sentir que j'ai pour lui de l'affection, une de ces affections qu'on n'avoue pas. Voilà pourquoi il voulait partir ; il se repentait de me l'avoir inspirée. Son sonnet d'hier s'explique, c'était une leçon. Il ne veut pas laisser aller son cœur, il proclame son innocence :

C'est monsieur Pauthier qui vous aime
Et que toujours vous aimerez...

Mais alors que fait-il ici ? Pourquoi me suivre et rôder autour de moi comme une ombre ? Tenez, en ce moment encore, j'entends le bruit de ses pas sur l'esplanade : ceux du peintre sont plus lents, ceux de papa sont plus lourds. Je tourne mes yeux vers la fenêtre et je rencontre les siens ; il me regardait !... Non, il y a là quelque chose qui n'est pas gai, qui n'est pas clair : il faut que cela finisse !...

XVI

Glion, 28 juillet.

Je viens, ma tante, de recevoir ta lettre, qui m'a fort amusé : j'occupe donc de moi la colonie de Beauséjour ? On me croit donc mort tragiquement, et c'est Pauthier qui m'a tué ! Ah ! le pauvre homme ! Mais il se jetterait dans l'huile bouillante pour me faire du bien. Tu ne saurais croire à quel point il me soigne, il me dorlote, il écarte les cailloux de mon chemin ; ma santé l'inquiète beaucoup plus que celle de sa femme ; quand je pars pour la montagne, il me prête son châle, ou plutôt me force de l'emporter et me dit avec une sollicitude paternelle : « Prenez bien garde au froid ! » Veux-tu que je te dise un soupçon qui me vient quelquefois ? Je pense que le brave homme a quelque part une fille inavouée et qu'il me la destine. C'est bien réellement un

intérêt de beau-père qu'il me porte — de beau-père futur, bien entendu, car, leur fille une fois placée, les beaux-pères, dit-on, poussent au noir.

En même temps tu me grondes au sujet d'Henriette ; voyons, ma bonne tante, — excepté mes vers de l'autre jour — encore n'est-ce qu'une faute corrigée, un péché manqué, et tu l'ignorais quand tu rédigeais ta mercuriale — quel mal ai-je fait ? Est-ce moi qui à Paris l'ai appelée dans mon wagon ? Elle y est bien venue d'elle-même, à mon grand déplaisir, je t'assure. Est-ce moi qui, à Beauséjour, l'ai priée de se promener toute seule à quatre heures du matin ? Nos rencontres n'étaient pas des rendez-vous, et je ne lui ai pas dit un mot tendre. Dès que j'ai vu que ces causeries matinales pouvaient lui faire du tort, j'y ai renoncé ; quand elle est partie pour Glion, j'ai refusé de la suivre et j'ai fait quatre grandes lieues à pied pour la fuir : si cette fuite, par un long circuit, m'a ramené près d'elle, c'est qu'une puissance plus forte que ma volonté le voulait ainsi. Tu me demandes où nous allons maintenant ? Je n'en sais rien, je n'espère rien, je ne demande rien, je me laisse aller où Henriette voudra ; d'ailleurs, elle est prévenue. Nous avons eu hier soir, sur l'esplanade, une explication. Le peintre et Pauthier étaient allés à la grande auberge pour voir un étranger de distinction qui voyage incognito, coiffé d'un tarbouch ; on prétend que c'est le Grand-Turc en personne. C'était une claire nuit d'étoiles

invitant à aimer. Après un long temps de silence, Henriette m'a demandé à brûle-pourpoint :

« M'aimeriez-vous si j'étais jeune fille ?

— Que voulez-vous que je vous réponde ?

— Toute la vérité, rien que la vérité !

— Faut-il lever la main ?

— Il faut me parler sérieusement.

— Eh bien ! non, je ne crois pas que je vous aimerais. Et ceci par une simple raison : nous ne serions pas l'un pour l'autre ce que nous sommes.

— Pourquoi ?

— Voyons, madame, ne vous est-il jamais arrivé d'avoir de petits points noirs devant les yeux ?

— Vous détournez la conversation...

— Pas le moins du monde. On nomme ces points noirs des mouches volantes : ce sont de petits insectes impalpables qui voltigent continuellement autour de vous. On a beau secouer la main pour les chasser et les prendre au vol, on a beau tourner la tête en tout sens, ils papillonnent sans cesse à gauche, à droite, ou s'enfuient pour reparaître, ou, si vous fermez les yeux pour ne pas les voir, ils se glissent dans vos paupières avec une obsession impitoyable et dansent encore dans la nuit. Je vous assure que rien n'est plus gênant et qu'il est impossible d'admirer quoi que ce soit quand on a toujours dans l'œil cette illusion fastidieuse et agaçante.

— Est-ce une comparaison ?

— Oui, madame. En face d'une jeune fille, un

jeune homme est incessamment troublé, molesté par un affreux petit point noir, qui est le mariage. Il ne peut la regarder librement comme on regarde une belle chose, ni l'admirer à son aise, ni causer impunément avec elle, comme nous faisons maintenant rien que nous deux. La moindre intimité, la moindre inclination, une phrase un peu émue, un mot, un demi-mot, un regard furtif signifie mariage. Avant de connaître une enfant, on s'est engagé pour la vie. On le sait si bien, qu'on tourne les yeux ailleurs.

— Voilà donc toutes vos belles raisons ?

— Il y en a d'autres que je peux vous dire avec la même sincérité — et que je ne vous dirais pas, notez-le bien, si vous étiez jeune fille ; cette conversation même, entre nous, serait une inconvenance et presque une mauvaise action. J'en appelle à vous-même : avant d'être madame Pauthier, étiez-vous bien déjà ce que vous êtes ? Vous aviez les mêmes lèvres et les mêmes yeux, je le veux bien ; aviez-vous le même regard, le même sourire ? En me rencontrant dans un wagon, m'auriez-vous permis, à moi inconnu, de vous suivre jusqu'ici ? En ce moment même, où nous causons, n'y aurait-il pas, entre vous et moi, monsieur votre père ou madame votre duègne ? Hélas ! de deux choses l'une : ou nous serions fiancés du premier jour et lancés à fond de train, étourdiment, sur des rails inamovibles, — ou bien nous serions encore étran-

gers l'un à l'autre, comme les trois quarts des inconnus qui vont se donner la main à la mairie de leur arrondissement.

— Étrangers, inconnus ? Pourquoi ?

— A cause de nos mœurs qui claquemurent les «jeunes demoiselles», comme on lit sur les enseignes des pensionnats. Échangez donc une idée avec elles ! Tâchez de leur dire ce que vous avez sur le cœur ! Vous ne pouvez leur en parler que lorsqu'elles vous appartiennent déjà par le consentement paternel. Elles n'ont le droit de vous aimer que lorsque cette passion est obligatoire. Et d'ailleurs, vous aiment-elles ? En se donnant à vous, savent-elles ce qu'elles font ? Ne me parlez pas d'amour avec une jeune fille...

— Tandis qu'avec une femme mariée ?...

— Rayons ce mot de mariée qui gâte tout. Tandis qu'avec une femme, tous les genres d'affection sont possibles. Il n'y a plus cette fatalité du mariage qui s'impose dès le premier moment. Il n'y a plus de point noir qui vous offusque. On est plus libre, on peut s'aventurer dans l'imprévu. On a le temps de s'étudier et de se connaître. On peut marcher longtemps ensemble, comme nous faisons en ce moment sans se demander jusqu'où on ira. On s'arrête où l'on veut, car la lutte est franche : la femme connaît le péril et peut se défendre : elle nous attire et nous repousse, nous tient toujours à la distance où elle veut que nous soyons. Elle fixe la nature des rela-

tions qu'elle permet : galanterie banale, familiarité, intimité, amour, s'il lui plaît, passion si ça l'amuse : elle peut provoquer tout cela de gai té de cœur et ne s'engage à rien.

— C'est bon à savoir », dit Henriette qui me quitta brusquement et alla s'enfermer dans sa chambre.

Tu le vois, ma tante, je joue cartes sur table, et désormais, quoi qu'il arrive ou qu'il advienne, comme dit un de nos poètes célèbres, je n'y suis pour rien. C'est ce que je me répétais en me promenant à grands pas tout seul sur l'esplanade, heureux d'avoir éclairci la situation, quand le peintre et Pauthier revinrent de la grande auberge : ils avaient l'air de se disputer ; je n'entendis qu'un mot, c'est le peintre qui le dit :

« Mon cher ami, vous êtes une *fichue* bête. »

J'adoucis l'expression. Au reste l'affaire a dû s'arranger, car ils se sont promenés ensemble toute la matinée. — A bientôt.

XVII

Glion, le 28 juillet.

Le voile est déchiré, marraine, et je n'ai fait que sangloter toute la nuit. Votre neveu est un homme abominable. Il m'a dit nettement que, si j'étais jeune fille, il ne m'aimerait pas. Et voilà mon château de cartes qui croule. Car, je peux bien vous avouer maintenant ce que je craignais de m'avouer à moi-même : vous avez vu assez juste ; seulement, vous m'aviez froissée en soufflant sur mon rêve, qui, dépouillé de son vague, me répugnait. Non, ce n'était pas un stratagème, un artifice de comédie ; je ne voulais pas le rendre amoureux de moi pour triompher ; j'espérais l'amener doucement à moi, lui inspirer le désir de m'offrir sa vie et de prendre la mienne, ou le regret, si vous voulez, de ne l'avoir pas fait quand vous lui aviez parlé de moi ; alors je

lui aurais dit : « Voici ma main ; elle est encore à moi, je vous la donne. » Maintenant, mon Dieu ! c'est fini.

Au fait, je suis bien bonne de m'en désoler ; j'aurais été malheureuse avec un pareil homme. Ah ! je le connais bien, allez. Il suit son idée, qui n'est pas belle. Il ne comprend que des rapports de salon : on cause, on échange de l'esprit, des idées si on en a ; l'affection peut venir, mais ce n'est pour lui qu'un amusement ; il m'a dit ce mot qui m'a fait froid : « Si ça vous amuse ! » Quant aux autres choses qui se fixent devant nous : la vie à deux, la vie entière, le même nom porté fièrement, le coin du feu tous les soirs, l'intimité parfaite, les chagrins partagés, la joie commune, le bonheur à perte de vue, des enfants sur nos genoux : il ne s'en doute pas ; le mot de berceau ne lui dit rien ; moi, j'ai des battements de cœur en regardant une layette.

Non, voyez-vous, c'est un homme du monde, et le monde est tout le contraire de la maison. Et quand je pense qu'à Champel je lui trouvais des qualités ! Elles étaient dans ma tête. Maintenant, je le hais. Il pleut, tant mieux ; je vais fermer ma fenêtre et baisser mes rideaux pour ne pas le voir. Je chiffonnerai toute la journée ; j'ai trouvé de l'ouvrage à faire... Et, au fond, il y a dans ses idées un profond mépris pour les femmes. Que veut-il de moi ? Que je l'aime, sans doute ? Mais je ne dois pas l'aimer, vous l'avez dit. Pour lui, je suis à un autre. Le seul

fait que je n'ai pas le droit de l'écouter devrait l'éloigner de moi. Cependant il s'obstine à me poursuivre; c'est qu'il ne court pas le risque de m'épouser. Le mariage est pour lui un point noir. C'est du mépris, rien autre. Il n'admet pas qu'une femme puisse aimer son mari; voilà pourquoi il ne veut pas l'être. Non, c'est odieux. Ne me parlez plus de lui, je ne le connais pas; c'est un étranger que j'ai rencontré par hasard en chemin de fer et qui m'a appris ce que sont les hommes. Je ne me marierai jamais; il a raison, le mariage est un point noir. Je ferai des trousseaux pour les autres. Et puis papa doit retourner à Champel; c'est le moment pour lui de reprendre sa cure. Je le prierai de dire à M. d'Athenaz que sa présence entre nous est inconvenante et que nous voudrions bien voyager seuls. Je ne regretterai de Glion que mon peintre : c'est lui que j'aime. La montagne est hideuse aujourd'hui. Il pleut, il pleut, bergère! Voilà que je chante en écrivant. Je redeviens gaie; c'est bien fini; allez! Quant à M. Raimbaud, je vous le laisse. Je sais qu'il vous écrit; je voudrais bien savoir ce qu'il vous dit de moi.

XVIII

Glion, le 31 juillet.

Il pleut depuis trois jours, ma chère tante, et je n'ai pas revu Henriette; elle est souffrante et ne quitte pas sa chambre. Je sens à ma douleur que je l'aime sincèrement. Mais ce n'est pas seulement de la douleur que j'ai, c'est un remords. Quelque chose me dit — et je n'y mets aucune fatuité — que si elle souffre, c'est ma faute.

En vérité, je ne sais ce que je lui ai fait, mais je lui ai fait quelque chose. Elle n'est pourtant ni Anglaise, ni Italienne; je n'ai pu choquer ni sa prudence, ni sa passion. Je ne lui ai rien dit que je n'aie répété bien des fois à Paris à bien des femmes. Il y a évidemment un sens qui nous manque, et certaines délicatesses que nous ne savons ni pressentir, ni ménager. Quoi qu'il en soit, un fait dont je ne peux me

douter et qui me serre le cœur, c'est qu'elle souffre.

Elle souffre et elle m'en veut; la preuve, c'est qu'elle ne me reçoit pas. Elle n'est point alitée cependant et brode ou coud du matin au soir. Ici comme à Beauséjour, elle occupe une petite chambre à part, un nid d'oiseau, plein de fleurs et de mousse. Un soir que je l'avais reconduite jusqu'à sa porte et que j'allais me retirer discrètement, elle me dit : « Entrez donc ! » J'entrai; tu ne saurais croire ce qu'elle a fait de cette chambre rustique. Rien de vulgaire d'abord, pas de meubles modernes, façon Louis XV; pas de rideaux à baldaquins fripés, et même pas de rideaux du tout; ces lourdes étoffes inventées pour obstruer l'air et le jour m'ont toujours étouffé l'œil. Seulement, contre la fenêtre, un léger nuage de mousseline. De vieilles chaises presque noires, au siège bas, au dossier haut et mince, avec des croisillons aux pieds. Une garde-robe antique, austère et cossue, avec des moulures si fines, si compliquées, si achevées qu'un antiquaire se mettrait à genoux devant. Deux petites tables, qui avaient l'âge des chaises, de la garde-robe et d'un bahut sculpté avec art, étaient là depuis des siècles. Quant au lit, non garni de courtines malsaines et banales, c'était une couchette d'enfant, aux draps bien blancs, bien tirés, sans plis ni rides, attestant la quiétude, la virginité du sommeil. D'une jardinière en osier s'élançaient des fougères, des fleurs à longues tiges, sans parfum, cueillies dans les

champs et qui, retombant de tous côtés, formaient un chapiteau fantastique. Puis l'arrangement, la symétrie artistement bouleversée par une main de femme, la mesure dans le désordre, puis l'air habité qui manque aux maisons vénales, des aquarelles piquées au mur, des lambeaux d'étoffe accrochés où il fallait, une cuvette jaune qu'on ne trouvera jamais dans un grand hôtel; enfin je ne sais quelle suave impression d'innocence...

Cette porte m'a donc été ouverte un soir; pourquoi m'est-elle refusée le matin, tandis que le peintre a ses grandes entrées chez Henriette? Ah ça! vais-je être jaloux de ce vieillard? Pourquoi pas? Il se donne quatre-vingts ans, mais il y met de la coquetterie: il n'en a que soixante-dix-sept. Puis il a l'air de savoir toutes mes affaires; ses petits yeux gris fouillent dans les miens et surprennent tout ce que je sens. Je crois, ma parole d'honneur, que ce faux octogénaire me confesse. Il me disait hier :

« Mon cher ami, j'ai connu dans ma vie beaucoup de vieilles filles et de vieux garçons. Eh bien! j'ai toujours trouvé les vieux garçons beaucoup plus ridicules que les vieilles filles. D'abord ils sont tristes, et la tristesse est une maladie; puis ils sont aigres: c'est l'amour qui est en eux comme en nous tous c'est le bon vin qu'ils n'ont pas voulu boire et qui a tourné. La plupart d'entre eux sont menés par des drôlesses, mais il en est qui restent sages ou à peu près (vous en êtes). Ceux-là ne savent pas distinguer

leur bras gauche du droit. La moitié de la vie leur échappe et la bonne moitié, celle où il y a du bonheur. Ils deviennent minutieux, tatillons, commères, ne savent que faire de leur temps, se tâtent le poulx, ramassent des herbes; j'en connais qui pêchent à la ligne ou qui élèvent des matous; d'autres *flirtent* avec de vieilles femmes qui se les arrachent; quelques-uns tombent dans la dévotion, beaucoup d'autres encore plus bas, dans le pessimisme; plusieurs finissent par épouser leur cuisinière; tous sont des éclopés, à qui manque une jambe, un bras, une oreille, un œil. Voyez les prêtres: j'en sais qui sont des saints, je n'en sais pas un qui soit un homme. Aucun d'eux ne voit clair dans ce qui se passe: l'Église craque de tous côtés et il faudrait un grand effort pour la remettre d'aplomb sur les idées modernes. C'est alors qu'ils se disent: « Décrétons l'Immaculée-Conception. » Savez-vous d'où leur vient cet aveuglement? On les accuse de tous les vices possibles, et l'on a tort; ce sont de braves gens pour la plupart. Mais ce sont des célibataires. Mariez-vous donc bien vite et croyez-moi, jeune homme: si vous voulez plaire aux femmes, ne leur dites jamais que si elles étaient libres vous ne les épouseriez pas. »

Je soupçonne ce vieillard d'être le confident de ma pauvre Henriette. Autrefois, c'était moi; je n'ai jamais été autre chose. Ai-je donc tort d'être jaloux?

Depuis trois longs jours que je ne la vois plus, il

me semble que je la connais mieux, que je l'aime davantage. Je me sens plus près d'elle, et mille choses qui m'échappaient dans nos promenades et dans nos courses me frappent à présent comme de charmantes révélations. Je sais tout ce qu'elle fait par Pauthier, par le peintre, par les gens de la maison que j'interroge adroitement. Quoique souffrante, malgré tous les conseils, les reproches, elle n'a pas quitté sa broderie depuis trois jours : je ne comprenais rien à cette rage de travail ; j'ai compris tout à l'heure. J'ai vu sortir de chez elle une pauvre fille des environs qui tenait cette broderie à la main ; je l'arrêtai au passage pour lui demander ce qu'elle portait là. — « C'est un cadeau de Madame, me répondit-elle. Je suis brodeuse, et Madame, qui a si bon cœur, m'a acheté tout ce que j'avais. Puis, pour que je ne reste pas sans rien à vendre, elle m'a donné son ouvrage.

— Je vous l'achète, m'écriai-je alors, aussi cher que vous voudrez.

— Non, dit-elle, je ne vends pas cette broderie plus belle que toutes les miennes. Il faut que je la copie et je veux la garder en souvenir. »

Voici une autre histoire que je tire du même panier. Nous avons ici une jolie servante venant d'un beau village que je ne veux pas te nommer, et qui est d'ailleurs assez loin d'ici : c'est, dit-on, « le coin des jolies filles ». Je la fais causer quelquefois ; elle m'apprend que dans son pays il n'y a plus de gar-

çons, et que le peu qui en reste passe sa vie au cabaret, où le petit blanc fait des siennes. Le petit blanc, paraît-il, est la richesse et le fléau du canton. Ceux qui en boivent plus de cinq litres par jour sont sujets à une espèce de folie rêveuse qui, vers la quarantième année, leur donne l'horreur de la vie active et les absorbe dans la contemplation de l'infini. Tous les soirs les hommes de l'endroit — même les lettrés, les notables — descendent à la cave, qui est un salon souterrain : il y a des chaises et des bancs, des divans et des fauteuils dans les maisons riches. On s'assied là en philosophant ou en causant politique, car tout citoyen a son opinion sur les chefs de l'État, qu'on juge d'après leur bibacité ; ceux qui gobelottent avec le plus d'entrain passent pour avoir les plus fortes têtes. Dans ces caves, il y a des verres pour tout le monde, et chacun remplit le sien à sa soif, qui est inextinguible, en tournant le robinet du tonneau : cela peut durer jusqu'à deux ou trois heures du matin. Il en résulte une parfaite aménité de caractère et des mœurs très douces. Seulement, en certains endroits, les hommes ne sont plus bons à rien, et ce sont les femmes qui font tout. Voilà pourquoi Hortense (prononce *Horetainse*), la belle servante d'ici, n'a pas trouvé d'épouseur dans son village. C'est pourtant une fille cultivée, laborieuse, qui travaille dix-huit heures par jour, et dit sans faute, avec un accent gai, des vers de Lamartine ; elle a, de plus, une propreté exquise, une beauté

tranquille, des yeux de vache, comme la déesse antique, imperturbablement placides, qui ont toujours l'air de vous regarder sans vous voir. Hier pourtant, ses yeux jetaient des flammes, et elle traversait en courant la salle à manger, ce qui n'est pas dans ses habitudes.

« Qu'y a-t-il? lui demandai-je.

— Il y a que... voyez! »

Et elle me montra son tablier plein de chiffons : une corbeille de noce. Hortense a trouvé un époux dans la montagne et Henriette vient de lui faire, de ses blanches mains, un trousseau de mariée.

« Ah! Madame, disait la belle fille, elle est bonne comme la douce France : elle aime le bonheur des pauvres gens.

Je n'en finirais pas si j'énumérais toutes mes surprises pareilles : décidément, Pauthier est un homme heureux. Je voudrais bien être le mari de sa femme... Bah! j'ai lâché le mot et je ne le biffe pas. Cependant, ma belle tante, ne triomphe pas trop vite, et ne te hâte pas de te frotter les mains. Si tu me crois converti au mariage, tu as grand tort; je ne suis converti qu'à Henriette. Trouve-moi une jeune fille qui lui ressemble et je l'épouserai dès demain. Mais une jeune fille ne pourra jamais lui ressembler; d'ailleurs, qu'en saurais-je? Elle aurait ce charme, cette grâce, cette délicatesse et cette profondeur de sentiment, cette sympathie bienfaisante, que je passerais ma vie auprès d'elle sans m'en douter. C'est le

mariage seul qui peut nous révéler la femme. Elle ne se montre qu'épanouie et ne donne qu'alors son parfum. Jusque-là tout en elle est indécis, inachevé, mystérieux, impénétrable. Une jeune fille ne peut ressembler exactement à Henriette : elle ne lui ressemblerait d'ailleurs exactement que ce ne serait pas elle, et je ne l'aimerais pas.

Je t'écris, non dans ma chambre, — j'ai perdu l'habitude d'être enfermé, même lorsqu'il pleut — mais sur une galerie où je suis presque en plein air ; la saillie du toit me sert de parapluie. Il y a au-dessous de moi une sorte de véranda où le peintre et Pauthier viennent de s'asseoir. Ils se disputent et la voix monte. Le peintre dit, répétant un mot que j'ai déjà expurgé pour toi :

« Mon cher ami, vous êtes une fichue bête. A votre place, je lui aurais déjà parlé vingt fois.

— Si je lui parle, il se sauvera. La jeune fille est sa bête noire (je crois qu'il s'agit de moi) ; je laisse donc faire le temps.

— Le temps ne fait rien quand on ne l'aide pas. Et puis, écoutez-moi bien : cette horreur de la jeune fille est une théorie. Or, jamais nos théories n'ont eu la moindre autorité sur nos actions. Je connais un humanitaire qui bat sa femme, un socialiste qui amasse des capitaux pour ses enfants, un naturaliste qui aspire à l'Académie, un stoïcien qui vient de se faire décorer, un nihiliste pensionné par le czar pour savoir ce qui se passe à Berne. A Viuz, en

Savoie, le jour de Pâques, j'ai vu un puritain tuer une trentaine de puces ; il fait partie cependant de deux sociétés pieuses : l'une pour la sanctification du dimanche, l'autre pour la protection des animaux. J'ai un parent fort laid et très savant, qui déblatérait contre le mariage, affirmant que c'était un passe-temps d'oisifs ; il voulait consacrer toutes ses nuits à la science. Il n'en a pas moins épousé la première femme qui ait voulu de lui, et qui s'en mord les doigts. Moi-même, qui vous parle, je suis un épicurien convaincu ; j'estime que le seul moyen d'étouffer nos passions, c'est de les satisfaire. Eh bien ! quoi que j'eusse tous les vices, je n'en ai jamais pratiqué aucun, même à l'âge où ça m'était plus facile qu'à présent. Pauthier, mon ami, savez-vous pourquoi la vie m'amuse ? Parce que j'écoute ce qu'elle dit. Et savez-vous ce qu'elle dit ? Elle se moque de nous et des idées générales. Elle nous apprend qu'il n'y a que des idées particulières, et que l'idée particulière de chacun est une manière de se tromper qui lui est propre. Le grand point est de se tromper gaiement : c'est ce que je tâche de faire. Or l'erreur de ce gamin est triste : elle le tarabuste, et tourmente aussi notre pauvre Henriette. Parlez-lui donc bien vite, et dites-lui...

— Quoi ?

— La chose comme elle est.

— Elle m'a défendu d'en rien faire. Elle craint de le perdre et je le comprends : c'est un charmant garçon.»

Ici je cesse non pas d'écouter, mais d'écrire : c'est bien de moi qu'il s'agit et la modestie est la première de mes qualités. Mes amis m'appelaient la Violette. — Sur quoi la pluie a cessé, un rayon de soleil un peu boudeur, comme le sourire d'un homme longtemps fâché qui commence à entendre raison, a jailli d'un nuage. Le peintre est sorti avec Pauthier en lui enlaçant le cou du bras gauche ; l'autre main gesticule avec animation. Il y a donc un secret qu'on me tient caché, parce qu'on a peur de me perdre. Tout cela m'intrigue au dernier point. Je voudrais savoir — et pourtant je crains d'apprendre. — Elle a peur de me perdre, elle m'aime donc ? Et Pauthier le sait ! Il me vient des idées folles, il m'en vient d'atroces. Est-ce qu'il y aurait quelque honte, un crime peut-être, qui pût m'éloigner à tout jamais. Est-ce possible ? Une telle ingénuité dans le regard, la broderie, le trousseau d'Hortense, et cette couchette d'enfant ! Non, cela n'est pas, je ne veux pas !... Oh ! ma tête brûle...

En louchant un peu, je les vois qui reviennent : ils ne se disputent plus, ils sont d'accord ; le peintre a gagné sa cause et caresse l'épaule de Pauthier, comme on fait, après une lutte, au cheval qui s'est rendu. Ils m'ont vu et me regardent. Je baisse la tête et le cœur me bat. Que vais-je apprendre ? — « Eh ! » crie le peintre de sa voix alpestre : il n'y a que lui qui sache pousser ce « Eh ! » C'est comme un son de cor qui ramènerait les troupeaux du haut

de la montagne. Je fais semblant de ne pas entendre, mais voici un second « Eh ! » qui vient droit à moi, ébranlant toutes les portes vitrées de la galerie. Pas moyen de faire la sourde oreille ; un troisième « Eh ! » disloquerait le chalet. J'y cours...

... Ah ! ma tante, ma tante, ma tante ! — D'abord écoute : je crois t'avoir une ou deux fois parlé de M. Pauthier en termes irrévérencieux. Biffe tout cela, déchire mes lettres. Les lettres mentent ; ceux qui veulent juger d'un homme d'après sa correspondance le jugent mal. On n'écrit jamais vrai, toujours sous l'impression du moment qui est fugitive, toujours en vue de celui, de celle à qui on parle et devant qui on pose forcément. Moi je suis si poseur, que je me surprends à poser devant moi-même. Je ne suis moi que sous le coup d'une émotion vive, d'une violente agitation ; le masque alors tombe de lui-même. Ne crois donc que ce que je vais te dire : Pauthier est un noble et brave cœur. Je m'en étais douté d'emblée, seulement je ne le disais pas : c'est un homme sérieux, fervent, honnête, qui a le sentiment et la passion du bien. Puis il adore Henriette, et, eût-il toutes les vulgarités du monde, je lui saurais gré de cette profonde affection. Elle la lui rend et fait bien ; je lui en voudrais si elle n'aimait pas le meilleur des hommes.

En deux mots, voici ce qui s'est passé. Je t'écris vite, vite, parce qu'un messenger attend ma lettre pour la jeter dans la boîte à Montreux. Je veux

qu'elle parte aussitôt que possible. Où en étions-nous? — « Eh! » criait le peintre. Quand je l'eus rejoint il me dit :

« Je vous laisse avec Pauthier qui a quelque chose d'important à vous apprendre. »

Et comme s'il eût craint une hésitation, un recul au dernier moment, le peintre ajouta en soulignant le mot : « Il s'agit d'Henriette. » Cela dit, il nous tourna les talons en se frottant les mains.

Pauthier resta un moment silencieux : je marchais auprès de lui la tête basse; il cherchait sa phrase et je l'attendais. Cela dura une minute ou deux, mais il y a des minutes qui sont longues.

« Eh! » cria le peintre qui était à cinq cents pas plus haut. « Eh! » répétèrent cinq ou six fois les échos de la montagne en faisant, pour se moquer de nous, le ricanement de Méphistophélès. Enfin Pauthier poussa un profond soupir et ouvrit la bouche...

« Henriette m'inquiète beaucoup, me dit-il, je la crois réellement malade. C'est désolant, nous sommes seuls; elle n'a pas voulu laisser partir avec nous sa vieille bonne, croyant pouvoir se passer d'elle et craignant de la fatiguer inutilement... » Là-dessus de longs détails que je passe; le messenger attend. Je ne voyais pas où Pauthier voulait en venir : il m'apprit enfin qu'il était décidé à repartir le lendemain pour Beauséjour. Tout cela m'intéressait évidemment, mais pourquoi tant de mystère? Était-ce

là le secret qu'on m'avait si longtemps caché? Avait-il fallu, pour le tirer du goulot, le terrible tire-bouchon du peintre? La conversation tomba, je ne savais comment la relever.

« Eh! cria le peintre qu'on ne voyait plus, mais dont la voix vibrait encore.

— Écoutez, reprit Pauthier en s'arrêtant au milieu du chemin; j'ai quelque chose à vous dire qui changera peut-être nos relations. Henriette... n'est pas ma femme. »

A ce mot, je dus serrer mes deux poings contre ma poitrine, car je sentis mon cœur qui éclatait. Mais le messenger s'impatiente, et il est temps de finir ma lettre. Sache donc qu'Henriette est — devine qui? — je te le donne en cent — ta filleule. Oui, ta filleule, Olympe Valpers. Mais, j'y pense, elle a pu te l'écrire, et tu en sais plus que moi depuis un mois peut-être, sur ce petit roman. Et tu ne m'en disais rien, tu riais de moi peut-être. Pour ton châtiment, tu ne sauras pas ce que j'ai dit à Pauthier. Le messenger part : adieu! Je suis le plus heureux des hommes.

XIX

Glion, le 1^{er} août.

C'est encore moi, ma tante. Il est une heure du matin, je ne peux dormir, et je t'écris. Hier, d'ailleurs, harcelé par le messenger qui attendait près de moi sur la galerie, s'asseyait, se levait se promenait en faisant sonner ses talons, frappait du pied, tournait ses pouces, se campait devant moi les bras croisés et me regardait fixement comme pour me demander : « Est-ce bientôt fini ? » je n'ai pu te dire le quart de ce que j'avais à te dire. A présent tout tourne autour de moi, je ne vois plus bien ce qui s'est passé. Je crois me rappeler seulement que M. Pauthier m'a raconté assez longuement pourquoi Henriette ou Olympe — j'aime mieux Henriette : Olympe, c'est toi, que j'aime bien aussi — s'est laissé appeler si longtemps

madame — il paraît que c'est ma faute, mais pourquoi, je ne sais plus. Bref, ce discours s'allongeant trop, j'ai interrompu l'excellent homme en lui demandant la main de sa belle-fille. Il m'a secoué le bras, il me semble même qu'il m'a embrassé, mais je n'en jurerais pas; je m'en souviendrais mieux si c'était elle. Et il m'a répondu rondement :

« Je veux bien, si elle veut. »

Fatuité à part, je pense qu'elle voudra. Nous étions si bons camarades à Champel ! Et si plus tard, à Glion, l'air s'est un peu voilé entre nous, c'est qu'il n'y a pas de feu sans fumée. L'amitié devenait de l'amour, ou je n'y connais rien; voilà pourquoi elle m'a demandé un jour : — « M'aimeriez-vous si j'étais jeune fille ? » — Question indiscrete. Je comprenais, moi : « M'aimeriez-vous si j'étais autre que je ne suis ? » J'ai répondu que non, avec une brutalité que je prenais pour de la politesse. Depuis lors elle souffre, donc elle m'aime ! Je suis marié !

Marié ! Que n'es-tu là pour partager ma joie ! Je t'entends rire dans ton embrasure de fenêtre où tu lis un roman tout en tricotant des bas. Tu murmures probablement, toi qui sais tous les proverbes par cœur : « Il ne faut pas dire : Fontaine !... » Mais je n'ai jamais dit : « Fontaine !... » ou, si je l'ai dit, c'était pour te faire enrager. J'ai toujours été, au fond, pour le roman anglais et pour ses amours permises. Je cherchais la jeune fille qui devait

être ma femme, et, ne l'ayant pas trouvée, désespérant de la rencontrer jamais, je la déclarais impossible. J'attendais Henriette : elle est venue ; je quitte ma pose et je proclame sans fausse honte que j'ai toujours voulu me marier. Le peintre a raison : un vieux garçon est forcément ridicule. Je l'aime, ce beau vieillard ; il connaît le monde et il parle d'or. Depuis ma résolution, le temps est devenu splendide, la lune s'est levée et poudre les hauteurs d'une neige transparente ; une ouate molle s'étend sur les prés, la pâleur du ciel a des reflets d'argent ; des diamants scintillent sur les eaux, sur les toits, là-bas sur la roue d'un chariot, là-haut sur la saillie des roches ; la cime des bois revêt une fourrure d'hermine ; enfin toute la nuit est blanche, et cette blancheur a quelque chose de nuptial.

C'est une fête que me donne Phœbé, la chaste déesse, et ses nymphes blanc-vêtues dansent devant le seuil que l'épouse va franchir du pied droit. Hymen ! hyménée !

Voilà ce que je t'écris pour mieux me le dire, et pourtant je ne suis pas si tranquille que tu le crois, va. D'abord Pauthier, en me quittant, est allé chez Henriette et n'est redescendu qu'à l'heure du dîner. Tu te figures avec quelle anxiété je l'attendais ; il avait l'air soucieux et n'a dit qu'un mot : « Nous partons de bonne heure, elle fait sa valise.

— Mais lui avez-vous parlé ?

— Sans doute.

— Et alors ?

— Alors elle a rougi, pâli, souri, s'est levée, s'est rassise, a rêvé un instant, a paru très gaie puis très sérieuse, enfin s'est remise à l'ouvrage et n'a pas dit un mot. »

N'est-ce pas étrange ? Au fond il y a un sourire, un moment de joie, une émotion visible, et j'ai bon espoir. Mais qu'il y a loin de l'espoir à la certitude ! Toujours enfermée chez elle, elle ne s'est pas laissé voir. J'ai voulu au moins sentir, comme disent les Italiens, et je suis resté jusqu'à onze heures dans la salle à manger, qui est au-dessous de sa chambre. J'ai entendu des pas, beaucoup de pas : les siens d'abord, puis ceux de Pauthier, puis ceux du peintre ; des voix aussi, assez bruyantes : on discutait, sur moi sans doute : après une demande en mariage on ne cause pas de pluie et de beau temps. Si on discutait, si le peintre est intervenu, c'est qu'elle résiste. M'en veut-elle encore ? Que lui ai-je fait ? Mais j'ai pour moi Pauthier, le peintre aussi sans doute ; n'est-ce pas lui qui a forcé l'explication ? Il me disait l'autre jour : « Mariez-vous ! » C'est donc aussi son désir que j'épouse Henriette. Les trois voix allaient toujours ; l'oreille tendue, je les distinguais bien, mais je ne pouvais entendre un mot de ce qu'elles disaient. Il faut que je t'avoue tout : au-dessus de la chambre d'Henriette, sous la pointe du toit, il y a une

lucarne ; j'arrêtai Hortense qui allait se coucher.

« Qu'est-ce que ce petit trou là-haut ? lui demandai-je.

— C'est le grenier où je dors.

— Voulez-vous me permettre d'y passer un quart d'heure (elle voulut se sauver)... tout seul ? (elle se mit à rire.)

— Pourquoi faire, Seigneur ?

— Pour voir la lune. Un quart d'heure seulement... et je vous enverrai de Genève, en cadeau de noce, tout ce que vous voudrez.

— Mais qu'est-ce qu'on va croire ?

— On ne croira rien. Restez ici et donnez-moi votre clef. Je vous la rapporterai dans un quart d'heure. »

Sur quoi je montai au grenier en pantoufles, et je collai mon oreille contre le plancher. C'était fort mal ; mais dis à un condamné qui attendrait sa grâce à côté de la salle où serait le roi, de ne pas écouter à la porte ! Je n'entendis rien que des éclats de rire : c'était rassurant. Et puis : « Bonsoir, bon voyage ! » Et un bruit de baisers. Heureux peintre ! Et puis plus rien. Henriette était seule. Elle se couchait sans bruit, dormait déjà peut-être... J'étais sauvé !

« Quel cadeau de noce voulez-vous ? » demandai-je à Hortense.

Devine ce qu'elle me demanda. Note bien que c'est une paysanne, et une paysanne « du pays d'en

haut » : une montagnarde. Elle me demanda les poésies de Sully-Prudhomme ; elle sait par cœur *Le Vase brisé*. Qu'y comprend-elle ? Et nous, les savants, que comprenons-nous à une musique de Chopin ? Rien, sinon qu'il y a là quelqu'un qui souffre.

Depuis lors, je suis dans ma chambre ; j'ai voulu dormir et je n'ai pu fermer l'œil ; je me suis levé pour t'écrire, j'ai beaucoup regardé la lune ; il est trois heures et demie du matin, je vais me coucher. Bonsoir ou plutôt bonjour ; la lune pâlit dans l'aube.

.

Je me suis réveillé à dix heures du matin. Pauthier était déjà parti avec Henriette. Il avait laissé pour moi un billet que voici :

« Mon cher Raimbaud, nous partons sans vous, mais ne perdez pas courage. On hésite beaucoup, on ne dit ni oui ni non, mais on demande à réfléchir. Six mois seulement, ce n'est pas énorme quand il faut se lier pour la vie ; songez qu'on n'a encore que dix-huit ans. On vous prie seulement de ne pas venir à Beauséjour. Adieu donc, mon ami, patience et courage ? Écrivez-moi, je vous écrirai. »

Cette lettre m'a renversé, c'est un congé en bonne forme. Six mois ! mais dans six mois je serai mort, je mourrai tous les jours, à tout moment, de rage,

d'ennui, de chagrin, de honte ? Dans six mois ce sera l'an prochain, et l'an prochain où serons-nous, elle, lui, toi, moi, tous ? Voilà, voilà les jeunes filles ! Elles n'aiment pas. Sages, froides, elles calculent, spéculent ; notre amour est un titre qu'elles détiennent : dans six mois il aura grossi de tant. Est-ce qu'une femme aurait jamais fait de cette arithmétique ? Enfin ! l'on me renvoie, je m'en vais. J'écirai tout à l'heure à Pauthier un mot bien sec, où je lui annoncerai que je vais me brûler la cervelle. — Non, elle serait trop fière. — Une dépêche vaut mieux, une dépêche tonnante, deux mots seulement : « Non, adieu ! » Je cours à Montreux où est le télégraphe.

. ,

En sortant, j'ai rencontré le peintre, qui m'attendait ; il a voulu me suivre, et, chemin faisant, nous avons causé. J'évitais de lui parler d'Henriette ; mais, bah ! le moyen de s'évader quand on est entre les mains de ce terrible homme ! Il va droit au fait, vous saute à la gorge et ne vous lâche plus. Il m'a fallu vider devant lui toutes mes poches. Alors il m'a dit :

« Fumons, cela calme. Savez-vous pourquoi Victor Hugo est souvent si féroce ? Je le lui ai dit à Jersey, l'année des *Châtiments* ; c'est parce qu'il ne fume pas. »

Là-dessus, une théorie calmante :

« Michelet non plus ne fumait pas, poursuivit le peintre. Je l'ai vu plusieurs étés de suite, là-haut, à Glion: de tous les hommes supérieurs que j'ai connus, c'est celui qui avait le plus d'âme. Seulement il ne fumait pas. Aussi pensait-il trop fort et sa pensée prenait le mors aux dents. Il me dit un jour : « J'ai découvert pourquoi Napoléon eut du génie ! « c'est qu'il était d'un village de la Corse (j'ai fait « des recherches là-dessus) où tout le monde est « galeux. Il eut donc la gale, et la garda jusqu'à « Austerlitz ; on l'en guérit alors, et son génie ne fit « que décroître. » Je répondis : « Fumez, Michelet. »

Nous étions assis à l'ombre, au bord du chemin qui descend à Montreux : fut-ce le cigare ou la causerie ? je l'ignore ; mais au bout d'un quart d'heure j'étais calmé. Le peintre me dit alors :

« Elle a un défaut que je lui ai souvent reproché, elle réfléchit trop, ce qui est fort mauvais, surtout pour les femmes. Quand on réfléchit trop, ou on ne fait rien, ou on ne fait que des sottises. Toutes les idées heureuses viennent de primesaut. Ajoutez que les femmes n'ont pas de vue d'ensemble, prennent les choses par un seul bout, ne distinguant que le menu : c'est le détail qui les frappe. Dans telle figure admirable, une vierge de Raphaël par exemple, elles n'apercevront qu'un seul point, un œil qui louche, et, sans se demander si, dans l'idée du peintre, cette imperfection n'était pas un artifice, une particularité nécessaire à l'effet général, elles vous diront :

« C'est dommage, une si jolie femme ! On aurait bien dû l'opérer du strabisme. Les vierges de Raphaël sont des louchons. » Eh bien ! vous aussi, mon ami, vous êtes un beau garçon. — Tenez, restez là, comme vous êtes, je vais vous croquer (et tirant de sa poche un petit album et un crayon, il fit sur ses genoux, tout en causant et en fumant, le plus joli Raimbaud du monde); — mais vous avez eu le malheur de loucher un jour, quand vous avez dit que, si elle était libre, vous ne l'épouseriez pas...

— Mais puisque je l'ai demandée dès que j'ai su qu'elle était libre...

— Ne bougez pas ! En amour, voyez-vous, c'est comme dans la fresque : il faut trouver le ton du premier coup. Les retouches font tache. D'ailleurs, soyez de bon compte et restez bien tranquille, si vous pouvez, sans quoi je vous ferai bossu. Vous êtes un brelurin (c'est ton mot, ma tante : il a cours aussi dans les Alpes); vous tournez à tout vent. Vous parlez mariage aujourd'hui; l'autre jour vous glissiez vers l'adultère...

— Jamais ! m'écriai-je indigné.

— Jamais ! Reprenez votre pose. Je veux bien croire que vous n'y mettiez pas de préméditation; mais où va-t-on avec une femme mariée quand on la suit de Champel à Glion ? Mon garçon, retenez ceci : Ceux qui craignent les Pays-Bas ne voyagent pas en Hollande. »

Sur quoi le peintre s'égara un instant dans le

patois savoyard. Puis, redevenant quasi sérieux, il reprit :

« Ce n'est pas que j'aime les idées fixes. Je me suis brouillé avec un politicien de mes amis, parce qu'il tonne depuis trente ans contre l'aristocratie et l'ultramontanisme; en l'écoutant, je me sentais devenir catholique et conservateur. Les idées sont comme les habits : quand on les garde trop longtemps, elles se fripent et s'usent jusqu'à la corde : encore n'en faut-il pas changer trop souvent. M^{lle} Valpers, qui juge tout le monde d'après vous, me disait ce matin (je l'ai conduite jusqu'à Montreux) : « Souvent homme varie. » Au commencement, elle avait dit : « Non ! » tout net. Vous étiez tout entier pour elle dans ce mot... louche, que vous aviez lâché si mal à propos. Nous l'avons un peu sermonnée, Pauthier et moi; Pauthier surtout, qui craint de vous perdre. Elle a dit alors : « Nous verrons dans un an ! » Nous avons obtenu, non sans effort, une réduction de peine. Vous n'avez plus que six mois d'attente, jusqu'au 1^{er} février de l'an prochain. Elle a voulu s'assurer que vous pouvez garder une idée tout un semestre, et, ma foi, quand on offre en retour sa vie entière, ce n'est pas trop. Croyez-moi donc, mon ami, — tenez, voici votre portraiture : nous la lui enverrons, vous n'y louchez pas, c'est un profil, et je crois pouvoir vous assurer qu'elle le regardera plus d'une fois par heure. Croyez-moi donc, acceptez l'épreuve; six mois, à

vosre âge, sont bientôt passés; au mien, trop tôt, hélas ! D'ici là, voyagez, mûrissez, travaillez si ça vous est possible, illustrez-vous en faisant acquitter la première femme qui tuera son amant, et, pour commencer, envoyez à Pauthier une bonne petite dépêche où vous ne mettrez pas ! « Non, adieu; » mais au contraire (il n'y aura qu'un mot de plus) : « Oui, au revoir. » Voilà le conseil d'un vieux qui ne vous veut que du bien, à vous et à elle. »

C'est ce que j'ai fait, mais on ne m'a interdit que Beauséjour. Je serai ce soir à Genève.

XX

Champel, 2 août.

Ma bonne marraine, laissez-moi d'abord vous rassurer; je ne sais ce qu'on vous a écrit, mais il n'en faut pas croire le premier mot. Je n'ai pas été un seul instant malade. Seulement comme il pleuvait à Glion ces derniers jours, je ne suis pas sortie, et comme j'avais de l'ouvrage en retard, j'ai beaucoup chiffonné. J'avais hâte de revenir ici, parce que papa va se replonger dans l'eau froide. Et n'ayant aucune raison de continuer la petite comédie qui ne m'a pas amusée du tout, j'ai repris ici mon vrai nom; vous pouvez écrire maintenant à M^{lle} Olympe Valpers. Le docteur a été ravi de nous revoir; il trouve que nous sommes restés trop longtemps à Glion. Après avoir examiné papa, q'ilu trouve un peu fatigué, il m'a dit :

« Et vous, madame ? »

— Mademoiselle, s'il vous plaît.

— A la bonne heure ! »

Et il s'est frotté les mains, sans m'en demander davantage. J'ai retrouvé ma chambre, l'avenue, Neptune, le Jura, le Salève, les charmes, un peu plus loin un buisson de chênes : de vieux amis qui ne changent pas, et qu'on revoit gaiement. Ça et là aussi quelques figures connues, mais qui ne m'intéressent pas ; il m'a paru que le ténor Stonardini cherchait à me parler, je l'évite. Il y a aussi la princesse russe qui est en deuil et qui a maintenant des cheveux blonds ; ils étaient noirs il y a quinze jours. Je pense que tout cela vous est indifférent, mais, je ne sais pourquoi, je ne trouve rien à vous dire. Je me sens bien, très calme ; je me suis levée ce matin plus tard qu'autrefois, parce que les journées sont plus courtes ; papa vient de prendre son second bain. J'ai vu ce matin devant le portail une jeune personne qui montait à cheval ; elle a de beaux yeux et vous regarde bien en face ; quand elle s'anime, elle montre toutes ses dents qui rient bien. Je crois l'avoir entrevue déjà dans mon premier séjour ici, mais alors, je ne regardais personne. Le docteur me dit qu'elle est Américaine et se nomme miss Greenwood. Elle prend des douches, fait de la gymnastique, monte à cheval toute seule, fatigue son corps, observe beaucoup et ne lit jamais : elle vivra cent ans, dit le docteur, d'autant plus qu'elle fait ce

qui lui plaît, et ne s'inquiète pas si on la regarde. Elle m'attire, et je ferai amitié avec elle, si elle veut. On sonne le déjeuner; pour me dérouiller un peu l'esprit, je veux m'asseoir à la table commune. Adieu, marraine; pardonnez-moi cette lettre bête; je ne sais ce que j'ai aujourd'hui; mais je suis très calme et je me porte bien.

XXI

Champel, le 2 août.

Ah ! belle dame, comme vous cachez votre jeu ! Vous m'avez roulé, foi de gentilhomme ! On sait maintenant, qui est M^{me} Pauthier : ce n'est autre que M^{lle} Valpers. Je viens de déjeuner à côté d'elle et j'ai déployé toutes mes grâces : elle y mord. Au fait, à la regarder de près, c'est une jolie demoiselle ; elle a des yeux comme dans mon pays. Quant à Pauthier, c'est une bonne binette de beau-père ; j'ai idée que nous nous entendrons. L'entretien a commencé par vous ; je me suis présenté comme un de vos meilleurs amis, et on m'a répondu bien gentiment : « J'en félicite ma marraine. » Seulement, c'est un peu timide, cette jeunesse ; le beau-père était à sa droite, et à la droite du beau-père, l'Américaine ; ils ont beau-

coup jaboté à eux trois. L'Américaine a demandé des nouvelles de M. Raimbaud. — Bon ! j'ai eu froid dans le dos ; elle met toujours le pied dans le plat, cette transatlantique. M^{lle} Olympe s'est mordu les lèvres, mais si légèrement qu'il n'y a que moi qui l'aie vu. Quant au beau-père, il a répondu le plus tranquillement du monde : « M. d'Athenaz, nous l'avons laissé à Glion hier matin. » A-t-il du toupet, ce fabricant de maculature ! — Au fait, j'y pense : puisqu'il n'est pas le mari de sa belle-fille, pour quoi faire l'aurait-il tué ? Il se peut bien que la Brandebourgeoise qui a fait le potin se soit mis le doigt dans l'œil. C'est la princesse qui va être contente ! Figurez-vous qu'elle est tout à fait toquée ; elle figure que Raimbaud en tenait pour elle et ne marivaudait avec la prétendue M^{me} Pauthier que pour cacher son jeu. Depuis qu'elle le croit mort, elle a pris le deuil et changé de perruque : elle fait maintenant du grec et du latin avec un instituteur de Genève, dans l'intention de passer son baccalauréat et d'entrer en octobre à l'Université comme étudiante en médecine. Elle a, de plus, acheté un revolver pour tirer sur le czar. Le maître de la pension va la mettre à la porte. Quant à Fraulein Raupe, aussitôt qu'elle a su que Pauthier est veuf, il lui a pris une vive admiration pour la France. Elle déclare que c'est un grand pays qui se relève, et parle avec enthousiasme de l'épargne, de la moralité publique, de l'excédent

des recettes, du génie latin qui est fait pour s'entendre avec le génie allemand. C'est ce qu'elle disait tout à l'heure au fabricant en courant auprès de lui dans l'avenue ; je crois qu'elle couve des idées d'annexion. Voilà les nouvelles de la journée. Si vous pouvez écrire un mot en ma faveur à la demoiselle, vous me ferez plaisir...

XXII

Au Bout du monde, le 3 août.

Ma chère tante, je suis au bout du monde ; rassure-toi, ce n'est pas loin de Beauséjour, mais ce n'est pas à Beauséjour ; ainsi je n'enfreins aucun ordre et je reste dans la légalité, comme disait l'empereur Napoléon III. Le Bout du monde est un chemin qui avance vers l'Arve et s'arrête net avant de l'atteindre ; on ne va pas plus loin : d'où son nom. J'ai trouvé là une petite maison de campagne à louer pour quelques sous : une grande, sèche, jaune vieille fille a consenti à me servir, non sans peine. J'ai dû lui prouver que j'étais catholique et lui permettre de ne pas coucher dans la maison : « Vous comprenez, m'a-t-elle dit, une demoiselle !.. » Elle se nomme Péronne et cause toute seule du matin au soir ; de temps à autre elle fond

en larmes : bonne cuisinière d'ailleurs et très active ; c'est tout ce qu'il me faut. J'ai fait venir mon bagage de Beauséjour ; le maître de la pension me gardera le secret ; nul autre que lui ne sait mon retour et mon refuge. Une fois installé, je me suis demandé ce que j'étais venu faire au Bout du monde ; tu sais que chez moi l'action précède toujours la réflexion. Je me suis répondu : « Tu es venu incognito pour tâcher de voir, sans être vu, deux prunelles noires. » A cet effet, la nuit tombée, j'ai fait extérieurement le tour du parc : j'ai aperçu des ombres sous les marronniers, des fenêtres éclairées, un va-et-vient de domestiques, beaucoup de lumière au salon d'où sortaient des airs de danse : ils s'amusaient, les malheureux ! mais je savais qu'Henriette n'y était pas. Il m'a paru entrevoir (mais c'était si invraisemblable que je n'en crois rien) Pauthier au bras d'une femme. Enfin je reconnus une vieille tour qui m'avait frappé autrefois ; je m'étais promis d'y monter : mais on se promet tant de choses. On l'appelle la tour Moriaud. Je me dis aussitôt : « Je me cacherai dans cette ruine et j'y établirai mon observatoire. » A demain.

XXIII

Champel, le 5 août.

Vous me reprochez, marraine, mon silence complet sur M. d'A...; vous me dites que j'y mets de l'affectation. D'aucune sorte. Je tâche de l'oublier, voilà tout. Nous nous sommes rencontrés sur un terrain faux, nos relations se sont mal engagées, le triste dénouement de Glion vient de là. Je veux bien recommencer, mais il faut du temps pour se remettre. Personne ne comprend cela; papa me dit que c'est un enfantillage; vous-même, vous surtout, si je voulais discuter, vous me donneriez tort. Mais je ne veux pas discuter, je veux attendre. Le peintre prétend que je cherche midi à quatorze heures et m'a envoyé un croquis très ressemblant, dans l'espoir que je passerais ma vie à le regarder. Le peintre se trompe : j'ai caché le croquis dans mon buvard et ne le re-

garde que lorsque par hasard il tombe sous mes yeux, à présent par exemple. Cette contemplation ne fait pas trembler ma main; vous voyez, j'écris ferme et droit. Aussi, je vous en prie, laissez-moi bien tranquille. Nous verrons dans six mois, si je ne suis pas morte ou tout à fait oubliée, ce qui est probable. D'ici là, n'en parlons plus.

Au reste, les distractions ne me manquent pas; j'ai fait amitié avec miss Greenwood. C'est tout à fait un bon garçon, tout franc, sans rien d'élégiaque; vous savez que j'aime ce qui est clair; je trouve seulement qu'elle l'est trop. Quand il n'y a pas un peu de brume sur la montagne, on dirait qu'elle va vous tomber dessus : c'est l'impression que produit sur moi l'Américaine. Elle se moque beaucoup de nos jeunes filles, qui ne sortent jamais seules et qu'on mène en laisse jusqu'au jour où elles se marient. Alors, tout à coup débridées, ce ne sont plus que courbettes et croupades, elles piaffent et ruent, doublent les reins, font des sauts de mouton : miss Greenwood emprunte volontiers ses images à la cavalerie. « Chez nous, dit-elle, c'est tout le contraire : les jeunes filles courent le monde, et les femmes restent chez elles; les mœurs ne s'en portent que mieux. Nos jeunes gens étant très placides et fort occupés, ils n'ont pas le temps de nous plaire et ne s'en donnent pas la peine : c'est nous qui allons à eux. Cela vous offusque? Pourtant notre dignité y gagne : c'est nous qui choisissons. Nous avons le droit de les voir

et d'apprécier ce qu'ils valent. Dans mon pays, j'en ai pesé, je pense, une douzaine avec qui j'ai peut-être fait vingt mille kilomètres à pied, en voiture ou en wagon. J'ai reconnu qu'ils n'étaient pas de poids. Je suis alors venue en Europe. Ici, à Beauséjour, j'en ai trouvé deux qui me plaisent : votre beau-père d'abord... Cela vous étonne ? Il a plus de cœur dans son petit doigt que n'en avaient mes douze Américains de la tête aux pieds. Puis il a quarante ans, j'en ai trente (elle ne paraît pas en avoir plus de vingt-quatre) : cela va bien. L'autre est M. Raimbaud, mais il est trop jeune. Et puis il est à vous.

— Pas le moins du monde, répondis-je.

— Non ? » me dit-elle en me regardant jusqu'au fond des yeux. Je crois bien que je baissai la tête. « Oui alors ? reprit-elle. Voyons, soyez franche, si on peut l'être en Europe : est-ce oui ou non ?

— C'est non. »

Et pour détourner la conversation, je lui montrai le Salève qui était en ce moment-là couleur de cuivre. Elle n'y prit pas garde et partit d'un éclat de rire. Puis elle courut vers papa, qui venait à nous.

Vous voyez que M. Pauthier a fait une conquête, et ce n'est pas la seule : il y a une autre étrangère, M^{lle} Émilie Raupe, qui prend auprès de lui des attitudes de saule pleureur. On se marie beaucoup à Beauséjour : papa, qui est de plus en plus gai, dit en riant que c'est encore un effet de l'hydrothérapie. Il paraît que c'est drôle ; moi, cela m'attriste : pourquoi ?...

XXIV

Au Bout du monde, le 6 août.

Ma bonne tante, je suis installé dans ma tour d'où je t'écris. Sache d'abord que je n'y suis pas entré sans scrupule. Est-elle à Beauséjour ou n'y est-elle pas? Je l'ai demandé au gardien, qui est un bien brave homme. Il m'a dit que, dans un sens, elle y est, puisqu'elle a été bâtie pour servir de belvédère aux hôtes de la pension. Dans un autre sens, elle n'y est pas, puisqu'on peut y monter sans entrer dans le parc et qu'elle est ouverte aux habitants de la ville. J'ai choisi cette dernière opinion, qui m'allait. C'est donc une ruine moderne, mais fort ingénieusement construite avec d'anciens matériaux; du sommet, la vue est superbe, et, plus haut que le sommet, par un escalier en fer qui fait peur, on peut ramper jusqu'au haut d'une échauguette (je crois que c'est le mot)

accrochée de côté, comme une lanterne. Mais ce n'est pas là que je vais, on me verrait. Je reste dans l'intérieur percé de fenêtres, et par ces ouvertures je vois de temps en temps, dans une allée, derrière un rideau de feuillage, assez loin d'ordinaire, quelquefois, rarement tout près de moi, une robe blanche d'où sort un beau visage brun. Hier, par exemple, elle s'est arrêtée devant la tour, et s'est mise à l'examiner en levant la tête; — qu'elle était donc jolie, vue ainsi d'en haut! — ses yeux vinrent droit à moi. Je dus me mettre à genoux sur le plancher d'une chambre où je suis installé, la poitrine contre le mur, l'œil au coin d'une rayère, pour continuer à la voir tout en restant invisible.

Elle est restée ainsi assez longtemps en contemplation, puis s'est retirée lentement en se retournant plusieurs fois pour regarder encore. Ah! si elle se fût doutée que j'étais là!

7 août.

Je t'ai quittée hier parce qu'Henriette est revenue vers la tour au moment où je t'écrivais : il y a décidément ici quelque chose qui l'attire. Ce ne peut être moi, car je me suis tenu soigneusement caché jusqu'à présent; je ne quitte pas le Bout du monde et ne sors que pour aller de mon logis à la tour; encore, pendant ce court trajet, suis-je entièrement dissimulé sous un parasol. Mais j'ai autre chose à te

raconter, une bonne fortune ! Allons, ne lève pas les bras au ciel ; tu verras que cela peut se dire tout haut. Hier, à la brune, mes pieds, qui ne bougent pas assez, m'avaient porté jusqu'au bout du chemin sans issue ; j'entendis tout à coup derrière moi un cheval qui me venait sus à fond de train ; je n'eus que le temps de me retourner pour saisir des deux mains la bride et le bridon des deux côtés du mors : encore un bond, et la bête roulait dans un champ où elle se cassait pour le moins les jambes. Une femme, en amazone, était assise à terre et riait...

« Vous n'êtes point blessée ? lui dis-je.

— Moi blessée ? allons donc ! »

Et elle voulut remonter sur le cheval que j'avais grand'peine à contenir. Mais en se relevant elle s'embarrassa dans sa longue robe, et, pour l'empêcher de tomber encore, je dus lâcher l'animal, qui, après une ou deux estrapades, se sauva au grand galop où il voulut. Ma maison était à deux pas de là, l'amazone y entra sans se faire prier : Péronne marronnait dans sa cuisine ; j'obtins à grand'peine de cette servante, qui a trop d'idées personnelles, qu'elle voulût bien apporter une lampe et des rafraîchissements. Je reconnus alors l'étrangère que j'avais entrevue à Beauséjour ; c'était une Américaine.

« Service pour service, me dit-elle quand nous fûmes seuls. Aimez-vous toujours M^{lle} Valpers ? »

Je trouvai la question un peu brusque ; toutefois,

n'ignorant pas qu'en Amérique on ne s'attarde pas aux circonlocutions, j'eus la bonne foi de lui répondre :

« Plus que jamais !

— C'est bien, cela ! » reprit-elle en ôtant son gant et en me serrant les doigts dans une main fluette et nerveuse. Ah ! cette main-là, je t'assure, tiendra bien dans celle de son mari. Mais passons. Miss Greenwood but d'un trait un petit verre de liqueur, puis alluma un cigare ; Péronne, qui rentrait en ce moment, apportant une carafe d'eau, se sauva.

« Vous l'aimez et elle vous aime, reprit l'Américaine ; elle m'a dit que non, mais elle ment. Racontez-moi un peu votre histoire. »

Je ne sais quelle étrange confiance m'inspirait cette inconnue, que tu trouverais mal élevée, tu as bien trouvé à Stonardini des façons de gentilhomme, — mais il est certain qu'à première vue, et avant de lui avoir dit bonjour, je lui confiai tous mes secrets. L'impression qu'elle en reçut peut se résumer dans un mot qu'elle proféra bien tranquillement, quand j'eus fini :

« Il faut que vous soyez bien bêtes en France !
— Pas tous, » lui répondis-je.

Et là-dessus, comme nous faisons d'habitude en pareille occurrence, je lui citai nos écrivains...

« Ah ! oui, s'écria-t-elle, des faiseurs de livres ! Mais ceux-là, mon cher monsieur, ont bien moins de sens que ceux qui n'en lisent pas. Ce sont les livres

qui vous ont alambiqué l'esprit et qui vous ont détournés des idées simples, qui sont les seules vraies. On commence à écrire aussi chez nous, ce qui nous perdra. Nous avons déjà des femmes sentimentales qui vous récitent des vers de Longfellow : c'est d'un ennuyeux ! Je ne sais pas pourquoi on apprend à lire à l'école. C'est parce que vous avez trop lu, elle et vous, que, tout en vous aimant, elle ne veut plus vous voir.

— Elle ne lit que des poésies...

— Oui, du Longfellow en français : ce doit être édifiant ! Ah ! mon ami, que de bagatelles et de babilivernes ! Voyez donc si votre histoire a le sens commun ! Une fille qui trouve un mari parce qu'elle se fait passer pour mariée ! Mais chez nous toute cette comédie eût été impossible. Quand une femme est mariée, on ne la regarde plus, et on fait bien !

— Permettez, cependant... il y a des nuances...

— Laissez donc, des nuances ! C'est souvent avec ces nuances-là qu'on commet tous les crimes. Enfin ! après tout, vous avez du bon et vous m'avez empêchée de me casser le cou. Je parlerai de vous à Henriette...

— Ne lui dites pas au moins que je suis ici.

— Je lui dirai ce qu'il faudra lui dire. »

Sur quoi, elle se leva ; il était minuit ; je lui offris de la ramener jusqu'à l'entrée de Beauséjour. Elle me répondit que c'était inutile.

« Et votre cheval ? lui demandai-je.

— On le rattrapera bien quelque part. D'ailleurs, s'il est tué, j'en achèterai un autre. Adieu ! »

Ce matin, Péronne est venue me déclarer qu'elle me quittait : elle ne veut pas servir un monsieur qui reçoit des écuyères. Horrible fille, pleine de défauts, ressemblant à une vieille poule qui aurait la crête de côté ! Je la regrette tout de même.

XXV

Champel, 7 août.

Ah ! belle dame, je voudrais que tous mes ancêtres fussent ici pour rigoler avec nous. J'en ai des choses à vous apprendre ; j'en ai tant que je ne sais par où commencer. Apprenez d'abord qu'hier soir, vers huit heures, nous prenions tous le frais en plein air, quand un cheval emporté est entré dans le parc, au milieu des musiciens qui nous donnaient une sérénade ; figurez-vous le sauve-qui-peut. Et les pauvres petites tables où était la consommation de chacun : la bière de l'un, le gin de l'autre, le café de ceux-ci, les glaces de celles-là, quel désastre ! La Brandebourgeoise, en sa fuite, a perdu les deux tresses qui lui pendaient dans le dos avec deux rubans roses au bout. Je les ai relevées et je les garde. J'ai aussi arrêté le cheval, avec l'aide d'un garçon

de la pension qui l'a ramené à son écurie. C'était l'alezan de l'Américaine; elle avait donc été démontée, au grand désespoir de M. Pauthier, qui décidément lui veut du bien. Aussitôt tous les hommes sont partis dans tous les sens pour la chercher; la police, avertie, s'est mise en chasse, une forte récompense à été promise au cormoran qui la trouverait. Moi, pas bête, je ramassai sur le gazon une bouteille d'ale qui avait échappé à la catastrophe, je la bus prestement, attendant les nouvelles; après quoi, tout le monde étant rentré bredouille, je partis un peu avant minuit, en disant à ceux qui purent m'entendre : « Je saurai bien la trouver, moi ! »

En effet, je l'ai trouvée. Je pris à droite en sortant de la pension, et j'entrai dans un chemin qu'on appelle « Au bout du monde ». Je n'y avais pas fait trente pas que j'avisai une ombre sortant d'une maison. Je m'effaçai derrière un mur, non que j'eusse peur, — moi peur ! — mais à minuit les ombres sont suspectes. L'ombre passa tout près de moi : c'était elle, mon amazone, le pan de sa robe sur son bras gauche, la cravache dans la main droite qui la faisait siffler. Je lui laissai faire vingt pas en avant, non à cause de la cravache, mais pour bien observer la maison d'où elle sortait : je tiens à m'instruire. Elle alla tout droit à Beauséjour, tranquille comme Baptiste, et rassura en riant tous ceux qui l'attendaient plus ou moins morfondus. A Pauthier, qui lui demanda ce qu'elle avait fait depuis

sa chute, elle répondit tranquillement, en le tapant sur l'épaule :

« J'ai passé tout ce temps chez un beau garçon. »

Puis, elle alla se coucher et dormit, je pense, comme un sabot. Moi, je ne dis rien : je sais me taire. Mais ce matin, dès que je fus levé, vers dix, onze heures, j'allai sonner à la porte de la maison que j'avais remarquée et que je reconnus. Une bonne vieille vint m'ouvrir, qui pleurait à chaudes larmes. Je lui demandai ce qu'elle avait.

« Hélas ! bon Dieu, mon bon monsieur, me répondit-elle, j'ai que je viens de donner congé à un bon maître que j'aimais tant. Mais je ne peux pas rester avec lui ; vous comprenez : je suis demoiselle et il reçoit des écuyères.

— Comment s'appelle-t-il, votre maître ?

— Hélas ! bon Dieu, mon bon monsieur, sais pas ; mais il m'a dit en sortant ce matin, parce que je reste pour lui faire son dîner, car enfin *item* il faut bien qu'il dîne, le pauvre homme ; il m'a dit que si le facteur lui apporte une lettre, voici sa carte, où est son nom, pour qu'on sache si c'est lui. Seriez-vous *rien* le facteur ?

— Précisément.

— Oh ! bien alors, lisez *voir* ; moi, je ne sais pas lire, ajouta-t-elle avec quelque fierté : je suis catholique romaine ! »

La carte portait ce nom (ai-je assez bien ménagé

mon effet?) : Raimbaud d'Athenaz. J'allais me retirer très satisfait de ma découverte, quand la vieille me demanda ma lettre : j'avais oublié que j'étais le facteur. Ma chance voulut (je suis né veinard) que je trouvasse dans mon portefeuille un billet de concert sous enveloppe ; je le remis à la vieille, et je m'esbignai comme un lézard.

Vous voyez, belle dame, que j'ai maintenant de quoi m'avancer auprès de la jeune Valpers. A déjeuner, je ne fis pas de bruit ; elle causait comme toujours avec le beau-père et l'Américaine. Après le déjeuner, ces demoiselles sont sorties ensemble et ont discuté un bon quart d'heure avec assez d'animation. Je ferai feu ce soir, et gare dessous ! En attendant, le courrier part ; je lâche ma lettre.

XXVI.

Au Bout du monde, 7 août, soir.

J'ai, ma tante, deux bonnes nouvelles à t'annoncer. Miss Greenwood est venue me voir en robe de ville et a donné à Péronne un chapelet bénit par le Pape : aussi la vieille, complètement rassurée, a-t-elle déclaré qu'elle restait à mon service, ce dont je suis enchanté. C'est une bécasse qui a de l'imagination, chose moins rare qu'on ne croit, et qui ne ressemble pas à tout le monde. Ajoute qu'elle me fait des rôtis de veau comme tu n'en as jamais mangé à Saint-Rufil.

Le second sujet de joie est pour moi l'assurance de l'Américaine. Elle a vu hier Henriette et me jure que je suis aimé. J'ai grand besoin qu'on me le dise. — Je t'assure que si j'eus, dans le temps, des heures de fatuité où je croyais ton neveu hors de

pair, je le juge en ce moment d'un œil beaucoup plus modeste, et je trouve chez beaucoup de gens que j'ai vus : Henriette d'abord, le peintre, l'Américaine, même chez Pauthier, même chez Péronne, des supériorités qui ne m'humilient plus. J'affectais une certaine impertinence de pensée et d'expression que je prenais pour de l'esprit ; de là mes petits succès de salon ou de cabaret, mais derrière et au-dessous il n'y avait pas grand'chose. Si, tel que je suis, je plais à Henriette, elle y met beaucoup de bonne volonté.

« Seulement, ajouta miss Greenwood, elle a un parti pris : on dirait je ne sais quoi, quelque chose comme la peur du diable. Elle se boude, se condamne au jeûne, se fait beaucoup de peine et beaucoup de mal pour ne pas succomber à la tentation. Le nom d'Athenaz lui plaît et elle meurt d'envie de le porter, mais elle regarde comme un devoir de résister à son envie. Vous autres Welches, vous avez des âmes compliquées ; il suffit de vous parler franc pour vous être suspects ; le meilleur moyen de vous tromper serait de vous affirmer une chose vraie : vous la croiriez fausse. Hier, en rentrant, j'ai dit à M. Pauthier que je venais de passer la soirée avec un beau garçon : il ne m'a pas crue. Tout cela m'étonne infiniment. Ce matin, en causant de vous avec Henriette, je l'ai trouvée calme et froide comme elle ne l'est pas au fond ; sans s'en douter, elle jouait la comédie. Pour l'agiter un peu, pour la forcer à

se trahir, savez-vous ce que j'ai dû faire? J'ai dû jouer la comédie aussi, moi. C'était, je vous assure, avec une vive répugnance : tout ce qui ressemble à une feinte m'est odieux. Mais enfin, il faut bien hurler avec les loups; j'ai donc pris mon courage à deux mains et j'ai dit à Henriette : « Vous ne l'aimez pas? Eh bien! vous me faites le plus grand plaisir. — Pourquoi? » me demanda-t-elle avec une première émotion, un léger frémissement de lèvres. — « Hélas! je ne sais pas si je dois vous le dire. — Je vous en prie! » Jusqu'alors elle avait voulu s'esquiver; maintenant, c'était elle qui venait à moi. « — C'est que... vous m'en voudrez peut-être. — Moi? nullement : parlez donc. — Eh bien!... c'est que... je l'aime. » Elle devint pâle comme une morte. Je mentais, je vous le jure; donc elle me croyait. « — Puisque vous ne l'aimez pas, repris-je, dites-moi où il est, j'irai. » Alors elle me lança un regard!... Je vous dis qu'elle vous aime. »

Cela ne fait rien, j'ai grand'peur. J'ai déjà reçu, je ne sais de quelle part, un programme de concert. On doit se douter que je suis ici.

XXVII

Champel, le 8 août.

Effectivement, belle dame, ça chauffe fort. Hier après dîner, nous étions sur la terrasse; Fraulein Raupe quitta brusquement Pauthier, qui venait de l'envoyer promener en lui disant : « Laissez-moi l'empire ! » (L'empire, c'est la paix; le mot est de moi : je l'ai fait au club, à Tarascon, sous le dernier Buonaparte.) La Brandebourgeoise vint s'asseoir à côté de moi, suffoquée par la colère et par l'asthme; elle me dit que décidément les Français sont un peuple léger, frivole, superficiel, sauvage et mal appris. Je répondis avec intention : « mais chevaleresque. Hier soir, vous avez perdu quelque chose dans le parc; un Français l'a relevé et n'en a rien dit à personne; un autre en aurait fait des gorges chaudes avec toute la pension. » Alors elle prit

ma main (il faisait déjà sombre) et ne la quitta plus ; les yeux au ciel, elle me parla de Schumann et des étoiles. Incidemment, elle m'apprit qu'elle possédait en Poméranie des pommes de terre qui lui rapportaient bon an mal an vingt-cinq mille marks.

Nous en étions là, quand je vis passer derrière nous une robe blanche, la seule que je connaisse dans la pension. Je dis aussitôt à l'Allemande :

« A propos, on a des nouvelles de Raimbaud. » La robe blanche, qui passait très vite, s'arrêta net. — « Il n'est plus à Glion, il est à Genève... » Il y avait derrière nous une petite table et une chaise tournant le dos au banc où nous étions assis. La robe blanche s'approcha de nous comme pour éviter la table. — « Et même plus près d'ici que Genève ; « il est dans le chemin du Bout du monde, où il « reçoit... » La robe blanche s'assit sur la chaise.

— « Il reçoit, devinez qui ? une femme... » J'entendis derrière moi un trémoussement. — « Et quelle « femme... je vous le donne en cent : l'Améri- « caine!... » Le trémoussement devint plus vif ; je parlai plus vite et plus fort pour en étouffer le bruit. — « Oui, l'Américaine ! miss Greenwood ; ces Peaux- « Rouges se croient tout permis. Vous vous rappelez « hier soir cette chute de cheval ? Honni soit qui « mal y pense... »

Oh ! n'insultez jamais une femme qui tombe !

« a dit Boileau ; mais enfin celle-ci est tombée dans

« de bonnes mains. Elle a passé la soirée avec un
« beau garçon, de son propre aveu : demandez à
« Pauthier, qui l'a répété devant moi... Et ce beau
« garçon, c'était Raimbaud en personne. Puisqu'elle
« l'avoue, il n'y a pas de mal : c'est un mariage en
« train. Je plains seulement cette pauvre demoiselle
« Valpers, qui aurait mérité un cœur plus con-
« stant... le mien, par exemple. »

A ce mot, la chaise tomba ; je pense que la robe blanche s'était levée trop brusquement. Je la vis qui fuyait, courant vers la pension où elle entra ventre à terre.

— « Qu'y a-t-il ? demanda Fraulein Raupe en serrant ma main avec épouvante.

— Il y a, lui répondis-je, qu'au lieu d'un mariage en train, j'en vois deux. »

XXVIII

Au Bout du monde, 9 août.

Ah! ma pauvre tante, nous touchons à la crise : je crains bien que miss Greenwood, avec ses façons de brusquer les choses, n'ait tout gâté. J'aurais supporté, je crois, non sans repentir et sans douleur, mes six mois de purgatoire. Et voici que, pour avoir voulu arriver trop tôt au paradis, je l'ai perdu peut-être pour jamais. Hier, dans l'après-midi, j'étais à mes fenêtres, car je vais de l'une à l'autre pour voir différents points du parc. Henriette se promenait avec agitation, s'arrêtait, levait les yeux pour suivre un nuage, frappait du pied et se remettait en marche, puis se baissait pour cueillir des fleurs, disparaissait dans le bois, reparaisait le long des chênes ; enfin tout à coup elle se laissa tomber sur le gazon. Je la crus morte ; elle était couchée sur le flanc et ne remuait pas, j'allais voler à son secours, quand je la vis s'asseoir ; elle effeuillait une marguerite. Miss Greenwood, qui la cherchait, la surprit dans cette occupation. J'ai vu la scène, et on me l'a racontée plus tard, je

peux donc te la dire exactement d'un bout à l'autre. Écoute bien, ma tante, et comprends mon anxiété.

« Ah ! je vous y prends, dit en souriant l'Américaine : un peu, beaucoup, passionnément... vous causez avec les fleurs. »

Henriette devint rouge comme une fraise ; et aussitôt, se levant d'un bond, murmura d'une voix sourde :

« Que voulez vous de moi ?

— Je ne veux rien, que savoir si je vous afflige...

— Vous ne m'affligez pas, vous me révoltez !

— Voilà de bien gros mots. Que vous ai-je fait ?

— Où étiez-vous l'autre soir, au bout du monde ?...

— J'étais chez M. Raimbaud d'Athenaz.

— Vous l'avouez donc ?

— Pourquoi le cacherais-je ? Est-ce que je vous ai jamais rien caché, moi ? Je suis tombée presque à sa porte ; il me l'a ouverte et je suis entrée, sachant que j'entrais chez un galant homme. Il venait de me sauver la vie peut-être, en arrêtant mon cheval qui s'était emporté. Chez vous, il n'y a d'inconvenant que l'apparence d'une faute ; chez nous il n'y a d'inconvenant que la faute même, apparente ou non. Ma conscience ne me reproche rien, et je ne me laisse pas mener par celle des autres.

— Mais lui...

— Lui ? Vous ne l'aimez pas, il est donc libre. Si vous l'aimiez, je ne serais pas retournée le voir,

comme j'ai fait hier, comme je compte faire encore aujourd'hui. Je vous ai interrogée loyalement, vous m'avez répondu, je vous ai crue sur parole. Je lui ai dit que vous ne l'aimiez pas...

— Vous le lui avez dit ? »

Et, en prononçant ce mot, Henriette frémissait de la tête aux pieds, croisant les bras avec un grand air d'indignation, debout dans le soleil, violente et superbe.

« Fallait-il le lui cacher ? répondit tranquillement l'Américaine. Est-ce votre prétention qu'il attende six mois, avec la résignation de l'espérance, le refus que vous lui réservez ? Vous faites-vous un malin plaisir de tourmenter une pauvre âme, de la bercer d'illusions pour l'accabler après ? Ceci, mademoiselle, est un jeu de chatte ou de tigresse. Ou bien l'épouserez-vous dans six mois, par charité, s'il est bien sage ? Mais alors vous vous donnerez à lui sans amour et avec mépris : c'est le pire malheur qui puisse arriver à une femme, la pire lâcheté qu'elle puisse commettre, la pire honte qu'elle puisse infliger et subir. »

Henriette baissa la tête ; l'Américaine ajouta :

« Puisque vous ne l'aimez pas, il faut bien qu'une autre le détrompe, et, si elle le peut, le console...

— Eh bien ! oui je l'aime, » chuchota Henriette entre ses dents, en tenant toujours la tête baissée. Puis elle retira vivement sa main, que l'Américaine

voulait prendre, et se redressant, elle s'écria le front haut :

« Non, je ne l'aime pas. Il faut bien qu'une autre, vous avez raison, le détrompe et le console. Je pense que ce sera bientôt fait ; en tout cas, vous êtes en bon chemin. Il vous a déjà dit ses secrets qui ne sont plus à moi ; il n'a pas eu la pudeur ou la fierté de les garder pour lui, c'est bien : quand on ouvre son cœur, on le livre ; entre qui veut, comme dans sa demeure ! entrez donc ! Oui vous êtes loyale : une loyauté de bons amis qui nous disent « Prenez garde, nous allons vous dépouiller. » Nous ne nous défions pas d'eux, les croyant honnêtes ; alors ils prennent tout, et nous crient : « Vous voyez bien, nous ne mentionnons pas... » Adieu, Mademoiselle. »

Et elle s'enfuit vers le bois, en débusquant Stonardini qui épiait la scène en riant à pleine gorge. Ah ! si jamais je le tiens, celui-là !... Lui écris-tu toujours ?

Quelques minutes après, miss Greenwood entra dans la tour où je l'attendais pour m'expliquer la pantomime que j'avais vue. Elle en est ravie, moi pas. Une seule chose l'inquiète, ou plutôt l'intrigue : elle voudrait savoir qui a pu dénoncer la première visite qu'elle m'a faite. J'ai cru un moment que c'était Péronne, mais la pauvre fille est sans malice et me fait de si bons rôtis ! Miss Greenwood soupçonne plutôt que c'est l'affreux Stonardini ; nous verrons

bien ! Si Henriette ne revient pas à moi, gare à lui, je le prends à la gorge...

.

J'en étais là de ma lettre quand, il y a une heure environ, j'entendis des pas dans l'escalier tournant de la tour. Tu dois savoir d'abord que je t'écris dans une petite chambre fort commode où je ne pourrais pas offrir un bal, mais qui me suffit pour mes nombreux travaux : j'y ai des livres, une table, une chaise, une plume et de l'encre, voire même un album et un crayon. Quand des curieux viennent voir la tour, je pousse la porte, et ils ne se doutent pas qu'une âme frémissante est là, cachée à tous les yeux, éprouvant chaque jour plus d'angoisses et d'extases, plus de douleurs folles et de bonheurs ivres qu'ils n'en ont eu toute leur vie durant, qu'ils n'en auront jusqu'à leur dernier souffle. Ce matin cependant, absorbé dans mon écriture, j'avais oublié de m'enfermer, et, comme tu viens de le dire, je couvais contre ton ténor des idées féroces, quand un « Eh ! » bien connume fit tressauter. C'était le peintre.

-- « Ah ça ! me dit-il après les premiers compliments, je viens savoir où vous en êtes. J'étais un peu inquiet là-haut, je craignais des coups de tête ; à votre âge, on a le sang chaud et l'on est fort étonné que six mois durent plus que huit jours. Henriette m'avait bien écrit, mais des choses vagues et pas un mot de vous ; j'en ai conclu qu'elle n'avait que vous en tête. Mais ce n'était pas assez, et,

malgré la chaleur, je suis venu. Comment dit-on ?

— Merci, mon bon maître.

— Seulement, je ne savais où vous trouver ; vous ne m'avez guère donné de vos nouvelles. Je me suis donc adressé d'abord à nos amis de Beauséjour. Pauthier, par qui j'ai commencé, étais frais comme une rose ; il portait un pantalon gris-perle et une fleur à sa boutonnière. Je tombais de mon haut, quand il m'expliqua ce changement sans me donner la peine de le questionner ; il ne me parla que d'une Américaine qui a des yeux et des dents... Je lui dis de se méfier ; l'Amérique est une école de dentistes. Il pâlit et me quitta brusquement. Je cherchai alors Henriette, que je trouvai dans sa chambre, le visage étiré, les yeux rouges. — Bon, pensai-je, il y a eu de l'orage ; cela vaut toujours mieux que le calme plat. Elle me sauta au cou et m'embrassa si fort, que ce n'était pas naturel. Allons ! *begnolet* (un synonyme de *brelurin*, je suppose), ne vous mordez pas les lèvres ; je vous jure par ma vieille barbe que ce baiser était pour vous. Est-ce qu'on embrasse pour eux les gens de mon âge ? — « Eh bien ! lui demandai-je. — Eh bien ! je suis très gaie, » etc., etc. Elle parla ainsi un quart d'heure, sans se regarder dans la glace ; ses yeux rouges lui auraient dit : « Tu mens ! » Mais pas un mot de vous, comme dans sa lettre. Alors je profitai d'un moment où elle reprenait son souffle, pour lui demander : — « Et « Raimbaud ? — Je ne sais pas, dit-elle négligem-

« ment en regardant par la fenêtre ; le bruit court
« qu'il est ici... et qu'il épouse une Américaine. » —
Lui aussi ? pensai-je, mais je me gardai bien de le
dire tout haut. Elle avait beau regarder la fenêtre, je
vis sur ses joues deux grosses larmes qui roulaient.
Règle générale : quand une femme pleure et ne
veut pas qu'on le sache, il ne faut pas s'en aperce-
voir. Je lui dis de ces *gandoises* (drôleries, je pense),
qui l'amusaient si fort à Glion, et je n'arrivai que
bien péniblement à la faire sourire. Enfin, je la
quittai, en lui promettant de ne pas retourner à
Glion avant de revoir. A la porte de la maison, je
retrouvai Pauthier qui me dit : « Je les ai tâtées,
« elles sont vraies. — Quoi donc ? — Les dents de
« l'Américaine. — Et Raimbaud ? lui demandai-je.
« — A propos ! donnez-moi donc de ses nouvelles.
« Est-ce qu'il est encore à Glion ? »

Décidément, les amoureux sont mal informés, je
le savais déjà du reste. Par bonheur, en quittant
Pauthier, je fus abordé par un méridional qui me
rappela tout à fait les nougats de Montélimar ; il en
avait la couleur et le sucre ; il avait aussi l'accent
de l'endroit. « Vous cherchez, me dit-il, M. Raim-
« baud d'Athenaz ? Il demeure ici près, chemin du
« Bout du Monde. S'il vous plaît, je vous y condui-
« rai. » Ce devait être un domestique de place. Je
répondis que j'irais seul. Toutes les fois qu'un in-
connu m'offre un service, je boutonne ma redingote :
c'est plus fort que moi.

J'allai donc au Bout du Monde. Une vieille femme qui m'ouvrit une porte et à qui je demandai M. d'Athenaz me répondit avec un certain effarement : « Je crois bien que c'est ici et que je suis sa « domestique, mais je n'en suis pas sûre. » Et, tirant votre carte de sa poche, elle ajouta : « Voyez « si c'est le même nom. — Exactement, lui répon- « dis-je. — Ah ! bien, c'est lui ; j'en suis bien con- « tente. Monsieur regrettera beaucoup : il n'est « jamais à la maison. — Savez-vous où il est ? — « Peut-être là haut, dans la tour, où je lui porte ses « lettres. Est-ce que monsieur connaît monsieur ? « — Oui, je le connais, pourquoi ? — Parce que je « voudrais bien savoir... Est-ce pas qu'il est... un peu?... » Elle posa son index sur son front et dessina un tire-bouchon dans l'air. Cela veut dire qu'elle vous croit fou, mon brave. — « Non, pas « plus que vous », dis-je à la vieille femme à qui je crois, en effet, le timbre un peu fêlé. « Ah ! ça me « fait plaisir, s'écria-t-elle. Un si bon maître ! Je « l'aime tant, si vous saviez. »

« Voilà comment je suis ici. Maintenant, à vous, jeune homme. Qu'est-ce que cette Américaine ? Est-ce celle de Pauthier ou une autre ? Est-ce vous qui l'épousez ou lui ? »

Je mis le peintre au fait de ce qui s'était passé ; il hocha la tête.

« Cette Américaine me plaît, dit-il, et je comprends Pauthier ; je l'épouserai volontiers si j'avais

quarante ans de moins sur la tête. Ça ne fait rien, elle joue gros jeu. Elle n'a pas regardé les cheveux et la main d'Henriette : cheveux plantés droit et pouce long. C'est toujours signe qu'on sait ce qu'on veut et qu'on le fait. Allons ! ne vous tourmentez pas : quand on aime bien, il n'y a pas de pouce et de cheveux qui tiennent. »

Cela dit, le peintre, voulant regarder le paysage, monta sur la plate-forme, derrière le gardien qui en avait la clef, et qui, à son gré, ne montait pas assez vite. — « Hue donc, *patenoche* ! » lui criait-il en le poussant du corbin de sa canne. *Patenoche* doit signifier quelque chose comme lambin. Arrivé sur la plate-forme, le peintre voulut se hisser sur l'échauguette, en dépit de ma prudence qui n'avait point encore osé grimper jusque-là. C'est sa vanité d'atteindre aux cimes. Le fait est qu'au sommet de la tourelle, tout droit dans l'air libre, avec sa haute taille et sa grande barbe, il était beau comme un dieu.

« C'est superbe, dit-il en redescendant sans précaution d'un pied sûr et ferme, mais ça donne envie de se jeter en bas. Croyez-moi, mon ami, ajouta-t-il en s'adressant au gardien, ne laissez pas les fous, les ivrognes et les amoureux monter là-haut tout seuls. Gardez bien la clef dans votre poche ! »

Sur quoi il lui donna une poignée de cigares. T'ai-je dit que le peintre n'a jamais un sou dans sa poche ? C'est sa manie ; il est pourtant généreux.

XXIX

Champel, 9 août.

Non, marraine, et pour la dernière fois non ! Je vous connais, vous êtes enthousiaste, vous ne voyez que l'endroit des choses, et même s'il n'était pas votre neveu, vous le trouveriez parfait. Puis je crois bien que pour vous la vie est un jeu de hasard ; vous risqueriez tout votre bien sur une carte. Cela peut réussir ; papa dit quelquefois en latin que la fortune seconde les audacieux. Moi, que voulez-vous ? je suis une pensive ; je joue le bonheur — encore si ce n'était que le bonheur ! — mais c'est aussi la dignité de ma vie entière, et six mois de réflexion, ce n'était pas trop. — Il a suffi de huit jours pour m'apprendre ce que dure la fidélité d'un homme. — Ne m'interrogez pas là-dessus, c'est une histoire navrante que je ne veux pas raconter ; il

vous la racontera lui-même à sa manière, et il se peut fort bien que vous lui donniez raison. Soit, j'ai tort ; je suis une mauvaise tête, mais je ne veux plus.

Ni lui ni aucun autre. Il y a, même pour une femme, autre chose que le toit conjugal ; rassurez-vous, ce n'est pas le couvent, j'aime trop le grand air et la vie libre. Je vivrai seule, à l'américaine, bien que ce mot d'américaine me fasse horreur. M. Pauthier saura bien se passer de moi ; lui aussi me quitte ; cette eau d'Arve lui a ôté dix ans. Ah ! il y a d'étranges séductions, il y aura d'étranges rivalités ; mais ce ne sont pas mes affaires. Je perds tout à la fois : celui qui était mon père, celui qui serait bientôt mon fiancé, s'il l'avait voulu. Je ne m'en plains pas ; j'aurai le cœur de cacher mon deuil ; je serai forte et je serai fière. Oui, c'est vrai, je rêvais une maison, des enfants ; je n'y renonce pas sans chagrin, mais je saurai que faire de ma vie. Je cherchais un bras où m'appuyer, j'en trouverai cent à soutenir. J'aurai une maison, celle des affligés ; j'aurai des enfants, ceux des pauvres. C'est convenu ; ces résolutions vous apaisent ; je me sens mieux, je suis bien.

Je quitterai Champel dès demain, toute seule. Il est onze heures et demie ; M. Pauthier rentrera bientôt pour déjeuner. J'aurai une explication avec lui. Ce sera dur, mais il le faut. D'ailleurs, ce pays me paraît horrible. Je regardais ce matin le paysage, en me demandant ce qu'autrefois j'y avais

trouvé de si beau. L'Arve est hideuse, elle désole ses bords, on dirait qu'elle les mâche. Le plateau s'émiette en grains de sable ; on voit partout d'énormes entamures rondes qui semblent faites à coups de dent. Le Salève est une lourde masse qui obstrue l'horizon ; la ligne du Jura paraît dessinée sans art, d'une main tremblante et maladroite. J'ai parcouru l'avenue ; il n'y a plus d'illusions, il n'y a plus que des désenchantements. Comme tout change ! Ce matin le peintre est venu de Glion pour me voir ; je ne l'ai pas trouvé aussi gai qu'autrefois ; il avait un rire forcé, presque triste. Il est venu deux fois ; la seconde, il m'a demandé si j'étais montée à la tour. C'est une ruine toute neuve, mais bâtie avec de vieilles pierres, à côté du parc, après la haie de chênes. Je ne l'ai encore vue que du dehors, l'autre jour, d'assez près ; il y avait dans un trou quelque chose qui brillait comme un œil de chouette ; j'avais peur et je n'en pouvais détacher mes yeux.

« Il faut y aller, me dit le peintre, et surtout examiner la tour dans toutes ses parties. Il y a au troisième étage une petite chambre que je vous recommande : elle est souvent fermée ; mais faites-vous-la ouvrir. D'en haut on commande pour le moins dix lieues de pays ; mais ne grimpez pas sur le touillon, ça donne le vertige, et le vertige, voyez-vous, c'est dangereux, surtout quand on n'est pas gai. »

J'ai promis au peintre que je serais prudente, et je lui demandai si je pouvais y aller seule.

Oh ! parfaitement, me répondit-il, et même cela vaut mieux, parce qu'à deux ou trois on batifole toujours un peu dans les escaliers. La montée amuse. Pour une grande impression de nature, il ne faut pas de témoin. »

Je monterai donc sur la tour pour faire mes adieux au pays. Et demain, où serai-je ?

.

Papa est venu, de fort bonne humeur, me demander si je n'avais pas entendu la cloche ; on allait déjeuner dans la petite salle avec le peintre et l'Américaine, on n'attendait plus que moi. Je répondis que je n'avais pas faim, que j'étais lasse...

« En effet, dit papa en changeant de visage, vous ne vous portez pas bien. Je vais aller chercher le docteur...

— N'en faites rien, je vous prie. Déjeûnez, nous causerons après. » Il descendit, mais revint au bout de dix minutes.

« Rien ne passe, me dit-il, et le peu que j'avale est amer. J'ai prié mes amis de m'excuser ; ils sont très gais du reste et s'entendent fort bien. Voyons, Henriette, vous souffrez, vous avez un ennui sur le cœur. Je ne vous demande rien, mais vous savez que je suis votre meilleur ami. Puis-je quelque chose pour vous ? Dites-le moi bien vite. »

Il y avait tant de bonté dans son regard que je renonçai d'emblée à mon projet, mais ce fut lui qui m'y ramena.

« Y a-t-il ici n'importe quoi qui vous contrarie et vous afflige ? En ce cas, je suis à vos ordres. Nous quitterons Champel aussitôt que vous le voudrez...

— Eh bien ! oui, je quitterai Champel, mais seule...

— Seule ? Pourquoi ? Que vous ai-je fait ?

— Rien, mon père, mais il y a votre cure qui vous retient...

— Bah ! ma cure. Je suis radicalement guéri, je ne le suis que trop...

— Il y a peut-être encore autre chose... Oh ! ne vous défendez pas : moi non plus je ne vous demande rien. Mais je ne suis plus une enfant, je comprends, ou du moins je devine... Enfin nous ne pouvons vivre ensemble éternellement. Il y a des exigences de la vie et aussi des besoins du cœur auxquels je ne puis répondre ; une autre, aujourd'hui ou demain, prendra ma place, et que ferais-je entre elle et vous ? Je ne serais qu'une robe de deuil dans une fête de noce. Croyez-moi donc, quittons-nous dès maintenant, emportant l'un et l'autre le souvenir d'une intimité déjà longue et toujours douce. En nous séparant plus tard, nous risquerions de ne plus nous regretter.

— Non, mon enfant, me répondit-il, je ne vous quitterai pas, je vous tiens de votre mère. Vous êtes mon seul devoir et je vous remercie de me l'avoir rappelé. Je ne l'avais pas oublié du reste.

Tant que vous serez avec moi, vous resterez la maîtresse de ma maison. Une étrangère n'y entrera que lorsque vous serez installée dans la vôtre. Je croyais, pour vous, ce moment assez proche ; il me semblait qu'un jeune homme... Oh ! ne craignez rien ; je vous ai promis de ne jamais vous parler de lui... Je n'appartiens qu'à vous, d'ici à votre mariage. Vous voulez partir demain, nous partirons ensemble. Je vais faire mes adieux au peintre qui m'attend et qui doit être inquiet de vous... »

Il me prit la main, m'embrassa sur le front, et sortit l'air tout triste. Mais s'il vient avec moi, l'Américaine... Je voudrais rester maintenant... Pardon, marraine, j'oublie à tout moment que je vous écris, je me mets à penser toute seule, la plume à la main. Je doute fort que je vous envoie cette lettre où vous ne pourriez rien comprendre. Je l'ai interrompue quatre ou cinq fois, j'ai été sur le point de la déchirer. Mais on aurait pu en ramasser les morceaux. Je l'aurais brûlée si j'avais eu des allumettes sous la main, mais je me couche sans lumière. Enfin, je la garde... pour moi — plus tard, quand je serai vieille — le serai-je jamais ? — j'y retrouverai le souvenir du plus mauvais jour de ma vie. Oh ! ma tête, ma tête... J'ai du feu sur les joues, des bourdonnements dans les oreilles ; mes idées ne tiennent plus l'une à l'autre, j'ai besoin de les recueillir et de prendre l'air. Si je suivais le conseil du peintre ? Je vais monter à la tour et dire

adieu à Champel. Je partirai demain. Qu'y a-t-il donc dans cette petite chambre au troisième étage? Un balcon, je pense, donnant sur l'Arve, et aussi la rayère, où j'ai aperçu l'œil de la chouette. Allons voir!...

Onze heures du soir.

Je ne dormirai pas cette nuit ; je me suis fait donner une lampe et je reprends ma lettre. Je suis donc allée à la tour, et je l'ai bien regardée, pour me distraire : en bas un pâtre de maçonnerie solidement construit en vieilles pierres ; à droite et à gauche, des simulacres de ruines, des ferrures brisées, une fenêtre grillée n'éclairant plus rien, au centre, une porte en ogive ; à côté, sur une plaque de marbre encastrée dans les murs, un aigle portant une clef dans ses serres : ce sont les armes de Genève qui n'est pourtant plus à saint Pierre ni à César. Au-dessus de ce pâtre, la tour octogone, au sommet de laquelle, à gauche, est accroché le tourillon. Au troisième étage, à droite sur l'Arve, le balcon de la petite chambre ; de mon côté, sur le parc, la rayère où j'avais vu l'œil de la chouette. Il me sembla le voir encore, et j'eus peur ; puis j'eus honte d'avoir peur et je frappai à la porte ogivale. J'entendis des pas dans l'escalier, les pas s'arrêtèrent ; il y eut comme un bourdonnement de guêpes qui se disputent. Une voix criait :

« N'ouvrez pas ! »

J'étais devenue brave, et curieuse aussi ; je frappai

de nouveau. On vint ouvrir une porte de derrière ; je dus faire le tour du pâté.

« Mademoiselle veut monter ? me demanda le custode.

— Si c'est permis.

— Toute seule... »

Il paraît que je commettais une inconvenance. Mais je pensai à l'Américaine qui n'aurait point reculé, je la vaux bien.

« Oui, dis-je résolûment, toute seule.

— C'est que...

— Il y a des ogres ?

— Oh ! pour ça, non. »

Et le custode monta devant moi. Un escalier de bois qui tourne. Au premier étage une porte ; ce n'était pas celle-là. Au deuxième étage, nouvelle porte, je montai plus haut. Au troisième, courageusement, sans demander la permission, je baissai la clinche. La porte s'ouvrit, un homme était là, Raimbaud. C'était donc un complot avec le peintre. La surprise m'avait glacée, la colère me brûla aussitôt après. Raimbaud fit un pas vers moi, l'œil suppliant, murmurant :

« Henriette !

— Jamais ! » lui répondis-je.

Alors il s'élança dehors, arracha une clef des mains du custode et monta en courant... Je tombe de sommeil.

XXXI

Au Bout du monde, 10 août.

..... En quatre sauts je fus sur la plate-forme et au faite de la tourelle ; je regardai en bas, puis autour de moi. Non, jamais de ma vie, je n'avais rien éprouvé de pareil. Je crois que c'est la sensation réservée au dernier homme le jour où finira le monde. Une oscillation immense, une subsultation formidable fit onduler et tressaillir toutes ces lignes, toutes ces couleurs roulant à mes pieds. L'Arve se traînait avec un mugissement de rafale, la plaine houleuse poussait de grandes vagues vertes contre le Salève qui s'effondrait comme pour s'y engloutir, le lac soulevé débordait sur les collines, les clochers de Saint-Pierre s'entrechoquaient ; les maisons dansaient, les villages couraient l'un sur l'autre, la vieille ville croulant

sur la ville neuve offrait un tumulte de pierres en insurrection. Un fracas épouvantable où entraient des cris, des clameurs, des strideurs de lime, des hoquets de locomotive, un carillon de cloches, le grondement du lac, le sifflement de la bise, le craquement de la foudre, éclatait longuement autour de moi, se rapprochant toujours en spirale, comme pour m'étreindre et m'enlever dans un ouragan de bruit. A ce tocsin toute la nature en branle se mit à tourner ; le cirque de montagnes qui m'entourait forma une ronde fantastique où le Salève, le Vouache, le Jura, les Alpes lointaines, les Voirons, le Môle, tirés l'un par l'autre, d'un mouvement de plus en plus rapide, passaient à la file, me laissant distinguer d'abord les croupes grises, les masses bleues, les cimes blanches, puis couraient, fuyaient, avec une vélocité croissante, confondant leurs couleurs, leurs formes, jusqu'à ce que tout devînt rouge, une roue ardente, un tourbillon de feu. Alors, il me sembla que la tour s'abîmait sous moi, laissant entre elle et mes pieds un grand espace vide ; je tâchai de respirer : l'air était trop loin de ma bouche : je fermai les yeux. C'est à ce moment que je me sentis saisir à bras-le-corps et enlacer de la plus douce étreinte que j'aie jamais sentie. Une voix suppliante disait : « Raimbaud. » Et nous étions là tous deux, elle plus bas que moi, soutenus par un escalier extérieur qui pendait sur l'abîme. Elle était venue jusque-là, risquant sa vie pour

sauver la mienne... Elle qui un instant avant doutait de moi, moi qui désespérais d'elle... Ah ! que nous étions bêtes ! Moi surtout, Henriette, mais vous aussi.

C'est fini, mais tu veux encore savoir la fin ; je te connais, ma tante. Eh bien ! la voici. Elle s'était donc élancée la première derrière moi, dans l'escalier en limaçon, devant le gardien, qui, dit-il, n'avait pu l'arrêter, ni même la suivre. Il arriva juste à temps pour l'empêcher de tomber à la renverse, et moi sur elle, quand j'eus rouvert les yeux. Mais la pauvre enfant avait été brisée par cet effort, ses pieds ne la portaient plus ; je dus la retenir dans mes bras, sur la plate-forme. — « Eh ! » cria le peintre qui nous regardait d'en bas en brandissant sa canne. Mais ça m'était bien égal. Il y a des moments où l'on est si heureux qu'on ne le cache plus.

Es-tu contente ? Est-ce qu'il te faut encore une fin ? Eh bien ! elle s'est reposée un moment dans ma petite chambre, où je l'ai laissée entrer sans la moindre opposition. Veux-tu de la prose ? Elle mourait de faim, parce qu'elle n'avait pas déjeuné ; j'ai envoyé le gardien chercher un lunch au buffet de la pension. Croirais-tu que le brave homme a fait des difficultés ? Il ne voulait pas nous laisser seuls, non qu'il eût des scrupules de puritain, mais sa consigne est de rester là pour empêcher les suicides. J'ai dû

lui dire (et il a fini par me croire) : « Soyez tranquille, notre intention n'est pas de nous tuer. »

Dans la petite chambre, elle a voulu tout voir, tout feuilleter : mes livres, mes albums, mon buvard, elle est très curieuse. Et jalouse ! Elle m'a encore parlé de l'Américaine et m'a demandé très sérieusement si je l'aurais épousée en cas que... J'ai dû lui fermer la bouche. Sur quoi le gardien est venu : ce petit vin d'Yvorne est très bon. Et comme, en y mêlant un peu de joie, il refait vite une jeune fille ! Elle était toute pâle et même un peu jaune, sur la plate-forme ; un quart d'heure après, dans la petite chambre, elle avait une belle couleur d'œillet rouge, et ses yeux étincelaient. Puis elle s'est levée en me disant :

« Ce n'est pas tout monsieur ; il faut parler à mon père. »

Nous sommes sortis alors, bras dessus, bras dessous, dans l'intention avouée de produire à Beauséjour un effet de surprise. Nous avons rencontré d'abord le peintre qui était en train de dessiner la tour et qui, je l'avoue à ma honte, s'est fort moqué de nous. Il nous aurait battus que nous l'aurions laissé faire. Après quoi, nous avons aperçu dans le bois le baron de Fourcadel avec sa Gretchen ; nous sommes allés droit à lui. Je ne sais comment il s'y est pris pour se dérober, le fait est qu'il est rentré sous terre. Nous nous sommes mis alors à la recherche de Pauthier ; il a fallu descendre jusqu'aux

bains, où nous l'avons trouvé en grande discussion avec le docteur.

« Je vous dis qu'il faut que je parte.

— Je vous dis que vous ne devez point partir encore. Vous risqueriez de perdre en peu de temps tout ce que vous avez gagné ici.

— Vous avez raison, docteur, dit Henriette, il ne partira pas.

— N'est-ce pas, mademoiselle ?

— Madame, s'il vous plaît, m'écriai-je comme autrefois, mais avec une différence d'intention que je te laisse apprécier.

— Madame ? balbutia Pauthier qui sortait d'un rêve. Quoi ! Vous ici ? Depuis quand ? Avec elle ? Madame, s'il vous plaît ? Madame qui ?

— Madame d'Athenaz, si vous le voulez bien...

— Parbleu ! si je le veux. Qu'en dites-vous, docteur ?

— Je ne m'y oppose pas, mais il faut encore un bon mois d'Arve ! »

Cela te suffit-il ? Pas encore ? Sache donc que nous sommes remontés à Beauséjour par le bois en prenant le plus long et en faisant tant de détours dans les petits sentiers que Pauthier, qui nous suivait, a perdu notre piste. Arrivés sur le plateau, nous avons rencontré miss Greenwood : Henriette s'est jetée dans ses bras. Moi, j'ai encore le petit doigt endolori de la poignée de main que me donna l'Américaine. La cloche du dîner sonna, on mit pour nous

six couverts dans la petite salle ; au second service, nous eûmes du vin de Bourgogne qui venait de Nuits, chose très rare, à ce qu'il paraît (ordinairement il vient de Cette) ; c'était un médicament que nous envoyait le docteur. Le peintre en goûta fort peu, mais comme il ne boit jamais que de l'eau — mêlée de kirsch dans la montagne, — il nous raconta toute la création du monde en patois savoyard : Henriette riait sans comprendre ; l'Américaine, qui comprenait peut-être, rougissait jusqu'au blanc des yeux, mais n'en riait pas moins. A onze heures, tout le monde alla se coucher ; je pense que maintenant mon histoire est finie. Veux-tu encore une suite ? Eh bien ! Henriette demanda une lampe et se mit à écrire dans sa chambre : une lettre sans doute, adressée peut-être à toi. Mais à une heure du matin, Pauthier qui occupe la chambre voisine, vit encore une raie jaune sous la porte de communication, il y frappa doucement : — « Henriette ! — Eh ! qu'y a-t-il ! — Vous ne dormez pas ? — Au contraire, je m'étais endormie sur la table. » Elle repose encore. Pauthier que j'ai vu tout à l'heure est aux bains, moi je t'écris.

Voilà encore un mariage que tu as fait, ma bonne tante, et celui-ci, tu peux m'en croire, sera parfaitement heureux. Essuie-toi le front, et viens nous voir à toutes jambes. Il n'y a que toi qui nous manques. Tu étais à la peine, il faut que tu sois à l'honneur.

Ici s'arrête la correspondance : ma tante Olympe vint à Beauséjour où elle trouva le peintre qui n'avait pas voulu nous quitter. Ce grand sage avait trouvé le moyen d'être parfaitement heureux : c'était de prendre pour lui tout le bonheur des autres. Ma tante lui plut si fort (il pouvait tout lui dire), que je pensai un moment qu'il l'épouserait ; je répète que l'air d'Arve est nuptial. Ils sont morts tous les deux cette année au mois de juin : elle d'une pleurésie gagnée au champ d'honneur un jour de noce ; lui, sur les Alpes, d'un coup de soleil qui l'a tué raide, en pleine vigueur, en pleine jeunesse de corps et d'esprit : on l'a enterré dans le rocher qu'il venait de gravir.

La vieille Péronne a beaucoup pleuré en nous quittant, mais n'a pas voulu nous suivre : — « Hélas ! mon bon monsieur, me dit-elle, il faut que je meure où je suis attachée. » Quant à la princesse russe, renvoyée de la pension où elle faisait de la propagande communiste, elle avait passé son baccalauréat, renoncé à sa perruque, on dit même à son peigne, et suivait assidûment à la Faculté les exercices pratiques de dissection. Un soir, dans un faubourg de la ville, elle sortait d'une brasserie où des étrangers venaient de célébrer entre eux une grosse vilénie politique ; au même instant Péronne sortait d'une maison où elle servait comme remplaçante et entraît chez elle sans penser à mal. Les deux femmes se rencontrèrent, la princesse criait : « Vivent les

régicides ! » Péronne cria : « Vive Pie IX ! » — On lui avait laissé croire que ce pape était encore vivant. On les arrêta l'une et l'autre pour les conduire au poste. Un philanthrope qui passait dit aux agents : « Laissez-les-moi, je réponds d'elles : je les connais. Elles ne sont pas méchantes, elles sont malades. » Il les emmena donc dans un hospice où on leur administra des médicaments. Elles y sont devenues tout à fait folles. Seulement la folie de la princesse est triste : elle veut tuer tout le monde. La folie de Péronne est douce : elle se croit au milieu des étoiles, et du matin au soir, elle en tend des anges qui chantent : *Ave Maria* !

Le baron de Fourcadel avait quitté la pension dès le 9 août, en payant sa note ; avec quel argent, on ne l'a jamais su. M^{lle} Emilia Raupe partit le lendemain ; ils se rejoignirent dans le canton de Vaud, d'où je reçus un journal que je garde encore. On y lit aux faits divers :

« Un accident épouvantable a failli arriver avant-hier aux environs de Genève. Un gentilhomme français, atteint d'une fièvre chaude à la suite de chagrins d'amour, était monté au sommet de la tour Moriaud, dans l'intention de mettre fin à sa vie. Il aurait réussi dans son fatal projet sans la bravoure de M. le baron de Fourcadel, qui, au péril de la sienne (*sic*), s'élança au secours de son malheureux compatriote et fut assez heureux pour le recevoir dans ses bras. Si nous sommes bien informés, et nous croyons

l'être, M. le baron de Fourcadel est un célèbre virtuose qui, sous le pseudonyme de Stonardini, a déjà obtenu en Valachie, en Moldavie, en Bosnie, en Roumanie, en Tunisie, etc., etc., des succès éclatants. Nous sommes heureux de le posséder dans nos murs où, après avoir chanté divers morceaux de son répertoire, il récitera des saynètes et monologues en français, en italien, en espagnol et en provençal. Le programme est des plus variés, etc. etc. » C'était la flèche du Parthe. Mais je fus vengé quelques mois après. Je reçus une enveloppe timbrée de Stettin et contenant une carte qui portait ces simples mots gravés en lettres gothiques : *Baron von Fourcadel — Emilia Raupe* — et au-dessous : *Verlobte* (fiancés). C'est bien fait !

Et Pauthier ? J'arrive à lui. Quand nous avons quitté Champel, le 21 septembre, avec miss Greenwood, — ah ! le beau voyage, nous avions un coupé pour nous quatre — son mariage était décidé. Mais nous allions à Paris, et la Seine n'est pas l'Arve. Mon beau-père n'eut pas plus tôt remis le pied sur l'asphalte, qu'il redevint Parisien et Parisien du boulevard. L'excellent homme a tant de beaux et de bons côtés que je peux bien avouer ses faiblesses : il lit le *Figaro*, regarde les affiches, va aux premières représentations, sait le nom des chevaux qui courent et des filles qui les regardent, n'ignore aucun des potins de cette petite ville qui fait plus de bruit que la grande et qu'on appelle tout Paris.

Il déjeune souvent au cabaret parce qu'il n'a pas le temps de déjeuner chez lui ; cependant les papiers peints ne l'occupent plus et je ne sache pas qu'il ait rien à faire. Un chagrin l'avait arraché deux ans à ce va-et-vient tapageur dans un cercle étroit qu'on appelle le grand mouvement ; dès son retour, il s'est trouvé rouillé, il se dérouille. Quinze jours après notre arrivée, il me disait que l'air lourd de la Suisse lui avait épaissi l'intelligence : il venait de lire cela dans son journal. A présent il brasse son esprit qui écume comme de l'eau de savon : en soufflant dessus dans un chalumeau, on enfle de grosses bulles bien rondes où se peignent toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Autant vaut se distraire ainsi que de faire de la métaphysique. Malheureusement, ce jeu-là, comme la métaphysique d'ailleurs et la pêche à la ligne, porte au célibat.

Après trois mois de Paris, Pauthier ne comprenait plus que l'idée eût jamais pu lui venir de prendre femme. Champel, Beauséjour, le docteur, l'Arve qui l'avait guéri lui faisaient l'effet d'un rêve extravagant. Quant à l'Américaine, il la trouva bientôt excentrique et mal fagotée ; aussi eut-il la singulière idée de lui donner des conseils ; il voulut lui enseigner les belles manières.

Elle, de son côté, se trouvait dépaylée dans cette foule qu'elle ne connaissait pas. Trop pratique pour s'intéresser au Paris qui pense, agit, écrit, peint ou chante, elle n'entra jamais au Louvre et ne

traversa jamais l'eau ; tout lui paraissait mesquin, médiocre, malpropre, les rues étroites, les maisons trop hautes, les étages trop bas, les hommes trop petits, les femmes trop pâles ; elle ne comprenait pas qu'on pût vivre dans les cellules qu'on lui donnait pour des appartements. Tout lui manquait à l'hôtel où elle était descendue : des robinets d'eau froide et d'eau chaude, une chambre de bain pour elle seule, des sonnettes électriques et un téléphone pour indiquer aux domestiques ce qu'elle voulait. Sur le boulevard où elle se promenait seule, elle trouvait aux jeunes gens une curiosité à la fois poltronne et impertinente : « Tous leurs yeux sont sur moi, disait-elle, mais trop haut ou trop bas : ils ne quittent pas mes pieds ou mon chapeau. » Ce qui la gênait surtout, c'est tout ce qu'elle ne pouvait pas faire : ni aller où elle voulait, ni regarder les gens en face, ni demander son chemin à un homme, ni causer avec le premier venu, ni s'habiller à sa manière, ni admirer ou blâmer tout haut, ni boire à sa soif, ni fumer son cigare après dîner, ni caresser les beaux chevaux arrêtés sur la voie publique, ni interpellier les cochers ou les charretiers qui maltraitaient leurs bêtes, ni monter sur les échafaudages de l'Hôtel-de-Ville qu'on était en train de reconstruire, ni offrir de l'argent dans la rue à une pauvre fille pour l'empêcher de faire un mauvais métier. On lui disait toujours : « Ce n'est pas dans nos mœurs. — Qu'est-ce qui est dans vos mœurs ? » demandait-

elle. Un jour, pour la mettre en colère, Pauthier lui lut quelques pages d'un écrivain ordurier qui avait alors du succès, elle s'écria : « C'est donc cela qui est dans vos mœurs ! » Quelques jours après, mon beau père lui montra cet écrivain arrêté devant l'étalage d'un marchand. Miss Greenwood voulut aller droit à lui pour lui dire des injures ; Pauthier la retint en répétant : « Cela ne se fait pas. — Ce qui ne se fait pas, cria-t-elle, c'est de pareils livres ! » Il y eut une querelle et presque une rixe en plein boulevard. Enfin, un beau jour elle dit à mon beau-père : « Vous m'ennuyez ! » et lui tournant le dos, elle partit pour la Suède. Nous ne sommes pas brouillés, elle nous écrit souvent, c'est une bonne âme, Pauthier aussi, mais d'un autre genre ; ils ont bien fait de ne pas se marier. Ils n'auraient pu s'entendre qu'à Champel.

Enfin sur nous deux, je n'ai qu'un mot à dire ; je fais tout ce que veut ma femme et elle prétend qu'elle fait tout ce que je veux ; peut-être avons-nous raison l'un et l'autre. Elle a voulu que j'eusse une occupation ; j'ai obtenu du gouvernement une sinécure aux Beaux-Arts : j'inspecte les monuments lacustres. Pour en recueillir, je passe l'été à Beauséjour où j'écris ces lignes ; je me promène beaucoup sur le lac où des « pirates » (on dit aussi des « lacustreurs ») pêchent pour moi des bibelots anté-historiques du plus haut intérêt. Grâce à un docteur de mes amis, homme fort aimable et

très savant, j'écris des mémoires d'une étonnante érudition sur l'âge de la pierre et l'âge du bronze. D'autre part, je ne néglige pas la montagne : nous gravâmes avant-hier la Grande-Gorge avec Henriette et le bébé qui ne nous quitte pas : un cormoran le hissa jusqu'au sommet dans sa hotte. Arrivés au sommet, nous liâmes conversation avec un philosophe perché sur ces hauteurs ; il nous demanda si nous étions spiritualistes. Je le priai de nous expliquer ce que cela voulait dire, il s'y prêta de bonne grâce ; Henriette ne comprit pas, moi non plus. Le philosophe est très patient, parce qu'il est très convaincu ; il se donna la peine de recommencer son explication en d'autres termes. Dans son opinion l'esprit est tellement supérieur à la matière, que l'existence même ne peut être démontrée que par la pensée : « Je pense, donc je suis. »

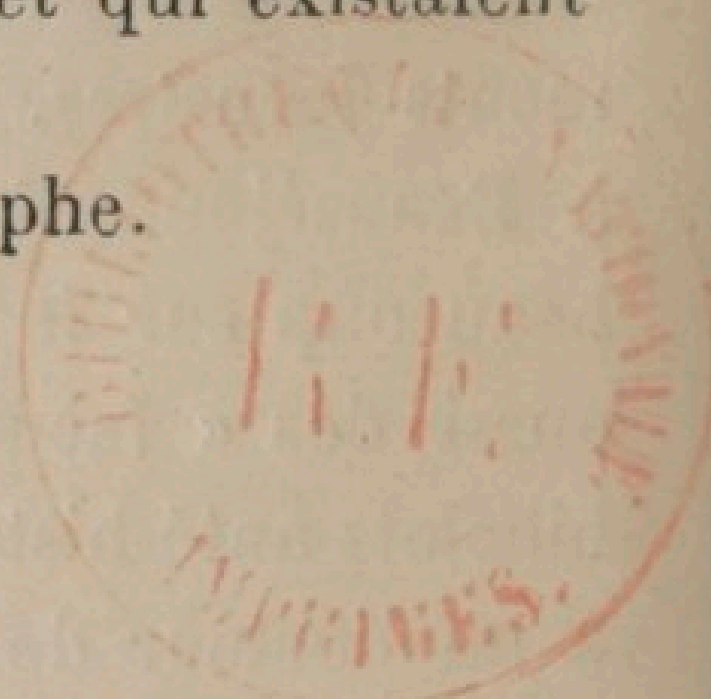
« Mais, pour penser, il faut être seul, dit Henriette, et l'on n'existe réellement que quand on est deux. « J'aime, donc je suis » ; voilà la philosophie vraie.

— Elle est vieille comme Adam et Ève...

— ... Qui ne pensaient guère et qui existaient pourtant.

— Cela est vrai, » dit le philosophe.

FIN



Librairie CHARLES DELAGRAVE, 15, rue Soufflot, PARIS

BIBLIOTHÈQUE DE RÉCRÉATION DU BIBLIOPHILE JACOB

Volumes in-8°, illustrés chacun de 50 dessins et de 8 aquarelles hors texte.
Broché, **10 fr.** Relié dos chagrin, plats toiles, fers spéciaux, **15 fr.**

Contes littéraires DU BIBLIOPHILE JACOB à ses petits-enfants.

Histoires d'autrefois, RA-
CONTÉES PAR LE BIBLIOPHILE
JACOB à ses petits-enfants.

Aventures d'un petit orphelin, RACONTÉES AUX PETITS-ENFANTS
DE BIBLIOPHILE JACOB et publiées par lui.

COLLECTION DE VOLUMES PETIT IN-4°

ILLUSTRÉS PAR NOS MEILLEURS ARTISTES

Le volume broché, **10 fr.** Avec reliure carton-cuir du Japon, tranches dorées, fers spéciaux, **13 fr. 50**

Les disciples d'Eusèbe,
par EUDOXIE DUPUIS. Illustra-
tions d'Eugène Courboin.

La Rose et l'Anneau, Par
M. TITMARSH. Traduction de Ma-
demoiselle MARIE TAILLANDIER.
Illustrations de Poirson.

**Les trois petits Mousque-
taires**, par E. DESBEAUX.
Illustrations de Bayard, Ferdi-
nandus, Giacomelli, Monginot.
Semecchini, Scott, Vogel, Zier.
Reliure percaline, plats et tran-
ches dorés, fers spéciaux.

Histoire d'une Ferme, par F. NARJOUX. Illustré de 145 dessins
par l'auteur.

COLLECTION DE VOLUMES ILLUSTRÉS PETIT IN-4°

Chaque volume broché, **3 fr.**; cartonné, **3 fr. 75**;
avec reliure spéciale, **6 fr.**

Les lettres d'oiseaux, par
RAOUL DE NAJAC. Illustrations
de Kauffmann et Tavies.

Le nid de Pinson, par LE
MÊME. Illustrations de Geoffroy,
Kauffman et Gaillon.

e fil en aiguille, par
VICOTORIEN AURY. Illustrations
de Bigot, Gilbert et Kauffmann.

Les petites conteuses.
par Mme A. PIAZZI. Illustra-
tions de Bocourt. P. David et
Gilbert.

**Les contes de Saint-Ni-
colas**, par LE MÊME. Illustra-
tions par Geoffroy, Gaillard,
Kauffmann, B. de Monvel et H.
de Montaut.

Les pupazzi de l'enfance, par LEMERCIER DE NEUVILLE. Illus-
trations de B. de Monvel.

Les petits hommes, par L. RATISBONNE. Illustrations par P. de
Beaumont.

Les petites, femmes, par LE MÊME. Illustrations par P. de
Beaumont.



BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7531 02517798 2